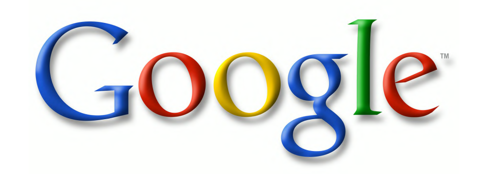
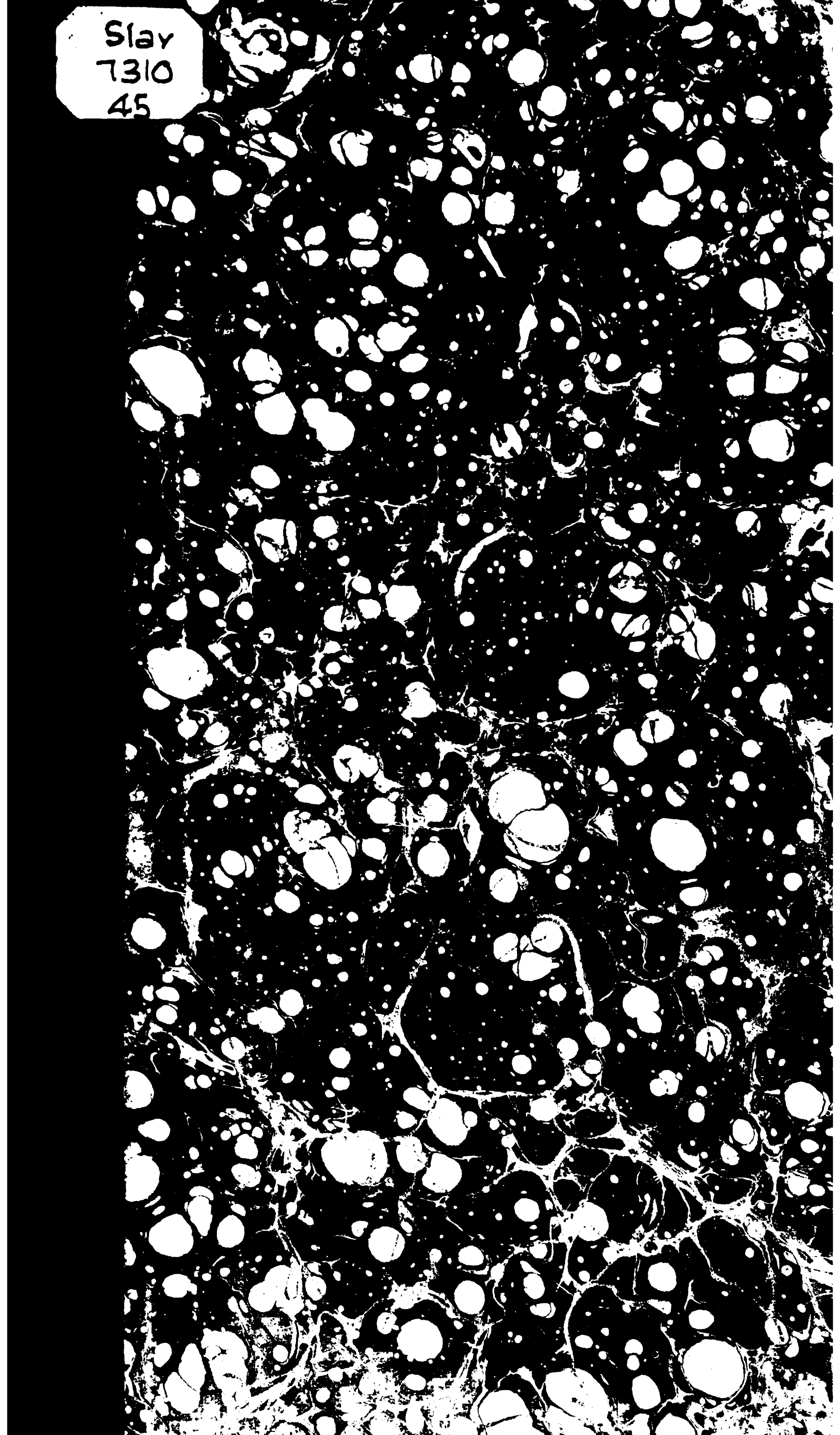







SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE
RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE



LA DESTRUCTION
DU PROTESTANTISME
EN BOHÈME

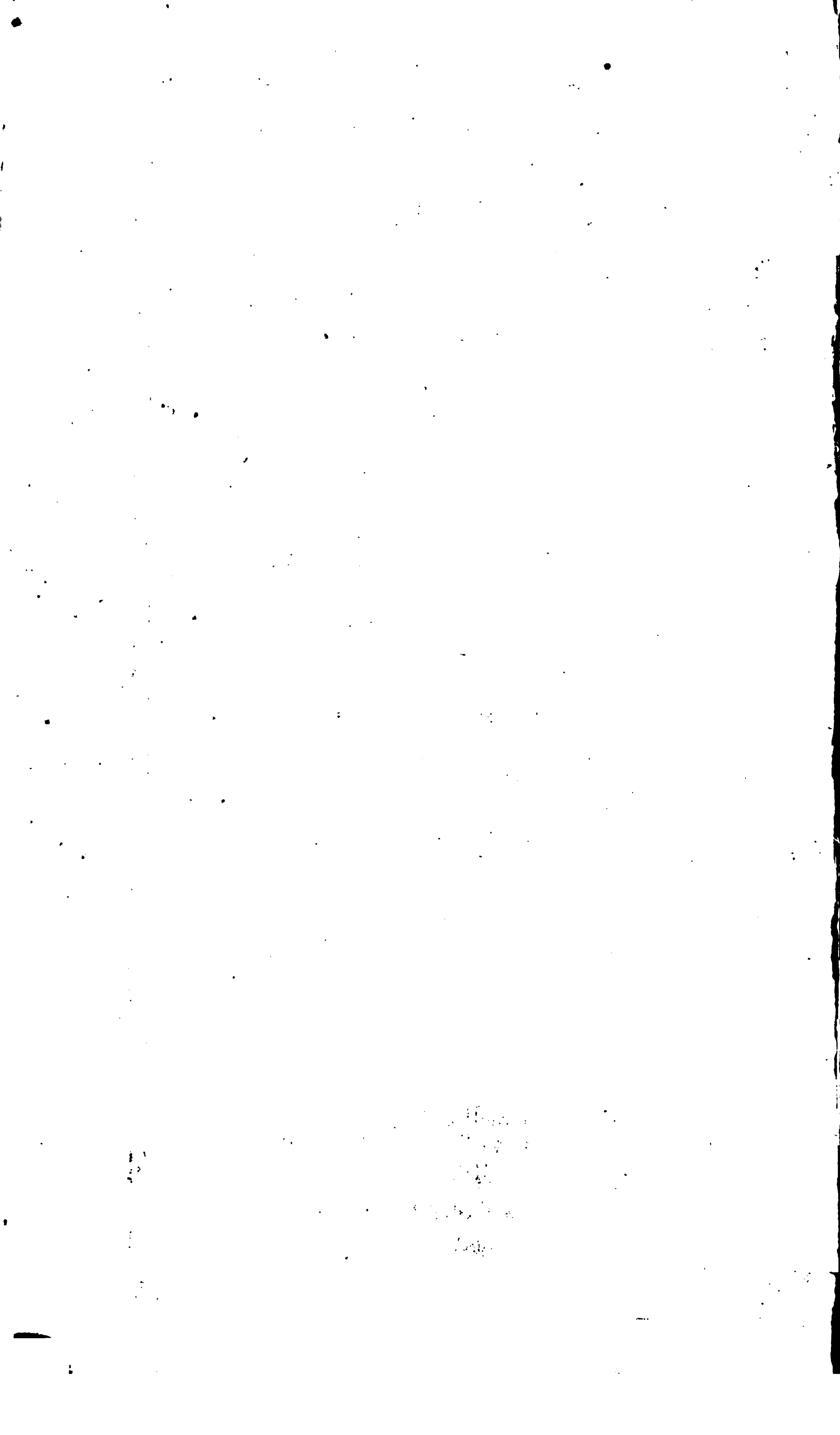
ÉPISODE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

PAR

RODOLPHE REUSS

Nouvelle édition revue et augmentée

STRASBOURG
TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES
PARIS
J. CHERBULIEZ, RUE DE SEINE, 33
1868



LA DESTRUCTION

DU PROTESTANTISME

EN BOHÈME

ÉPISODE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

PAR

RODOLPHE REUSS

Nouvelle édition revue et augmentée

STRASBOURG
TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES
PARIS
J. CHERBULIEZ, RUE DE SEINE. 33
1868

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE J. H. ED. HEITZ, RUE DE L'OUTRE, 5.

A MESSIEURS

GEORGE WAITZ

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE GŒTTINGUE

ET

JEAN-GUSTAVE DROYSEN

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE BERLIN

Témoignage de reconnaissance
et de respect.



AVANT-PROPOS.

Ce travail a paru d'abord dans la *Revue de Théologie* de Strasbourg; il en a été fait ensuite un tirage à part auquel on a bien voulu faire un favorable accueil. Je tiens à remercier en particulier la *Revue critique d'Histoire et de Littérature* de Paris et le *Literarisches Centralblatt* de Leipzig, des articles consacrés à mon étude. J'ai soigneusement tenu compte dans cette nouvelle édition des observations qui me sont venues de différents côtés, et j'ai tâché de rendre cet opuscule moins indigne des savants illustres dont j'ai eu le bonheur d'être quelque temps le disciple et qui m'ont fait l'honneur d'en accepter la dédicace. Ainsi, j'ai fait passer dans le texte une partie de mes notes, j'ai considérablement développé quelques points de mon récit, j'en ai rectifié quelques autres; j'ai ajouté une liste aussi complète que possible de la littérature du sujet. Enfin, faisant droit à quelques réclamations bienveillantes, j'ai rapidement esquissé dans l'appendice le sort des protestants de Bohême depuis la guerre de Trente Ans jusqu'à nos jours. J'ai tenu cependant à conserver à mon travail le caractère qu'il avait tout d'abord et à ne point entrer dans de longs développements pour tout ce qui ne se rattachait pas immédiatement à mon sujet. J'ai voulu retracer le tableau de la destruction du protestantisme en Bohême, et non raconter l'histoire politique des premières années de la guerre de Trente Ans. Il serait certes à désirer que le public français apprît à connaître d'une manière

1



scientifique et détaillée cette période troublée de l'histoire de l'Europe au XVIIe siècle, et peut-être ce souhait se réalisera-t-il un jour. Mais le cadre que je m'étais tracé était infiniment plus modeste et c'est de propos délibéré que j'ai retranché de mon récit les détails uniquement relatifs à l'histoire politique de l'époque.

Je dois confesser ici une lacune qu'on a également signalée dans mon travail. Ignorant la langue tchèque, et sans rapports scientifiques avec la Bohème, j'ai dû me contenter des sources latines, allemandes et italiennes qui se trouvaient à ma portée. Je dois d'ailleurs à M. Louis Léger, de Paris, un de nos rares compatriotes qui aient étudié de plus près la littérature et la langue tchèques, l'assurance qu'il n'y existe point de travail de quelque importance sur mon sujet immédiat. Je suis redevable en outre à son obligeance de quelques renseignements précieux pour lesquels je le prie d'agréer mes meilleurs remercîments. J'en dois également à mon ami, M. E. Fischer, de Berlin, qui a bien voulu faire pour moi à la bibliothèque de cette ville, quelques extraits d'ouvrages que je ne possédais pas moi-même et que je n'ai pu me procurer aux bibliothèques publiques de Strasbourg.

Je souhaite que cette étude, entreprise en-dehors de tout esprit de parti, contribue à faire mieux connaître en France un des plus saisissants épisodes de l'histoire religieuse du XVIIe siècle. Sans abdiquer le moins du monde mes convictions personnelles, j'ai tâché de laisser uniquement la parole aux faits; ils parleront avec plus d'éloquence que tous mes commentaires. Je termine par les paroles du vieux chroniqueur bohème que je m'applique volontiers : «*Et si qua in sequentibus scripsissem, forte sinistre informatus : paratus sum, emendare; quia difficile est, non errare.*»

Strasbourg, 26 février 1868.

ROD. REUSS.

INTRODUCTION.

Jusqu'ici la guerre de Trente Ans n'a point attiré l'attention de nos historiens protestants. Peu d'époques cependant présentent, au point de vue du conflit des croyances, autant d'intérêt que la première moitié du dix-septième siècle. Nous assistons alors à l'effort suprême que fit l'Église catholique pour refouler et anéantir l'hérésie, pour restaurer partout l'autorité si profondément ébranlée du Saint-Siége. Ce grand élan de conquête, correspondant à une période d'affaissement au sein du protestantisme, ne réussit qu'à demi. L'accord nécessaire des grandes puissances catholiques avec la papauté ne put se maintenir au milieu du conflit des intérêts politiques, et l'Église de Rome perdit le fruit d'une lutte soutenue avec autant de persistance que d'habileté. Après les traités de Westphalie, le catholicisme dut renoncer pour toujours à reconquérir le monde chrétien par des moyens violents ; mais le protestantisme aussi ne sortit de cette guerre fatale qu'avec de profondes blessures. Il s'était définitivement établi dans le nord de l'Allemagne, aux Pays-Bas, au Danemark, en Suède, mais il était à jamais expulsé des pays héréditaires de la maison d'Autriche, où, un moment, il avait cru triompher. C'est un épisode de cette défaite du protestantisme que nous voulons raconter ici. Nous essaierons de montrer par quels moyens la tyrannie religieuse sut dompter les consciences et briser les

volontés qui refusaient de plier. L'histoire de la reconversion de la Bohème sera d'ailleurs d'un intérêt tout spécial pour les protestants français : ils y retrouveront, pour ainsi dire mot à mot, le récit des tribulations de leurs ancêtres. En comparant ces deux pages funestes de l'histoire religieuse, que sépare un intervalle de soixante ans, en y voyant les mêmes procédés de violence et le même mépris des droits les plus sacrés, on sent combien est lente la marche progressive de l'humanité.

Disons, avant d'entrer en matière, quelques mots des sources qui nous ont servi pour cette étude. Elles sont aussi variées que nombreuses. L'historien impartial peut se renseigner auprès des deux partis, interroger les persécuteurs et les persécutés. Outre les nombreuses feuilles volantes écrites au milieu même des événements, et que nous citerons souvent dans le cours de notre récit comme des témoignages curieux des sentiments et des passions du moment, tout en nous gardant à leur égard de trop de confiance, il faut signaler avant tout, comme l'œuvre capitale de la littérature d'exil (si je puis m'exprimer ainsi), l'*Historia persecutionum ecclesiæ bohemicæ*, ouvrage composé dès 1632 par des prédicateurs exilés du royaume, témoins oculaires de la persécution, et parmi lesquels nous citerons Amos Comenius, le dernier évêque des Frères Bohèmes[1]. Ce petit volume, martyrologe touchant des Églises protestantes soumises à la maison d'Autriche, a joui d'une grande popularité ; on en fit bientôt après son apparition des traductions bohèmes et allemandes, devenues, comme l'original lui-même, extrêmement rares aujourd'hui. Il doit même en exister des traductions anglaises et françaises, mais il nous a été impossible d'en trouver l'indication quelque part. La meilleure traduction que nous possédions est celle que fit paraître en 1766 Jean Théophile Elsner, pasteur de la communauté des Frères Bohèmes de Berlin ; elle est enrichie de notes assez nombreuses et c'est d'elle que nous nous sommes servi pour ce travail, n'ayant pu nous procurer nulle part l'original latin.

[1] Pour le titre exact des livres, etc., voyez la *Bibliographie* à la fin du volume.

On trouve aussi, sur la première époque de la persécution, un grand nombre de détails dans l'*Idea mutationum bohemo-evangelicarum ecclesiarum*, du prédicateur de Prague, Jacques Jacobæi, qui parut en 1634. Malheureusement nous n'avons pu citer cet auteur que d'après les extraits assez nombreux de Peschek ; il nous a été impossible de trouver un exemplaire de cet ouvrage dans les bibliothèques publiques de France et d'Allemagne où nous l'avons cherché ou fait chercher par nos amis. Nous avons été réduit à la même nécessité pour les ouvrages de George Holyk, également curieux et aussi introuvables que celui que nous venons de citer. Mais si nous n'avons pu réunir complètement tous ces témoignages des protestants persécutés, les sources écrites en sens contraire ne nous ont pas fait défaut.

C'est un monument bien précieux pour nous, parce qu'il est irrécusable au point de vue catholique, que l'ouvrage du nonce papal, Carlo Carafa, qui pendant huit ans présida avec autant de zèle que d'habileté à l'œuvre religieuse entreprise par Ferdinand. Les *Commentaria de Germania sacra restaurata* renferment le récit détaillé des actes au moyen desquels la destruction du protestantisme s'accomplit en Bohème. On y trouve la vérité, mais pas toujours la vérité tout entière. L'auteur l'avoue lui-même à la fin de son travail : « ... *aliqua de industria circumscripsimus et tantum delineavimus, alia vix tetigimus et parum explicavimus, multa reticuimus et reliquimus*[1]. » Mais ce qu'il tait dans cet ouvrage destiné à la publicité, il l'a lui-même raconté ailleurs. A son retour en Italie, le nonce rédigea un mémoire confidentiel sur sa mission, mémoire que M. G. Müller a récemment publié à Vienne. Cette *Relatione dello stato dell' Imperio e della Germania fatta dopo il ritorno della sua nuntiatura appresso l'Imperatore*, rédigée dès 1628, contient les plus curieux détails sur la persécution religieuse et sur la part active que Carafa y avait prise. Quant aux documents officiels, il a eu lui-même soin de les réunir dans les *Decreta, diplomata, privilegia .... in favorem religionis catholicæ .... ab anno 1620 usque ad annum 1629*, qui

[1] *Commentaria*, p. 352.

font suite à ses *Commentaria*. Outre ces deux ouvrages imprimés, il existe encore à Rome, aux archives du Vatican, deux autres relations de Carafa, l'une intitulée ***Relatio Bohemica***, écrite en novembre 1622, l'autre qui porte le titre suivant: ***Ragguaglio dello Stato di religione nel regno di Boemia e sue provincie incorporate 1624***. C'est un premier rapport adressé au pape et à la Propagande et qui paraît renfermer des détails très-curieux, à en juger par les extraits qu'en a donné M. de Ranke [1].

C'est dans Carafa que nous prendrons la plupart des indications nécessaires à ce travail, guidés par une préférence dont on saisira facilement le motif. Nous ne nommerons pas ici une série d'ouvrages contemporains de moindre importance dont les citations trouveront place dans le cours de notre travail; nous devons mentionner cependant d'une façon plus spéciale les ***Miscellanea regni Bohemiæ*** du savant Jésuite Bohuslav Balbinus, auteur à peu près contemporain et aussi impartial que le lui permettait son temps et l'habit qu'il portait. Nous avons puisé dans son volumineux travail une série de curieuses indications. Disons encore que les chercheurs patients et que n'effrayent pas les masses d'in-folios trouveront la plupart des pièces officielles de quelque importance qui se rattachent à notre sujet dans la grande collection de Michel Gaspar Londorp: ***Acta publica***, etc. parue dans la seconde moitié du dix-septième siècle en 19 volumes in-folio, avec 4 volumes de suppléments.

Parmi les ouvrages plus récents qui traitent de la matière, il faut citer avant tout l'***Histoire de la Contre-Réformation en Bohême***, de Peschek, ouvrage consciencieux et auquel nous sommes redevables de nombreuses indications, mais dont les digressions innombrables, la disposition malhabile et le style diffus fatiguent bientôt le lecteur. On peut également reprocher à l'auteur d'avoir peut-être tenu trop grand compte des plaintes des exilés, ses ancêtres. Il ne pouvait connaître d'ailleurs la relation secrète de Carafa ni plusieurs autres documents qui ne se sont produits qu'après l'apparition de son

[1] *Die ræmischen Pæpste im XVII. Jhrdt.*, III, p. 403.

livre. A côté de lui nous nommerons un ouvrage d'une tout autre nature: nous voulons parler de l'*Histoire de Ferdinand II*, de M. de Hurter, qu'une certaine école affecte de regarder en Allemagne comme l'ouvrage le plus remarquable sur la guerre de Trente Ans. La critique sérieuse a fait depuis longtemps justice de la lourde et diffuse compilation de ce pasteur converti, devenu plus tard l'historiographe officiel de la famille des Habsbourgs. Mais quelques documents curieux qu'on y rencontre au milieu des accusations mensongères, des niaiseries béates et des appréciations erronées qui se trouvent à chaque page, et quelques aveux précieux que l'auteur n'a pu s'empêcher de faire, nous ont semblé devoir prendre place dans un travail dont l'auteur ne poursuit que la vérité.

Signalons en outre les aperçus, moins détaillés, il est vrai, de l'*Histoire de Bohème* de Pelzel et de l'*Histoire d'Autriche* du comte de Mailàth. On trouvera aussi une appréciation générale de la politique religieuse de l'empereur dans le second volume de l'*Histoire des papes au seizième et au dix-septième siècle*, par Léopold de Ranke, écrite avec cette profonde science, cette largeur de vues et ce style brillant qui ont fait de cet écrivain l'un des plus grands historiens de notre époque. D'autres sources, moins importantes, seront indiquées dans le cours même du récit.

Ces documents divers suffisent pleinement à la tâche que nous avons entreprise ; mais il en est bien d'autres qui seuls permettront un jour de tracer un tableau complet de ces persécutions religieuses. Les archives archiépiscopales de Prague et celles des principales villes de la Bohême renferment sans doute encore les protocoles et les rapports des missionnaires envoyés par tout le pays pour convertir les hérétiques. Malheureusement l'Église catholique, plus puissante que jamais dans le royaume, et peu soucieuse de dévoiler ses propres fautes, veille avec un soin jaloux sur les dépôts qui cachent les souffrances du passé. Nous resterons sans doute privés longtemps encore de ces documents officiels, qui nous en apprendraient plus que tous les autres récits contemporains.

I.

Grâce au mouvement hussite [1], la Réforme trouva en Bohême un sol fertile et préparé depuis longtemps à une rénovation religieuse. Aussi y eut-il à Prague, dès l'année 1519, des prêtres qui se mirent en relation avec Luther, et dès 1524 on put fonder, à côté des vieilles églises utraquistes, de nouvelles communautés protestantes. Les doctrines de Calvin pénétrèrent à leur tour dans le pays, entraînant malheureusement à leur suite de déplorables dissensions. Les persécutions qui ne tardèrent pas à éclater et qui furent d'ailleurs politiques autant que religieuses, n'empêchèrent pas la propagation des nouvelles doctrines. Les cruautés dont Ferdinand Ier ensanglanta la Bohême après la victoire de Mühlberg (1547) n'eurent d'autre résultat que d'enflammer le zèle des néophytes. Bientôt un prince sage et tolérant, qui à ce titre doit compter parmi les meilleurs souverains de l'Allemagne, vint donner aux consciences le repos et la liberté : Maximilien II permit aux dissidents du royaume de lui présenter leur confession de foi. On vit alors les utraquistes, les luthériens tchèques et allemands, les calvinistes et les Frères bohêmes, unis par des sentiments de concorde, s'entendre fraternellement, laisser de côté les points en litige et les subtilités théologiques, pour proclamer en commun les croyances admises par tous les partis évangéliques. Entente d'autant

[1] Voy. sur ce sujet les *Geschichtsschreiber der hussitischen Bewegung in Bœhmen*, publiés par M. C. Hœfler à Vienne, 1856-1866, 3 vol. in-8°, et surtout aussi l'*Histoire de Bohème*, de M. François Palacky, l'illustre doyen des historiens tchèques, dont le savant travail paraît malheureusement devoir s'arrêter en 1526. Au point de vue plus particulièrement théologique on peut consulter aussi le récent ouvrage de Krummel : *Geschichte der bœhmischen Reformation im 15ten Jahrhundert*. Gotha, 1866, 1 vol. in-8°.

plus belle et plus touchante qu'elle était rare à cette époque et qu'elle valut d'amers reproches à ses fauteurs [1].

Maximilien II reçut avec bienveillance la Confession de 1575[2]; mais les libertés qu'il accorda plus tard aux dissidents ne furent malheureusement point enregistrées dans des édits officiels et sa mort amena pour les protestants une nouvelle ère de souffrance. Rodolphe II, qui lui succéda comme empereur d'Allemagne et roi de Bohême, entouré de Jésuites et mal habile à gouverner ses États, laissa commettre en son nom une foule d'injustices [3]. Beaucoup d'églises furent fermées, quelques autres détruites, des prédicateurs exilés. Cependant, jusqu'au commencement du dix-septième siècle on ne se départit pas encore d'une certaine tolérance. Mais l'année 1604 vit éclater un redoublement de persécutions. Un bref de Clément VIII, daté du 14 octobre et adressé à l'archevêque de Prague, Zbinko de Berka, donna le signal. Do rénavant tout magistrat, tout fonctionnaire civil ou politique, tout prédicateur, professeur et libraire, et jusqu'aux précepteurs particuliers des familles nobles, tous durent signer une profession de foi catholique pour pouvoir exercer leurs fonctions; les récalcitrants étaient chassés du royaume[4]. Encouragés par des excitations tombant de si haut, les seigneurs catholiques se mirent à persécuter leurs vassaux et à opérer par la violence des conversions en masse. On ne recula pas

[1] Un luthérien bohème les traita plus tard d'écervelés pour avoir mêlé à neuf tous ces dogmes si nettement classés par la Formule de Concorde et en avoir ainsi fait «un chaos embrouillé et un ignoble amas,» montrant ainsi que s'ils étaient «une nation habile dans les cours, ils étaient très-sots en affaires religieuses.» Et ce même pamphlétaire terminait sa semonce par une tirade poétique :

Nulla fides pietasque viris qui Calva sequuntur
Dogmata.... *Xenium Calvino-Turcicum,* p. 107.

[2] *Histor. persec.,* Ch. 39, § 5. — Elle a été imprimée en allemand sous le titre de : *Confessio Bohemica Evangelica, das ist Bœhemische Confession oder Bekandtnuss des heiligen christlichen Glaubens....* Nürnberg, MDCXXI, in-4°.

[3] L'histoire de Rodolphe II a été écrite dans les plus grands détails par M. A. Gindely dans son savant ouvrage : *Rudolf II und seine Zeit (1600-1612). Prag,* 1863-1865, 2 vol. in-8°.

[4] Voy. le *Synodus Pragensis anni 1605,* dans Peschek. *Geschichte der Gegenreformation in Bœhmen,* vol. I, p. 127.

devant les moyens les plus odieux pour atteindre ce but[1]. Mais le moment n'était pas favorable à des projets d'extermination. Une crise politique provoquée par l'incapacité de Rodolphe II et par les dissensions de la famille impériale, allait éclater en Bohême. En butte aux réclamations ambitieuses de son frère Matthias, l'empereur cherchait un point d'appui et ne dédaigna pas de solliciter le secours des opprimés. Mais les chefs de la noblesse protestante, devenus méfiants par leurs souffrances passées, ne voulurent lui prêter leur concours qu'après avoir reçu de sérieuses garanties pour l'avenir. Rodolphe ne put se décider à en offrir et préféra subir dans Prague la loi de son frère vainqueur, qui fut reconnu à la fois roi de Hongrie et héritier du royaume de Bohême. Maladroit et lent en toutes choses, le vieil empereur s'exposa même à perdre sa dernière couronne. Lors de la diète réunie à Prague en 1608, il repoussa de nouveau toutes les demandes des protestants. Leur patience était épuisée, et l'année suivante, comme la diète allait encore une fois se séparer sans rien leur accorder, les chefs des utraquistes se réunirent malgré l'empereur, nommèrent des directeurs du royaume et levèrent des troupes. Privé de tous les moyens de résistance, Rodolphe II finit par céder, et le 9 juillet 1609 il signa cette fameuse *Lettre de Majesté* qui donnait aux dissidents le libre exercice de leur culte et des droits politiques considérables[2]. L'édit de 1609 accorde aux seigneurs, chevaliers et bourgeois *sub utraque* (telle était leur dénomination officielle), non-seulement le droit de professer leur culte sur leurs territoires respectifs, sans empêchement de la part des autorités civiles ou ecclésiastiques, mais encore celui d'élire parmi leurs coréligionnaires des magistrats spéciaux, des *defensores fidei,* chargés de les représenter vis-à-vis du pou-

[1] Jacobæi, *Idea mutationum bohemico-evangelicarum ecclesiarum,* chez Peschek, vol. I, p. 129.

[2] Les édits ordinaires n'étaient valables que pour la durée du règne où ils étaient publiés; les Lettres de Majesté, scellées d'un sceau particulier, devenaient lois fondamentales du royaume et ne pouvaient être révoquées. — On trouve l'historique des négociations avec Rodolphe II dans le second volume de l'*Histoire des Frères Bohêmes,* de M. Gindely. Prague, 1856-1858, 2 vol. in-8°.

voir impérial. Les paysans serfs, qui ne pouvaient jouir d'un pareil privilége, devaient être du moins à l'abri de toute tentative violente de conversion, qu'ils appartinssent à l'ancien culte ou au nouveau. L'Université de Prague était remise aux utraquistes. Plus de cinq cents églises furent ouvertes à la suite de cet édit, et faisant subir une légère modification à des institutions déjà existantes, on mit à la tête de l'Église un Consistoire composé de douze membres et représentant les diverses communions protestantes, sous la présidence d'un Administrateur [1]. Les provinces autrichiennes voisines de la Bohème, telles que la Moravie et la Silésie, obtinrent également une plus grande liberté religieuse.

Ce fut là le moment le plus favorable aux protestants soumis à la maison de Habsbourg. Ils purent même espérer un instant que la majorité dans l'Empire se rangerait de leur côté. Dans la Haute- et la Basse-Autriche, en Silésie, en Moravie, en Hongrie, en Lusace, les nouvelles doctrines comptaient un grand nombre de partisans. Dans quelques-unes de ces provinces les protestants étaient les maîtres, car la noblesse surtout avait embrassé la Réforme, et, prépondérante dans les États provinciaux, elle y faisait dominer le culte nouveau. Mais, en se rattachant ainsi aux institutions politiques, la liberté religieuse s'exposait à de graves dangers. Ce qui semblait devoir la protéger concourut activement à sa perte, car un souverain décidé à briser les résistances autonomes des États devait considérer les protestants comme de dangereux adversaires. Pour le moment, il est vrai, rien ne faisait présager une lutte sérieuse : la puissance de la maison de Habsbourg s'en allait en lambeaux et l'empire d'Allemagne tout entier, déchiré par les factions politiques et religieuses, sans direction suprême, présentait le plus triste aspect. Après la mort de Rodolphe II, Matthias, monté sur le trône impérial, se montrait tout aussi peu ca-

[1] Lorsque le pape Pie II avait refusé de confirmer Jean Rokyczana comme archevêque de Prague, les Hussites avaient nommé comme autorité supérieure de leur Église un Consistoire de douze prêtres, présidé par un Administrateur, en 1459. Ferdinand Ier fut le premier empereur qui remit à Prague un archevêque catholique, en 1562. — Carafa, *Relatione,* p. 137.

pable que son prédécesseur de rétablir la paix et l'ascendant de sa maison en Allemagne. Les membres autrichiens de la famille de Habsbourg, d'accord avec ceux de la branche d'Espagne, comprirent alors qu'il fallait confier à tout prix le sceptre à un homme énergique, capable de faire briller d'un nouvel éclat la fortune de leur dynastie [1]. Leur choix tomba sur l'archiduc Ferdinand de Grætz, qui, jeune encore, avait déjà fait ses preuves comme souverain habile et comme catholique dévoué. L'influence de la curie romaine ne fut pas étrangère à l'élévation subite de ce prince, que sa naissance ne destinait pas au trône, mais qui dans son enfance avait été l'orgueil et l'espoir des Jésuites d'Ingolstadt. Matthias fut donc obligé de l'adopter et de le présenter comme héritier présomptif aux États de Bohème et de Hongrie. La diète de Hongrie le reconnut sur-le-champ comme souverain, tandis que celle de Prague s'engageait à le proclamer à la mort de l'empereur, sous la garantie de toutes les libertés religieuses et politiques du royaume. Ce ne fut pas sans de noirs pressentiments que les protestants virent s'accomplir ces événements. Catholique dévôt, Ferdinand s'appuyait sur la maxime odieuse du droit public alors en usage : *Cuius regio, eius religio*, et pratiquait dès lors dans sa province héréditaire de Styrie ce qu'il devait essayer plus tard dans l'Empire entier. La noblesse de ce petit pays professait en majorité les doctrines de la Réforme, qui comptaient également de nombreux adhérents dans toutes les classes de la société. Cependant l'archiduc engagea résolument la lutte, convaincu qu'il fallait arrêter à tout prix le développement de l'hérésie. Pour un homme moins énergique, la partie pouvait sembler désespérée. Carafa, le nonce du pape, avoue que «les hérésies de Luther et de Calvin, pour ne point parler de quelques autres moins importantes, avaient fait de tels progrès, que toutes les provinces de l'Empire, sauf le Tyrol, la Bavière et l'archevêché de Salzbourg, pouvaient être regardées comme

[1] Ce fut là le vrai motif qui détermina la révolution de palais dirigée contre Matthias et son conseiller intime, le cardinal Khlesel, le 20 juillet 1618. — Voy. Carafa, *Commentaria de Germania sacra restaurata*, p. 55.

hérétiques plutôt que comme catholiques [1].» De 1599 à 1609, l'œuvre de la «recatholisation» s'accomplit en Styrie, en Carniole, en Carinthie, grâce à l'emploi de procédés qui sembleraient odieux aux fanatiques mêmes de notre époque, mais qui n'excitaient alors que les plaintes des victimes et l'indignation de leurs coréligionnaires [2].

Fort de ses droits de souverain, poussé d'ailleurs par sa foi religieuse, Ferdinand ne s'arrêta que lorsque le pays fut purgé d'hérétiques. C'était avec des précédents pareils que leur futur monarque se présentait aux populations de la Bohême ; la promesse de respecter l'édit de 1609 ne calmait guère les esprits effrayés qui connaissaient la toute-puissance des Jésuites sur Ferdinand et qui n'ignoraient pas leurs doctrines sur le serment.

Tout concourait d'ailleurs à faciliter les violences ; l'Empire était en proie à de perpétuelles discordes. Protestants et catholiques avaient formé des *Ligues* et des *Unions*, politiques autant que religieuses [3]; mais, tandis que sous la main ferme de Maximilien de Bavière, les catholiques avançaient sans cesse sur le terrain reconquis, les protestants se divisaient chaque jour davantage. Luthériens et calvinistes, mais les premiers bien plus que les seconds, négligeant leurs intérêts communs, se renvoyaient les accusations d'hétérodoxie et poussaient la fureur des dissensions confessionnelles jusqu'à proclamer hautement qu'ils s'allieraient plutôt aux catholiques et aux musulmans qu'à leurs frères évangéliques [4]. Cependant les Espagnols et la Ligue catholique amenaient chaque jour la conversion violente de quelque ville ou de quelque principauté protestante qu'on laissait succomber avec

[1] Carafa, *Comm. de German. sacr. rest.*, p. 3.

[2] On trouvera ces persécutions racontées avec une satisfaction visible dans les premiers volumes de l'*Histoire de Ferdinand II et de ses parents,* de M. Hurter.

[3] L'Union évangélique date de 1608, la Ligue catholique de 1609.

[4] Un des chefs de l'orthodoxie luthérienne, le Dr Hoë de Hoënegg, prédicateur de la cour de Dresde, se distinguait surtout par ses diatribes furibondes contre les calvinistes. Il leur reprochait de ne s'être séparés de l'Antichrist d'Occident que pour se soumettre à celui d'Orient, etc. — Voy. *Fasciculus ex Bohemia, Dr M. Hoëns Schreiben an Herrn Grafen Andres Schlick,* etc., 1620, in-4°.

autant d'imprudence que de lâcheté. L'affaire de l'archevêque Gebhard de Cologne (1583), la lutte entre protestants et catholiques à propos de l'évêché de Strasbourg (1592), la suppression du protestantisme à Aix-la-Chapelle (1597), enfin la confiscation de la ville libre protestante de Donauwœrth (1607), montraient la faiblesse toujours croissante des princes protestants et engageaient les catholiques à oser chaque jour davantage [1].

Dans cet état des esprits, dans cette confusion, dans cette irritation qui régnaient partout, le plus petit incident, semblable à l'étincelle qui tombe sur un monceau de poudre [2], devait amener une de ces conflagrations universelles qui produisent les grandes catastrophes de l'histoire.

Cette étincelle jaillit en Bohême. L'édit de 1609 avait concédé aux utraquistes le droit de bâtir partout des églises sur leurs propres terres ; il n'avait pas défendu non plus d'en élever ailleurs, mais, avec les idées du temps, on ne pouvait demander à un seigneur catholique de tolérer sur ses domaines l'érection d'un temple hérétique. Un dignitaire ecclésiastique surtout ne pouvait guère accorder cette permission. De nombreux croyants étaient donc privés de leur culte, malgré les concessions qui leur avaient été faites [3]. On voit la fausse position dans laquelle se trouvaient placés les utraquistes et les luttes inévitables que devait amener l'interprétation de ce paragraphe de l'édit, même pour des esprits loyaux. Mais, en

[1] Sur l'épisode de Donauwœrth qui provoqua la formation des deux Ligues mentionnées plus haut, voyez l'ouvrage de M. Lossen, *Die Reichsstadt Donauwœrth und Herzog Maximilian. Ein Beitrag zur Vorgeschichte des 30jæhrigen Krieges. München,* 1867, in-8°.

[2] C'est l'expression même d'un écrivain contemporain : «*Der Zunder hat Fewr gefangen, auff Erden ist allwege Pulver gezettelt, wehre wer da kann !*» *Acta Bohemica,* I, f. ppii.

[3] Les protestants publièrent bien une brochure intitulée : *Gründlicher Beweis dass die zu den Geistlichen Gütern gehærige Unterthanen nach Anweisung des Majestætsbriefs befugt seyen zu ihrem Gottesdienst Kirchen aufzubawen,* etc., 1618, in-4°. Mais les douzes raisons qu'ils en allèguent sembleront peu concluantes à l'historien impartial. On n'y tient pas compte du principe de droit, détestable sans doute, mais généralement admis alors que le sujet n'a de droits que du consentement de son seigneur.

général, on ne se piquait pas de loyauté à l'égard des adhérents de la Réforme. L'archevêque de Prague, l'évêque d'Olmütz, les conseillers impériaux Slawata, Martinitz et d'autres seigneurs, stimulés par l'espoir de plaire en haut lieu, ou naturellement emportés par leur fanatisme religieux, se livraient à une guerre continuelle de chicanes et de mesquines persécutions contre leurs vassaux protestants [1]. Il en résultait par tout le pays une sourde mais incessante agitation. Un dernier événement donna au mouvement une impulsion fatale. Les utraquistes, interprétant à leur manière l'édit de 1609, avaient élevé des églises à Klostergrab, ville soumise à l'archevêque de Prague, auprès de l'abbaye de Braunau, ainsi qu'à Krumau, fief de la couronne. Ces trois églises furent démolies et les fidèles brutalement dispersés. Au point de vue strictement légal, les catholiques étaient dans leur droit; mais la passion ne raisonne pas en légiste. Exaspérés par tant de vexations dont ils n'obtenaient jamais justice, persuadés qu'ils l'obtiendraient encore moins du successeur de Matthias, les *defensores fidei* se décidèrent à frapper un grand coup. L'empereur leur défendit en vain de se réunir en les menaçant de sa colère. Ayant convoqué les États *sub utraque* pour délibérer du salut de la chose publique, ils montèrent au Hradschin le 23 mai 1618, — jour fatal pour le repos de l'Allemagne et pour l'avenir du protestantisme, — et à la suite de récriminations inutiles et d'altercations violentes, les conseillers détestés du monarque, Martinitz et Slawata, furent jetés par les fenêtres du château. Ainsi commença la révolution bohème et la Guerre de Trente Ans [2].

Nous n'avons point à raconter ici les péripéties de la lutte acharnée qui pendant trois ans désola le royaume, avant de

[1] On raconte que Martinitz lançait sa meute de chiens anglais contre ses malheureux serfs protestants et les *chassait* dans l'église catholique, où il leur faisait ouvrir de force la bouche pour recevoir l'hostie consacrée. Voy. Habernfeld, *De bello bohemico*, p. 18 : *Kurtzer Bericht und Ableinung der Beschwerungen*, etc., 1618, p. 3, et Jacobæi chez Peschek, I, p. 130.

[2] Sur les motifs des protestants, voir surtout leur publication officielle : *Die andere und grosse Apologia der Stænde des Kœnigreichs Beheimb*, etc., 1619, in-4°, avec les nombreuses pièces justificatives.

se terminer par la défaite de Prague. Il faudrait pour en parler, même de la façon la plus sommaire, sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Nous dirons seulement que cette lutte, engagée sous l'inspiration d'un moment de colère, ne fut pas conduite par l'aristocratie bohème, ni par le souverain qu'elle se choisit à l'étranger, avec l'énergie nécessaire pour en assurer le succès. Si c'est toujours une tâche pénible de juger sévèrement les représentants d'une cause vaincue, c'est une tâche doublement pénible quand leur cause nous paraît juste et qu'eux-mêmes méritent sous bien des rapports nos éloges. Mais l'historien doit savoir imposer silence à ses sympathies pour dire la vérité tout entière, et c'est notre intime conviction que les luttes d'influence, les dissensions intestines, l'égoïsme et l'avarice de plusieurs, le manque enfin de discipline patriotique en face de l'ennemi commun, contribuèrent au moins autant que l'énergie de Ferdinand II à consommer la défaite de la Bohème et à la priver de ses libertés [1]. Ajoutons que si la lutte eut un ca-

[1] Nous ne pouvons pas motiver en détail ce jugement qui paraîtra sévère à plusieurs. Nous renvoyons aux nombreux documents renfermés dans l'ouvrage de K. A. Müller, *Fünf Bücher vom bœhmischen Krieg*, etc. *Dresden*, 1841, ainsi qu'à notre propre travail, *Graf Ernst von Mansfeld im bœhmischen Kriege, 1618-1621. Braunschweig*, 1865, in-8°. Nous voulons cependant citer ici deux passages de contemporains, acteurs tous les deux dans le drame de la révolution bohème et tous les deux appartenant au parti vaincu. «Partout, écrit L. Camerarius, vice-chancelier du royaume, dans une de ses lettres familières, partout aussi bien dans les affaires militaires que dans les négociations politiques règnent une confusion et un désordre prodigieux; *qui diligentius inspicit, illi Augiæ stabulum in mentem venit.*» J. D. Kœler, *Fridericus V Comes Palatinus Rheni et Elector affectans regnum Bohemiæ. Altorf. Noric.*, 1716, in-4°, p. 50. — Voici maintenant le second passage, tiré de l'*Apologie pour le très-illustre Seigneur Erneste Conte de Mansfeld, Maréchal de Camp général du Royaume de Bohème et pais incorporez*, etc., l'an 1621, in-4° : «Et pour ne m'extendre par trop sur ce subiect je diray seulement que gens dignes de foy et qui ont eu crédit de mettre le nez dans les livres de conte asseurent que depuis le commencement de la Direction jusques au mois de Novembre 1620, les Estats de Boheme n'ont pas desboursé trois millions de florins.... Un de ces messieurs du premier Estat, estant interrogué combien il contribueroit volontairement pour l'entretien de la guerre, de 20,000 Thalers de rentes qu'il possédait, il osa bien offrir trois cents Thalers par an. Un des principaux et qui avait les mains bien avant dans les affaires et en prévaloit beaucoup, estant cottisé à 2000 Thalers par an, se contenta de bailler 2 ou 3 cents. Un autre

ractère plus particulièrement politique pour la noblesse, elle conserva son caractère religieux pour les classes inférieures. On s'est plu bien souvent à déclarer que la guerre de Trente Ans ne fut pas une guerre de religion et de principes, mais seulement un conflit de haines dynastiques et de convoitises personnelles [1]. Si l'on veut dire par là que les mercenaires qui, de part et d'autre, composaient en majeure partie les armées, n'étaient point poussés par l'enthousiasme de la foi, mais plutôt par l'amour du pillage, tous les écrivains impartiaux seront d'accord. On peut concéder également que les grands principes politiques et religieux qui furent en jeu dans cette lutte trentenaire ne ressortaient pas nettement aux yeux des masses et que ceux même qui étaient plus particulièrement chargés de les représenter et de les défendre n'ont pas toujours compris la grandeur de leur tâche. Nous ne ferons aucune difficulté d'avouer que l'orthodoxie protestante du XVIIe siècle ne fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'expression de la liberté religieuse qu'à son corps défendant, et nous ne contredirons pas non plus ceux qui ne retrouvent pas tous les éléments de la vraie liberté politique dans le gouvernement d'une aristocratie féodale comme l'était celui des États de Bohème. Il n'en est pas moins vrai que cette guerre qui dura un âge d'homme fut au fond le résultat d'un conflit entre des principes contradictoires, qui se disputaient la suprématie. Il s'agissait en effet de savoir si la liberté religieuse triompherait de la tyrannie de l'Église romaine et si la liberté politique saurait tenir tête à la monarchie absolue. Ce qui est vrai pour toute la durée de la guerre de Trente

de mesme étoffe au lieu de 2000 florins qu'il devoit pour sa quote ne voulut payer que 500 pour n'avoir (à ce qu'il disoit) d'avantage d'argent. Cependant s'enfuyant de Prague après la bataille, il laissa derrière 300,000 Thalers comptant qu'il ne peust sauver avec le reste, etc.» Apologie, p. 20.

[1] Aux yeux de l'empereur c'était si bien une guerre de religion, qu'en 1631 encore il demandait à Urbain VIII de faire prêcher la guerre sainte (Ranke, *Die ræmischen Pæpste*, II, p. 563). — Gaspard Scioppius, conseiller du roi d'Espagne, écrivit, au commencement de la guerre de Bohème, une brochure dont le titre indique suffisamment la tendance : *Classicum belli sacri*, Ticini, 1619, in-4°. Le savant Bernegger, de Strasbourg, répondit à cet opuscule par la *Tuba pacis occenta Scioppiano classico*, Aug. Treboc., 1621, in-4°.

Ans, l'est aussi pour la période de la lutte en Bohème; les événements ont prouvé que le protestantisme y fut encore plus complétement détruit que la liberté politique. D'ailleurs, la conversion de ce royaume et des autres pays de l'Empire fut toujours l'idée dominante de Ferdinand II qui regardait l'Église catholique comme sa mère nourricière [1] et qui avait promis de ne pas s'arrêter dans ses efforts aussi longtemps qu'un hérétique resterait dans ses états [2]. Sincèrement et aveuglément obéissant aux prescriptions de sa foi, il se croyait obligé de montrer ainsi à Dieu sa reconnaissance pour les miracles évidents qu'il avait faits en sa faveur. C'est lui rendre justice que de reconnaître qu'à ses yeux toutes les conquêtes politiques ne valaient pas la gloire d'arracher les âmes à l'hérésie, car son plus grand bonheur, vers la fin de sa vie, était de pouvoir se dire qu'il avait gagné dix millions d'hommes au catholicisme et qu'il avait vraiment le droit de s'appeler l'Empereur Apostolique [3].

Nous ne voulons donc nous occuper ici que des conséquences désastreuses qu'eut la défaite de la Montagne-Blanche, subie par Frédéric V [4], le 8 novembre 1620, et rendue irrévocable par la faiblesse du monarque et la lâcheté de ses conseillers [5]. Ces conséquences, nous allons les étudier dans le tableau véridique et lamentable des persécutions dont le protestantisme fut l'objet et dont il finit par être la victime. Nous apprendrons à connaître ainsi l'un des plus lugubres épisodes de cette guerre de Trente Ans dont les horreurs ont laissé des traces si profondes dans la mémoire des nations.

[1] «..... *Religionis partes quam Ferdinandus semper eximiam habuit ut a matris utero in nutricium religionis sinum migrasse videretur.*» Mascardi, *Laudatio Ferdinandi,* p. 6-7.

[2] Lamormain, *Virtutes Ferdinandi II,* p. 4.

[3] Lamormain, *loc. cit.* — On sait que c'est encore aujourd'hui l'un des titres des empereurs d'Autriche.

[4] Comme Électeur Palatin il s'appelait Frédéric V; en Bohème il était le roi Frédéric Ier.

[5] Sur le triste spectacle qu'offrirent en cette occurrence les gouvernants de la Bohème, voy. *Zwey denckwürdige Schreiben eines Engelændischen vom Adel auss welchen alle Umbstænde derer den 8. Novembris ergangenen Pragerischen Niderlage zu sehen, etc.*, 1621, in-4°. Ce curieux document a été réimprimé chez Londorp, II, p. 220.

II.

Après la victoire de Prague, Ferdinand poursuivit en Bohême un double but : l'anéantissement des libertés politiques dont le royaume avait joui et la destruction des hérésies diverses qui s'étaient enracinées dans le pays. Il voulait restaurer en même temps le pouvoir absolu de l'État et la domination exclusive de l'Église catholique, et il faut reconnaître que les deux choses étaient en réalité inséparables. Ce n'est qu'en détruisant l'autonomie politique des Bohêmes qu'on pouvait assurer le triomphe de la foi catholique; ce n'est qu'en écrasant la liberté religieuse, en faisant plier les âmes sous l'habile direction des Jésuites ou sous les persécutions brutales des dragons de Lichtenstein, qu'on pouvait faire succéder l'obéissance passive aux franchises et aux priviléges nationaux.

Cependant, dans l'esprit de Ferdinand, c'est l'intérêt religieux qui dominait : c'est le désir de convertir ses peuples qui déterminait tous ses actes, et s'il ralentit quelquefois ses efforts sous l'influence des nécessités politiques, ce ne fut jamais qu'à contre-cœur et pour un moment. Établir une même foi dans tout l'Empire, tel fut le rêve de sa vie; ce rêve, il le poursuivait encore lorsque la mollesse de l'Espagne, l'hostilité secrète de la France, l'inertie calculée d'Urbain VIII, les préparatifs belliqueux de Gustave-Adolphe avaient fait évanouir tout espoir de mener à bonne fin cet immense projet d'une grande restauration catholique [1].

[1] Ce plan général d'une réforme catholique de toute l'Allemagne protestante se trouve développé dans une pièce fort curieuse et dont je ne crois pas qu'on ait nié l'authenticité. Elle est intitulée : *Copia eines auss dem Latein in Teutsch ubersetzten Schreiben so Ihrer Kays. May. Herr Beichtvater an einen seiner Herrn Mit Collegio, einem fürnehmen Jesuwyter nacher Hildessheimb wegen wichtigen Motiven gethan, sub dato Prag, den 8. Aprilis. Gedruckt zu Druesselskirchen, anno 1628*, in-4°.

A la fin de la lutte entre le pouvoir impérial et l'aristocratie protestante, il ne se trouvait que peu de catholiques en Bohême; il était presque impossible de s'appuyer sur eux pour en former un noyau de résistance, un soutien dans l'œuvre de conversion qui devait s'accomplir. Cent cinquante ans de schisme avaient éloigné du sein de l'Église catholique l'immense majorité de la population[1]. «Pour un noble, dit Carafa, c'était presque une honte que de professer la religion catholique, dont les sectateurs étaient traités avec un grand mépris et tournés en ridicule comme la lie du peuple[2].»

Les événements révolutionnaires n'avaient fait qu'augmenter l'éloignement entre les deux cultes. Un des premiers actes des Directeurs avait été l'expulsion des Jésuites et la confiscation de leurs biens; çà et là les opprimés, bourgeois ou paysans, poussés par la soif de la vengeance, profitaient de la réaction protestante pour mettre à mort leurs anciens persécuteurs. Ainsi le bourguemestre d'Aussig, Ernest Schosser, catholique exalté, fut assassiné par quelques fanatiques en novembre 1618; ainsi Jean Sarcander, le doyen d'Holeschau, fut mis à la torture à Olmütz, en février 1620, par la commission judiciaire des États de Moravie, pour n'avoir point voulu trahir les secrets de la confession. Le catholicisme eut donc aussi ses martyrs[3].

L'élection de Frédéric V ne vint pas améliorer sa situation. Sous l'influence de son prédicateur de cour, le Silésien Abraham Schultz ou Scultetus[4], homme honnête, mais fanatique, le nouveau roi, par ses tendances iconoclastes, froissa les sentiments religieux, non-seulement des catho-

[1] «*Ut vix centesimus quisque superesset qui non Evangelicam profiteretur doctrinam.*» Regenvolscius, p. 66.

[2] *Comment.*, p. 87.

[3] Balbini P. S. J. *Miscellanea historica regni Bohemiæ, Decas I, lib. IV*, p. 201 et suiv.

[4] *Vier wahrhaftige newe Zeitungen..... von Zerstærung der ueberauss schœnen Schlosskirchen zu Prag*, 1620, in-4°. — On n'a qu'à lire l'autobiographie que Scultetus publia plus tard à Embden en 1624, pour voir combien peu il avait conscience d'avoir commis une action répréhensible. *De curriculo vitæ, in primis vero de actionibus Pragensibus Abrahami Sculteti narratio apologetica, Emdæ*, 1624, in-4°.

liques, mais encore des utraquistes et des luthériens [1]. Les églises de Prague et du royaume furent brutalement saccagées; autels, reliques, crucifix furent jetés à bas et dispersés dans la boue. La crainte d'une révolte des bourgeois de Prague put seule l'arrêter dans ces folles violences, inspirées par son zèle calviniste [2].

On peut facilement s'imaginer l'état où se trouvèrent les esprits catholiques quand ils virent leurs ecclésiastiques suspendus de leurs fonctions, privés de leurs revenus, les églises profanées, les reliques des saints déshonorées et foulées aux pieds. Comment n'auraient-ils pas fait des vœux ardents pour la réussite de Ferdinand, et quelle haine secrète ne devaient-ils pas nourrir contre les hérétiques qui les opprimaient? Quand à la suite de la défaite devant Prague les chefs du mouvement et le roi Frédéric lui-même abandonnèrent une résistance qui était loin d'être devenue impossible [3], pour ne songer qu'à la fuite, les catholiques sentirent que leur heure était venue. Aussi lorsque les portes de Prague s'ouvrirent devant Maximilien de Bavière, le 10 novembre 1620, on vit un long cortége d'ecclésiastiques, chanoines, abbés, religieux des ordres mendiants, sortant des retraites ou ils avaient vécu, s'avancer processionnellement à la rencontre de leur libérateur, avec des hymnes de joie,

[1] Les imprécations contre «les renards calvinistes qui dévastent les vignobles du Seigneur Zebaoth» et contre «le menteur et le trompeur Scultetus, ce prophète de Moloch» qui tient captive la liberté évangélique, se font jour surtout dans une pièce intitulée : *Prædikanten Klag, d. i. Klæglich Schreiben der Prædicanten auss Bœhmen an ihre umblændischen Brüder darinn der jæmmerliche Zustand dieses Kœnigreichs entdeckt wird,* 1620. Elle a été réimprimée par Londorp, I, 926.

[2] C'est méconnaître complétement la vérité historique que de prétendre que Frédéric accepta la couronne pour se faire le champion de la liberté de conscience. C'est cependant là ce qu'a soutenu Peschek, I, p. 374.

[3] Habernfeld, p. 55-58. — Stransky s'écrie avec amertume : « Si nous avions su être sages, si nous avions employé ces trésors d'or et d'argent que tant de mains scélérates nous ravissent à présent, à bien diriger une guerre entreprise en même temps pour la défense de notre culte et la liberté de nos ancêtres, si nous avions volontairement offert à la patrie tout notre avoir ainsi que l'ont fait nos aïeux, certes aucun de nos ennemis, aucun évêque de Rome, leur complice, ne triompherait de nous à cette heure et ne courberait notre douce patrie sous un aussi cruel esclavage.» *Respublica Bojema,* p. 522.

et redemander à grands cris leur avoir, leurs anciens monastères, leurs champs, leurs revenus. D'autres, plus expéditifs, reprenaient sans formalités les immeubles qu'ils prétendaient leur avoir appartenu, sans que dans la confusion générale quelqu'un songeât à les empêcher[1].

Comblés de dons par la dévotion des généraux enrichis par le pillage de la Bohème, ils semblaient sortir de dessous terre et se multiplier comme par miracle. Les protestants, au contraire, avaient attendu ce moment avec angoisse. Lâchement abandonnés par leur monarque et leurs chefs pour lesquels ils avaient tout sacrifié[2], ils se sentaient à la merci d'un vainqueur impitoyable[3]. Sous l'influence d'une terreur subite, plus d'un se réfugia dans quelque couvent catholique, ou prit en main le missel et le rosaire, tandis que d'autres enfouissaient leurs trésors et se cachaient. Plus exposés encore au danger que leurs ouailles, les prédicateurs des différentes communions évangéliques[4] vinrent se présenter à leur tour devant le nouveau gouverneur de Bohème, le prince Charles de Lichtenstein, pour le supplier humblement qu'il leur fût permis à eux et aux leurs de rester à Prague et dans le royaume et d'y professer leur foi.

Le moment n'était point favorable à la persécution. Mansfeld résistait encore dans un coin de la Bohème; la Hongrie était menaçante; il fallut donc temporiser. On se contenta de réintégrer les catholiques dans leurs biens, sans attaquer

[1] Carafa, *Comment.*, p. 88. — Dans sa *Relation*, cet auteur nous apprend qu'il n'y avait plus à Prague que 2000 catholiques, et que, dans le royaume tout entier, de trois mille paroisses, trois cents au plus étaient restées fidèles à l'ancien culte, «*havendo participato questo capo a tutte le membre i suoi pestiferi humori.*» Les prêtres ignoraient souvent la langue du pays et étaient pour la plupart gens de peu de zèle et de savoir; ils étaient d'ailleurs en bien trop petit nombre et même à Prague on était souvent obligé de recevoir les sacrements de la main des moines mendiants. *Relatione*, p. 136-137.

[2] «*Milites nostri leones erant, Duces cervi, Curatores columbæ; si cor heroïcum Imperitantis adfuisset, res Bohemorum mansisset integra.*» Habernfeld, p. 6.

[3] Malgré la promesse de protection, donnée par Maximilien, plus de 600 maisons furent pillées à Prague après l'entrée des Impériaux. Hurter, I, 584.

[4] Carafa (*Comment.*, *loc. cit.*) les nomme avec mépris : *blaterones verborum Dei.*

encore directement les hérétiques pour cause de religion. Quelques-uns furent incarcérés, mais ils l'étaient sous prétexte de haute trahison. Dès le 7 décembre 1620, un rescrit impérial ordonnait aux commissaires de remettre entre les mains du Père Provincial Valentin Coronius toutes les anciennes possessions des Jésuites; le 29 janvier suivant, un nouvel édit accordait l'église principale de Prague à ces fidèles alliés de Ferdinand [1]. Le 28 février, la cathédrale, consacrée à Saint-Vit, fut solennellement purifiée, puis rendue à l'ancien culte, en présence du prince de Lichtenstein, le nouveau gouverneur du royaume, par l'archevêque Jean Lohelius, qui était revenu tout récemment à Prague, après avoir séjourné à Vienne pendant toute la durée de la révolution bohème. On jeta les ossements des seigneurs et des prédicateurs protestants qui s'y trouvaient et on les remplaça par des reliques telles que quelques cheveux de la Sainte-Vierge, le buisson ardent de Moïse, la nappe de Jésus-Christ et une des pierres avec lesquelles on avait lapidé Saint-Étienne [2]. Nous ne nous arrêterons pas à énumérer les nombreuses confiscations et restitutions qui suivirent. Les Directeurs avaient donné ou vendu beaucoup de ces biens d'église pendant leur administration. Les malheureux acquéreurs se virent obligés non-seulement de restituer les biens ecclésiastiques, mais encore de rendre compte de leur gestion [3].

De toutes les communautés protestantes, la plus nombreuse, si nous exceptons les anciens utraquistes, comme aussi la plus antipathique aux catholiques, était celle des calvinistes [4]; ce fut elle qu'on attaqua d'abord. Tout en permettant l'exercice de leur culte aux luthériens, qu'il fallait ménager à cause de l'Électeur de Saxe, allié de Ferdinand, on ferma les temples calvinistes. Mais comme, en général

[1] *Diplomata,* p. 60, 61.

[2] Pessina, *Phosphorus septicornis,* etc., p. 385 ss.

[3] Carafa, *Comment.,* p. 90.

[4] Carafa explique sa popularité d'une curieuse façon : «Comme étant la plus impie d'entre les hérésies, elle séduit plus facilement l'esprit de ceux qui se proposent d'être infidèles à la vérité catholique.» *Relatione,* p. 136.

du moins, les différentes confessions protestantes vivaient en assez bon accord quand leurs théologiens ne les excitaient pas à la discorde, les fidèles des autres dénominations allèrent alors prendre part aux exercices du culte luthérien, et, selon l'expression du nonce papal, «il se fit un mélange d'impiétés et l'on vit Picards, Anabaptistes, Hussites et tout cet amas de sectes diverses demander un abri au nom de Luther [1].»

C'est sur ces entrefaites que le nouveau représentant du Saint-Siége, Carlo Carafa, évêque d'Aversa dans le royaume de Naples, vint occuper son poste à Vienne dans les premiers mois de l'année 1621 [2]. Exalté par l'idée de ramener à la foi des royaumes entiers, décidé à tout oser pour atteindre son but, unissant à son fanatisme clérical une grande connaissance des hommes, habile à les conduire et à les dominer, plié à toutes les manœuvres souterraines qui caractérisaient alors la diplomatie italienne, Carafa était au point de vue catholique, l'homme de la situation. Si l'Église romaine parvint à ramener dans son sein la moitié de l'Empire, c'est à Carafa pour le moins autant qu'à Ferdinand qu'elle le doit. Grégoire XV avait recommandé à son légat de travailler avant tout au rétablissement de la vraie foi. Il lui indiquait soigneusement la marche à suivre. Dans de curieuses instructions, datées du 12 avril 1621 et qui nous sont parvenues, nous trouvons tracé d'avance et dans tous ses détails le plan de cette campagne religieuse contre le protestantisme de Bohême, dressé par une main qui connaissait l'art de vaincre les consciences [3]. On commençait par lui rappeler que ce n'était plus le temps des entreprises secrètes et des compromis et qu'il fallait marcher droit au but. Puis on lui faisait

[1] *Relatione,* p. 136. Cette grande variété dans le protestantisme est une des choses qui épouvantaient le plus Carafa; aussi la Bohème lui paraît-elle un «monstre horrible, comparable à l'hydre de Lerne.» *Relatione,* p. 135.

[2] C'est une erreur de la part de l'éditeur de la *Relatione,* M. Jos. God. Müller, de prétendre que Carafa vint à Prague dès le printemps 1621 (p. 139). Rien dans le récit du nonce ne justifie cette supposition.

[3] On les trouve tout au long dans Ranke, *Die ræmischen Pæpste,* III, p. 387 et suiv.

l'énumération des points sur lesquels devait se porter son activité. Il s'agissait de créer une Université catholique, de rétablir partout des curés et des maîtres d'école catholiques, de distribuer partout des catéchismes et de faire apprendre aux enfants les anciennes litanies des saints en langue bohème. En outre on le chargeait d'appeler à son aide les Jésuites et les autres ordres religieux, de rétablir des confréries laïques, de recueillir partout les anciennes possessions de l'Église. Il devait enfin ne pas négliger les moyens terrestres pour arriver à ce but et engager la jeunesse à se convertir par l'appât des honneurs et des dignités [1].

Carafa, dès son arrivée, se plaignit des lenteurs de la cour de Vienne où cependant on déployait un grand zèle [2]; mais Ferdinand lui-même lui paraissait tiède. Les conseillers de l'empereur surtout excitaient sa colère. Leurs lenteurs diplomatiques, leurs considérations mondaines lui étaient insupportables : il avait hâte, lui, de convertir tout ce pays. D'abord il s'entendit avec le Père Becanus, alors confesseur de Ferdinand II et qui peu après fut remplacé par le Jésuite Lamormain, Belge d'origine, homme âgé déjà et d'une influence sans rivale à la cour de Vienne [3]. En cela il ne faisait que suivre ses instructions [4]. Bientôt il gagna un ascendant irrésistible sur l'esprit de l'empereur qui obéissait

[1] Ce n'est pas le moins curieux des paragraphes de ces instructions; il y est dit textuellement : «*Lasciandosi le mente humane piu consigliare dal proprio interesse che da altro, incominceranno a poco a poco, massimamente i giovani, a piegare l'animo alla religione cattolica, se non per altro, per partecipare di publici honori.*»

[2] On alla jusqu'à fonder à Vienne en 1621 un ordre de chevalerie, destiné à soutenir la politique religieuse de Ferdinand dans toutes les provinces héréditaires de la maison d'Autriche. K. A. Müller, *Forschungen*, III, p. 458. Nous ignorons pendant combien de temps il subsista. On en trouve les statuts dans : *Regulæ et confirmatio novæ sodalitatis in Germania, Freistadii*, 1622, in-4°.

[3] Voici ce que dit du P. Lamormain le *Status particularis regiminis Ferdinandi II*, espèce d'almanach officiel de la cour de Vienne : «*Hic maxime in Aula Cæsarea pollet auctoritate utpote qui cor Cæsaris in manibus et in nutu habet cujusque omnia consilia tam in rebus ecclesiasticis quam in politicis omnia alia prævalent, cuique omnia ac singula remittuntur,*» p. 85.

[4] Ranke fait ressortir avec raison le passage curieux où le pape, tout en parlant avec éloge des Jésuites, recommande à son légat de ne s'ouvrir à eux qu'avec une confiance prudente. Ranke, III, p. 389.

aux impulsions de son guide spirituel «comme la brebis obéit au berger [1].» Bien peu avait été fait, selon lui. On avait rendu aux catholiques une partie de leurs biens, mais il en manquait encore beaucoup; on leur avait rendu des églises, mais il n'y venait point de fidèles; on avait fermé quelques églises hérétiques, mais bien d'autres restaient ouvertes. Politique habile, Carafa comprit fort bien qu'aussi longtemps qu'il y aurait dans chaque ville et dans chaque village par tout le pays des prédicateurs et des instituteurs protestants [2], les Bohêmes, ou du moins le plus grand nombre, ne songeraient jamais à se convertir; que les convertis eux-mêmes ne seraient pas définitivement gagnés tant qu'il leur serait possible de revenir à l'hérésie. Tout serait perpétuellement à recommencer, si l'on ne débarrassait d'abord la Bohême de quiconque pouvait enseigner les doctrines de la Réforme. Il se disposa donc à «purger le pays de cette boue immonde [3].»

Une mesure préliminaire restait à prendre. Le peuple, poussé par le désespoir, aurait pu vouloir se soulever : il fallait d'avance le priver de ses chefs. Après la victoire de Prague, l'empereur avait tacitement laissé jouir les meneurs des «rebelles» d'une amnistie générale; les fugitifs seuls avaient été mis au ban de l'Empire et leurs biens confisqués. Trompés par cette apparente douceur, beaucoup d'entre les hommes marquants du royaume, compromis dans la révolution, étaient revenus à Prague; ils s'y trouvaient pour la plupart en pleine jouissance de leur liberté, et ceux mêmes que l'on surveillait n'appréhendaient aucun danger. Mais, à la veille d'une mesure qui devait frapper au cœur le protestantisme

[1] «*In casibus religionis et conscientiæ omnia prius ad Confessorem suum, qui acutissimus et prudentissimus pater est, remittit, cujus consilium et judicium Cæsarea Sua Majestas veluti ovis pastorem spontaneo et prompto animo ac corde sequitur.*» *Status*, p. 55.

[2] L'instruction publique était alors très-développée en Bohême. Pas de ville, pas de bourg qui n'eut son école; les plus petits villages en étaient presque toujours pourvus. A Prague on ne comptait pas moins de seize écoles; l'instruction y était donnée de telle façon que le pauvre aussi bien que le riche pouvait venir s'y préparer aux études supérieures. Voy. Stransky, p. 318 ss.

[3] Carafa, *Relatione*, p. 139.

et détruire les libertés politiques du pays, on crut nécessaire de les faire disparaître et de terrifier en même temps les masses par le spectacle d'une exécution. Le 17 février 1621, l'on arrêta par tout le royaume ce qu'on y trouva d'anciens *défenseurs de la foi* et de *directeurs du royaume*, puis en général tous ceux qui avaient marqué dans le mouvement et dont on pensait qu'ils pourraient devenir dangereux [1]. Une commission judiciaire, composée en partie de protestants qui venaient d'apostasier et présidée par ceux-là même qui jadis avaient subi les violences du comte de Thurn et qui brûlaient de se venger [2], fut constituée pour instruire leur procès. Après des interrogatoires aussi longs que dérisoires, la sentence fut enfin prononcée et après avoir passé sous les yeux de Ferdinand pour être ratifiée, on la communiqua aux accusés le 19 juin 1621. Vingt-sept des principaux chefs du parti de Frédéric V, seigneurs, chevaliers et bourgeois, étaient condamnés à mort, plusieurs avec des raffinements de cruauté atroces. Ce fut en vain que leurs femmes et leurs enfants vinrent solliciter en pleurant le gouverneur du royaume; les ordres de l'empereur étaient formels et après un intervalle de deux jours qu'on leur laissa pour se préparer à la mort, et pendant lesquels les obsessions des Jésuites qui tâchaient de les convertir, ne leur laissèrent pas un instant de repos [3], on les conduisit au supplice. La journée du 20 juin 1621 est restée dans l'histoire de la Bohême une date lugubre; de cinq heures à dix heures du matin on vit monter successivement sur l'échafaud dressé dans le marché de Prague, en présence du prince de Lichtenstein et d'une foule frémissante,

[1] *Historia persecutionum*, chap. 59, § 2. — Tandis que Tilly, dont la réputation de cruauté a été grandement surfaite, contribuait sous main à la fuite de certains accusés, l'Électeur de Saxe eut la bassesse de livrer aux bourreaux, à l'instigation du Dr Hoë, le comte A. de Schlick, le chef de la noblesse luthérienne de Bohême, celui-là même qui était venu lui offrir la couronne en 1619, et qui jadis avait été son gouverneur. *Hist. persec.*, chap. 61, § 2.

[2] Ainsi le comte Guillaume de Slawata lui-même avait appartenu jadis à la secte picarde. Voy. sur lui Balbinus, *Micellanea, Lib. IV*, p. 130 ss. — «*Istis ipsis qui e fenestra volitabant, sententiam dicentibus*,» dit Habernfeld, p. 16.

[3] On permit aux luthériens d'appeler quelques-uns de leurs prédicateurs, mais les calvinistes se virent refuser cette dernière consolation. Hurter, I, 598.

retenue par une triple haie de soldats, vingt-six condamnés, dont beaucoup jouissaient d'une réputation européenne, et qui tous possédaient l'estime et l'affection de leurs concitoyens. Près de la moitié étaient des vieillards : l'un d'eux, Gaspar de Kaplirz, avait près de quatre-vingt-dix ans. A côté du comte de Schlick, chef de la noblesse luthérienne du pays, on remarquait le vieux Wenceslas de Budowa, président de la Cour d'appel, un des plus fervents adhérents des Frères Bohêmes, et le docteur Jean Jessenius, l'illustre Recteur de l'Université de Prague, condamné d'abord à être écartelé vivant, mais auquel, *par grâce*, on ne fit que couper la langue avant de le décapiter. Un seul des condamnés, Théodore Sixte d'Ottersdorf, dont le chanoine Plateys était le neveu, reçut sa grâce, au moment où il s'agenouillait devant le bourreau. Ils moururent tous sans avoir voulu se reconnaître coupables, en appelant de l'injuste jugement de l'empereur à la justice de Dieu, affirmant jusqu'au bout n'avoir usé que de leurs droits légitimes et s'exhortant les uns les autres à mourir dans la foi. Les paroles qu'ils essayèrent d'adresser à leurs concitoyens furent étouffées par le roulement des tambours. Ils avaient demandé que le ciel leur accordât un signe de réconciliation avant l'heure du supplice, et pendant qu'ils marchaient à la mort un magnifique arc-en-ciel se montra sur Prague, émotionnant vivement la foule superstitieuse qui y vit un gage de l'innocence de ceux qu'on allait appeler bientôt des martyrs [1]. Leurs têtes et leurs corps écartelés furent exposés sur les tours de Prague et dans tous les carrefours du royaume, pour y répandre la terreur dans les esprits.

Pour beaucoup sans doute ce but fut atteint, mais bien d'autres aussi puisèrent une nouvelle constance dans la fer-

[1] Le récit le plus détaillé de ces scènes tragiques se trouve dans l'*Historia persecutionum,* chap. 59-82. — On a fait sur cette sanglante exécution le quatrain suivant, que nous citons d'après Peschek, I, p. 424 :

Septem viginti procerum de gente bohema
Colla truci gladio demetit una dies.
Si cervix foret una tibi, gens czechica, credam
Uno momento demetet una dies.

meté déployée par les condamnés au moment du supplice. Qu'on écoute plutôt ces quelques mots de leur éloquent panégyriste : «Mais pourquoi, dit-il, les plaindre et les pleurer? Ils sont couverts maintenant de toute la gloire qui rejaillit du nom Bohème, en dignes enfants de la patrie et de leurs aïeux, maintenant qu'ils ont écouté avec un calme inébranlable l'ignominieuse sentence de mort et qu'ils ont versé leur sang avec tant de constance. Mais tu te trompes, o Phalaris (Ferdinand), si tu penses que ta force brutale pourra séduire le jugement de la postérité.... Adieu, grands et nobles cœurs, âmes maintenant bienheureuses, qui avez attendu la mort avec tant de courage et de résignation. Loin de nous les plaintes efféminées et les mélancoliques regrets! Laissez-nous contempler toujours vos vertus, que nous ne devons ni plaindre ni pleurer, mais que nous devons imiter sans cesse ! [1]»

On raconte — et ce sont des écrivains protestants, des exilés bohèmes qui l'affirment — que Ferdinand II hésita longtemps à signer l'arrêt de mort. Il fallut l'intervention de son confesseur pour l'y décider, et même alors il commua plusieurs sentences capitales [2]. Cela est possible, car Ferdinand n'était point sanguinaire de nature [3], mais cela est peu vraisemblable : cet acte de rigueur était certainement juste à ses yeux et de plus il devait lui paraître nécessaire à l'accomplissement de la grande tâche qu'il s'était imposée [4].

[1] Pulegius de Zybisin, *Parentatio Heroïbus bohemis a Ferdinando II indigna passis,* Amstelod., 1621. — Je cite cette plaquette à peu près introuvable d'après Peschek, I, p. 473.

[2] Habernfeld, *De bello bohemico,* p. 61. — Le trait suivant accuse la barbarie de la justice d'alors bien plus encore que celle de l'empereur. Un des accusés, Nicolas Diwis, secrétaire de la municipalité du Vieux-Prague, avait été condamné à mort. On lui fit grâce du dernier supplice, mais il fut cloué par la langue au gibet durant de longues heures, puis jeté, pour le reste de sa vie, dans une prison où il succomba quelque temps après à sa blessure. C'est ce qu'on appelait alors grâcier. *Warhaffte Relation und Bericht welcher massen,* etc., p. 7.

[3] «*Nunquam sitibundus humani cruoris erat,*» dit Habernfeld, *loc. cit.* Cela ne nous oblige pas nécessairement à croire les flatteries de son panégyriste : «*Tanta fuit in Ferdinando gratia ut ab hostibus etiam amorem extorquere cultumque potuit.*» *Laudatio Mascardi,* p. 6.

[4] On peut différer d'opinion sur la justice et sur l'efficacité de ces sanglantes

Pour conserver à la condamnation des chefs protestants un caractère politique, on avait compris dans le procès un catholique qui avait joué un rôle tout-à-fait secondaire dans la révolution bohème. Personne n'y fut trompé, car le même rescrit qui prononçait la condamnation des rebelles annulait aussi l'édit de 1609; l'empereur se déclarait dégagé de toutes promesses vis-à-vis d'un peuple coupable de haute trahison et révoquait tous les priviléges accordés autrefois aux dissidents. Le comte Adam de Waldstein, *landhofmeister* du royaume de Bohême, dut lui apporter à Vienne les originaux des priviléges impériaux et de la Lettre de Majesté, soigneusement conservés à Prague. Ferdinand, dit-on, les contempla longtemps en silence, puis il s'écria : Voici donc les paperasses qui ont causé tant de peine à mes prédécesseurs! et ayant pris des ciseaux sur la table voisine, il les coupa en morceaux et en jeta les fragments au feu [1].

Jusque-là les persécutions avaient gardé des apparences politiques : lorsque Ferdinand avait ordonné d'expulser les prédicateurs calvinistes, coupables de lèse-majesté (13 mars 1621), il avait eu soin de déclarer que la question de religion n'y entrait pour rien [2]. Maintenant on devint plus hardi. Le 3 juin 1621 fut lancé un rescrit impérial par lequel Ferdinand enjoignait au prince de Lichtenstein de profiter de l'occasion présente et de commencer enfin l'œuvre sainte au nom de Dieu. Toutes les églises de Prague devaient être rendues aux catholiques. Cela fait, on devait bannir du royaume tous les prédicants et maîtres d'école qui professaient les erreurs calvinistes et picardes ou telles autres

mesures. Pour ne pas être injuste envers Ferdinand, il ne faut point oublier que nous sommes au XVII[e] siècle, à l'époque où partout en Europe l'absolutisme monarchique étouffe le germe ou les restes des libertés publiques. Le droit d'élection populaire qu'affirmaient les États de Bohême devait être une monstruosité aux yeux d'un homme persuadé qu'il régnait de droit divin. Mais ce qui est contraire à tous les procédés de la science historique, c'est de voir un écrivain citer quelques pages d'un ignoble pamphlet sans aucune valeur, les *Acta Mansfeldica,* pour prouver que l'opinion publique réclamait à grands cris ce supplice. Hurter, I. 606.

1 *Historia persecut.*, chap. 87, § 10.

2 *Diplomata,* p. 62.

doctrines défendues par les constitutions de l'Empire; en outre, tous ceux qui avaient causé du scandale (c'est-à-dire prêché contre les catholiques) en chaire ou dans leurs écoles, tous ceux qui avaient prié pour le prétendu comte Palatin (le roi Frédéric), tous ceux enfin qui avaient assisté aux délibérations des rebelles[1]. On leur permettait d'emporter dans l'exil leurs biens mobiliers; leurs immeubles devaient être vendus dans l'espace de trois mois. Nécessairement tous les hérétiques enseignants rentraient dans l'une ou l'autre de ces catégories; c'était un ordre d'exil général. On n'accordait aux expulsés que le plus bref délai; des commissaires furent envoyés par tout le pays, avec ordre de faire sortir les maîtres d'école, prédicateurs, etc. de Prague sous trois jours et du royaume sous huit jours, les menaçant, s'ils ne quittaient point le pays ou s'ils y revenaient jamais, des peines les plus sévères[2].

C'était la première victoire de Carafa. Il avait habilement représenté à l'empereur que l'édit de 1609 n'existait plus, que jamais les calvinistes n'avaient été reconnus par les constitutions de l'Empire[3], que le procès des principaux rebelles avait effrayé et que leur exécution effraierait bien plus encore les Bohêmes, qu'il fallait profiter de cette occasion unique pour frapper un coup décisif. L'empereur d'ailleurs devait se sentir l'obligé de Dieu pour le secours miraculeux qu'il avait reçu dans le danger. A son tour, il devait témoigner au ciel sa reconnaissance profonde par quelque démonstration éclatante en faveur de la vraie foi, pour ramener les âmes à la vérité religieuse, comme la condamnation des rebelles ramènerait les corps à l'obéissance politique. Rien ne pouvait être plus agréable à Dieu que l'expulsion des hérétiques. Prudent au plus fort même de son zèle, Carafa conseillait cependant de ne pas insister, dans les documents

[1] *Ibid.*, p. 66.

[2] *Relatione*, p. 140.

[3] En effet, même à l'époque où deux des Électeurs et plusieurs autres princes marquants de l'Empire le professaient, le calvinisme ne fut jamais officiellement reconnu par les empereurs d'Allemagne. Le traité de Passau ne connaît que la Confession d'Augsbourg et ses «associés» *(Religionsverwandten)*.

officiels, sur le côté religieux de la question. Tous les prédicateurs n'avaient-ils pas prié pour Frédéric V, et cela ne suffisait-il pas pour les considérer comme rebelles? C'était donc comme coupables de lèse-majesté qu'il fallait les expulser du royaume[1]. Ces considérations, habilement présentées par le diplomate italien, ne manquèrent pas leur effet. Ferdinand «demeura benoîtement convaincu.»

Toutefois l'exécution de cette mesure fut encore retardée par les efforts des *politiques*. Le prince de Lichtenstein, auquel les moyens violents ne répugnaient certes pas — nous le verrons dans la suite — mais qui vivait à Prague au milieu des passions et des impressions du moment, voyait mieux que la cour de Vienne tout le danger d'une insurrection générale dans un pays à peine pacifié. Il était donc enclin à temporiser et demandait qu'on respectât du moins, en écartant les protestants plus prononcés, les rites du culte national utraquiste tels que les avait autorisés le concile de Bâle[2]. Peut-être aussi était-il influencé par les hérétiques qui se trouvaient en assez grand nombre dans son entourage[3].

Sans résister en face aux ordres de l'empereur, il hésita longtemps à les faire exécuter, quelque précis qu'ils fussent. Il employa tour à tour divers prétextes pour retarder l'expulsion des exilés. Carafa, que ces longs délais impatientaient, envoya finalement un homme de confiance à Prague pour stimuler le zèle du gouverneur; mais sa démarche eut peu de succès[4].

Vers l'automne cependant, la situation politique changea. Pressé par les troupes de Maximilien de Bavière, Mansfeld dut évacuer le Haut-Palatinat, tandis que le prince de Transylvanie, Gabriel Bethlen, entrait en négociations avec Ferdinand et renonçait à la Hongrie[5]. Les frontières de la Bohème

[1] Carafa, *Relatione*, p. 140.

[2] Ranke, III, p. 461.

[3] Lettre de Michna à Ferdinand, du 13 janvier 1621, citée par Hurter, I, p. 589.

[4] Carafa, *Relatione*, p. 141.

[5] Le traité définitif entre Bethlen et l'empereur fut signé à Nikolsburg, le 21 décembre 1621.

se trouvaient ainsi dégagées d'ennemis; désormais les protestants ne pouvaient plus attendre de secours du dehors. De nombreux régiments impériaux, occupés jusque-là dans les provinces hongroises et moraves, devenaient disponibles, et sur la prière du nonce, on en expédia deux pour augmenter la garnison de Prague. Tout étant prêt, Carafa, qui n'avait cessé «d'assiéger l'oreille de l'empereur[1],» fit mettre l'édit à exécution dans toute sa rigueur. Le 13 décembre 1621, tous les prédicateurs calvinistes et tous ceux dont on avait pu prouver l'immixtion à un degré quelconque dans les événements révolutionnaires, reçurent l'ordre de quitter le royaume[2]. On avait cité d'abord l'Administrateur du Consistoire de Prague, George Dicastus, devant les commissaires impériaux, avec l'ordre de transmettre à ses collègues les propositions suivantes : 1° réunir une forte somme d'argent pour la solde des troupes; 2° désavouer le couronnement de Frédéric V; 3° rétablir les anciennes institutions ecclésiastiques; 4° se faire consacrer par l'archevêque de Prague; 5° répudier leurs femmes ou solliciter du moins une dispense à cet égard. Si l'un d'eux désirait, tout en se convertissant, quitter la carrière ecclésiastique, on lui promettait des fonctions civiles avantageuses. Les prédicateurs de Prague furent unanimes à repousser ces offres honteuses et à déclarer qu'ils resteraient fidèles à leur conscience[3]. Alors on cessa d'user de ménagements : plus de quarante exilés quittèrent le même jour la capitale au milieu des lamentations universelles[4]. Les pasteurs de l'Église luthérienne tchèque furent expulsés en même temps que les calvinistes. L'Électeur Jean-George de Saxe adressa, «sans vouloir examiner les motifs qui avaient pu motiver une punition pareille,» quelques doléances officieuses à l'un des hauts fonctionnaires du royaume, Adam de Waldstein. Le comte répondit à son au-

[1] «*Di battere l'orrechio di Sua Mæsta.*» *Relatione,* p. 141.

[2] L'édit de Lichtenstein contre les prédicateurs bohèmes se trouve dans Londorp, II, p. 555.

[3] *Histor. persecution.*, chap. 51.

[4] Carafa, *Relatione*, p. 142. — *Comment.*, p. 114.

guste correspondant que les coupables seuls avaient été punis et que d'ailleurs le prince de Lichtenstein avait dit aux pasteurs allemands de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg qu'ils n'avaient rien à craindre [1]. En effet, il y avait encore à Prague, outre les utraquistes, quatre prédicateurs luthériens allemands [2], qui prêchaient dans deux églises que l'on n'avait point encore fermées. Un motif purement politique les maintint quelque temps dans cette position tout exceptionnelle : l'empereur avait convoqué les Électeurs à Ratisbonne pour y faire conférer la dignité électorale, dont il avait privé le comte Palatin, à son fidèle allié, le duc Maximilien de Bavière, appartenant, comme celui qu'on dépouillait à son profit, à la famille des Wittelsbach. Il était pour lui de la plus haute importance d'avoir pour ce transfert, à peu près sans précédents en Allemagne [3], l'assentiment du plus puissant des princes protestants, et l'on craignait de pousser à bout l'Électeur de Saxe en expulsant de Bohême les derniers représentants du clergé évangélique. Aussi Ferdinand penchait-il du côté des politiques qui soutenaient, non sans raison, que l'édit de bannissement ne s'appliquait pas aux quatre prédicateurs qui n'étaient ni Calvinistes, ni Bohêmes et qui ne s'avouaient coupables d'aucune faute [4]. Carafa, se résignant pour le moment à une tolérance qui n'était point dans ses habitudes, les fit surveiller du moins par des espions, qui guettaient chacune de leurs paroles pour en tirer des motifs d'accusation [5].

En même temps Ferdinand, qui voulait faire éclater son indulgence aux yeux de tous et qui peut-être aussi croyait

[1] La lettre de l'Électeur est du 21 décembre 1621, celle de Waldstein du 19 janvier 1622. On les trouve toutes deux dans K. A. Müller, *Forschungen*, etc., III. p. 463 ss.

[2] Carafa n'en compte à tort que deux. *Commentaria*, p. 114.

[3] Un fait à peu près semblable s'était présenté après la défaite des princes protestants de la ligue de Schmalkalde, à Mühlberg, par Charles V. Cet empereur avait dépouillé la branche aînée de Saxe de sa dignité électorale pour la transférer au duc Maurice de Saxe, alors son allié.

[4] *Relatione*, p. 142.

[5] *Commentaria*, p. 114.

les masses suffisamment subjuguées par la terreur, fit proclamer une amnistie générale pour ce qui restait de coupables du fait de rébellion; il déclara que quant aux confiscations générales opérées jusque-là, il était tout prêt à montrer sa clémence à ceux qui s'en rendraient dignes. En parlant ainsi, ajoute Carafa, l'empereur indiquait assez clairement son désir de voir prospérer la vraie foi par une soumission générale à l'Église catholique[1].

Dans les premiers jours de 1622, l'on tint à ce sujet un conciliabule à Vienne, où les plaintes réitérées du nonce papal ne trouvèrent point d'écho; le soutien de l'empereur même lui fit défaut et le prince de Lichtenstein reçut l'ordre d'user de patience à l'égard des quelques prédicateurs qui restaient, jusqu'à la Pâque prochaine. Mais à Pâques il se produisit à Prague «un scandale» qui fit perdre patience au nonce papal. Voici ce qu'il en dit lui-même dans son rapport à la Propagande, seul document où ces faits aient été mentionnés: «Les *politiques* extorquèrent une lettre au prince de Lichtenstein et appelant auprès d'eux les deux curés de Sainte-Marie-de-Teyn et de Saint-Henri, leur enjoignirent, comme par ordre de Sa Majesté, de présenter indifféremment à tous la communion sous les deux espèces. Ainsi par la perfidie des *politiques* il arriva qu'une grande abomination fut perpétrée le Jeudi-Saint dans l'église de Teyn, plus de mille scélérats hérétiques recevant de cette manière le corps vénéré du Seigneur et le sacrement étant ainsi jeté aux chiens par des hommes catholiques[2].» Indigné d'une pareille «profanation», Carafa renouvela ses instances pour que les prédicateurs fussent chassés; mais Ferdinand, à l'instigation des *politiques*, répliqua qu'il ne pouvait y consentir avant que la diète de Hongrie, qui devait se réunir bientôt, ne fût dissoute. Parmi les grandes familles de Hongrie, plusieurs

[1] *Commentaria*, p. 102.

[2] Carafa, *Ragguaglio*, cité par Ranke, III, p. 405. L'histoire est loin d'être très-claire. On ne sait trop ce que pouvait être cette lettre extorquée au prince de Lichtenstein, ni comment des curés catholiques pouvaient obéir à des ordres semblables sans avoir consulté d'abord l'archevêque ou le nonce du pape; mais nous ne nous chargeons pas d'interprêter le récit de Carafa.

étaient encore protestantes, et il importait de ne pas irriter de nouveau des populations à peine soumises [1]. La diète hongroise ayant eu lieu, Carafa harcela Ferdinand de nouvelles supplications, lui exposant toute la gloire terrestre et tout le bonheur céleste qu'il acquerrait en persévérant dans ses pieuses intentions. Il lui rappelait que le pas difficile était fait, qu'il n'y avait plus qu'un petit nombre d'hérétiques dont l'insolence devenait chaque jour plus insupportable, et qu'il fallait les envoyer rejoindre les autres dans l'exil. Dans cette affaire d'ailleurs, le zèle pour la foi n'était pas l'unique motif de Carafa. Ici, comme partout dans l'histoire, des motifs secondaires assez mesquins se mêlent aux grandes luttes des principes. Lui-même en indique un autre moins élevé : c'est que tout le monde à Prague allait chez les prédicateurs allemands qui restaient, en sorte que le clergé catholique n'avait, pour ainsi dire, plus de casuel et s'en montrait fort irrité [2].

Avant de partir pour Ratisbonne, où devait se vider la question du transfert de l'électorat, l'empereur réunit une dernière fois son conseil. On y examina longuement les conséquences possibles d'une mesure extrême contre les luthériens allemands de la Bohème. Quelques-uns opinaient pour la tolérance; Carafa s'écria que des raisons humaines ne devaient jamais prévaloir contre la volonté de Dieu, que c'était d'ailleurs une honte pour le chef de l'Empire de tant hésiter à propos de l'un de ses subordonnés; puis il ajouta qu'il fallait se hâter d'en finir avant la rencontre de Ferdinand et de l'Électeur de Saxe à Ratisbonne. «Jean-George, dit-il, n'aura jamais l'énergie nécessaire pour agir; tout au

[1] C'est à un homme d'une grande habileté, d'une énergie et d'une éloquence supérieures, au Jésuite Pierre Pazmany, plus tard cardinal-archevêque de Gran, que le catholicisme dut son existence en Hongrie. Par ses écrits, par sa prédication, par son influence personnelle sur la haute société du pays (Pazmany était de vieille noblesse), il ramena dans le giron de l'Église de nombreux hérétiques. Les persécutions exercées par les seigneurs convertis contre leurs vassaux firent le reste. Un tiers à peine de la Hongrie resta protestant.

[2] «*Conducevano in disperatione i parochi catolici per vedersi da essi (Luterani) levarsi ogni emolumento.*» *Relatione*, p. 143.

plus proférera-t-il quelques plaintes inutiles; mais si l'empereur ne fait rien maintenant et si l'Électeur, au moment du vote, sollicite de lui la grâce des protestants, il ne pourra pas refuser, et s'il ne refuse pas, comment fera-t-il pour dégager plus tard sa parole [1] ?» Ces observations, présentées avec une habile énergie, firent évanouir les derniers scrupules de Ferdinand. Engagé du reste par des vœux récents, il céda. Peu de temps après l'exécution de Prague, il était allé avec son frère l'archiduc Charles en pèlerinage à Mariazell, sur les confins de la Styrie, pour remercier la Sainte-Vierge de son secours et pour lui porter de riches présents. Le vœu d'exterminer partout l'hérésie dans ses États, vœu que l'archiduc de Grætz avait prononcé jadis aux pieds de Notre-Dame-de-Lorette, l'empereur l'avait renouvelé dans cette dernière journée [2]. Le prince de Lichtenstein fut renvoyé à Prague, avec l'ordre d'expulser les derniers prédicateurs hérétiques. L'édit fut publié le 24 octobre 1622 [3], après qu'on eut déposé la veille les quelques protestants qui siégeaient encore dans les conseils des trois cités de Prague, pour empêcher toute manifestation.

Le 29 octobre, sans avoir pu consoler encore une fois les fidèles qui se pressaient en pleurant autour des églises fermées et mises sous scellés par ordre des commissaires impériaux, les quatre derniers prédicateurs évangéliques de Prague se mirent en chemin. Ils avaient en vain sollicité le gouverneur du royaume pour obtenir de lui la permission de distribuer une dernière fois la Sainte-Cène aux milliers de fidèles qui venaient réclamer leur ministère. Lichtenstein leur déclara cependant, au nom de l'empereur, que ce n'était pas un châtiment que leur infligeait Sa Majesté mais un renvoi gracieux qui n'impliquait aucune défaveur contre leurs personnes, et leur avait remis de la part de Ferdinand quatre cents écus pour subvenir aux frais du voyage. Leurs coréligionnaires en foule les suivirent hors des murs.

1 *Relatione*, p. 143.

2 Carafa, *Comment.*, p. 103.

3 Carafa donne la date du 28 octobre (*Relatione*, p. 144), mais Hurter fixe la date au 24, d'après des documents inédits des archives de Vienne.

Quelques insultes à peine vinrent troubler la solennelle tristesse de ces adieux auxquels assistait la ville tout entière. A une demi-lieue de Prague, dans un endroit qu'on appela depuis «le champ des larmes», les exilés s'arrêtèrent et prêchèrent leur dernier sermon, exhortant leurs auditeurs à ne pas succomber à la tentation, mais à confesser fidèlement leur foi; puis, au milieu des sanglots de leurs ouailles, ils continuèrent leur route vers la frontière saxonne avec une escorte de vingt cavaliers et de trente mousquetaires [1].

Leur arrivée causa un grand émoi à Dresde. A la première nouvelle de l'événement qui venait de s'accomplir, Jean-George avait demandé des explications au prince de Lichtenstein. Son prédicateur de cour, Hoë de Hoënegg, qui jusqu'ici avait rendu les plus grands services à la cour de Vienne, «en noircissant chaque jour les calvinistes et les Bohèmes aux yeux de son maître [2],» crut devoir joindre aussi ses doléances à celles de l'Électeur [3]. Lichtenstein répondit qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de l'empereur, selon les Constitutions du royaume. Jusqu'alors l'Électeur était demeuré convaincu que Ferdinand ne toucherait pas aux adhérents de la Confession d'Augsbourg; il l'avait promis lui-même jadis [4] et cette assurance, il faut bien le dire, avait rempli d'une joie odieuse plus d'un luthérien lors de l'expulsion des calvinistes [5]. C'est en vain que ceux-ci leur prédi-

[1] L'un des quatre exilés, Sigismond Schererz, nous a laissé le tableau de ces adieux dans une brochure : *Vale Pragense. Vom Abzuge der vier deutschen Prediger zu Prag,* 1622, que Peschek a insérée dans son second volume, p. 37 et suiv. — Voy. aussi *Histor. persecut.,* chap. 52, § 5, et *Theatr. Europ.,* I. p. 656.

[2] Rapport du conseiller intime d'Elwers à l'empereur, 1622, aux archives de Vienne, cité par Hurter, I, p. 542.

[3] Les lettres de Jean-George à Ferdinand, de Hoë à Lichtenstein et de Ferdinand à l'Électeur de Saxe se trouvent dans le *Theatr. Europ.,* I, 656 et suiv.

[4] Carafa, *Relatione,* p. 145. Hurter, I, p. 545. — La lettre même dans laquelle Ferdinand faisait cette promesse est du 16 juin 1620. On la trouve dans *Londorp. suppletus,* etc., II, p. 316.

[5] On peut étudier cet esprit haineux qui animait tant de membres des confessions protestantes, entre autres dans une brochure allemande déjà citée et intitulée : *Xenium Calvino-Turcicum pro rebellibus Bohemis,* écrite vers la fin de

saient, en partant pour l'exil, que leur tour viendrait et qu'eux aussi seraient victimes du fanatisme catholique[1]. Jean-George n'était-il pas l'allié fidèle et le grand ami de l'empereur? Rien n'était donc à craindre. L'arrivée des exilés à Dresde détruisit ces misérables illusions. La réponse de Lichtenstein, mêlant la moquerie à la persécution et osant invoquer ces Constitutions du royaume qui garantissaient la religion protestante et qu'on venait de déchirer, exaspéra l'opinion publique. L'Électeur lui-même, si apathique qu'il fût, dut ressentir quelque colère quand il se vit si brutalement joué. C'étaient en définitive ses propres sujets qu'on exilait ainsi, c'étaient des églises, bâties en partie avec son argent et celui de ses prédécesseurs, qu'on enlevait aux protestants de Bohême. Poussé par sa mère, luthérienne zélée, il envoya un de ses chambellans à la rencontre de Ferdinand qui s'acheminait vers Ratisbonne. L'envoyé de l'Électeur rencontra la cour à la frontière bavaroise, à Schærding. On ne s'y attendait pas au langage énergique et presque menaçant que Jean-George prenait dans la missive dont ce gentilhomme était porteur. Il envoyait à l'empereur copie de sa lettre écrite en 1620, dans laquelle Ferdinand prétendait que les calvinistes voulaient opprimer les catholiques et les luthériens. Ce ne sont pas les calvinistes, disait l'Électeur dans sa réponse, qui veulent chasser maintenant les luthériens des églises qui leur appartiennent, malgré les serments les plus solennels et les plus sacrés, et il priait Ferdinand avec une déférence qui semblait masquer à peine des sommations plus

1621 par un luthérien de Bohème. L'auteur y dépeint comme un sacrilége la tolérance à l'égard des calvinistes, et engage ses coréligionnaires à se réjouir de l'anéantissement de cette «secte turbulente, sanguinaire et turcophile», et à travailler au triomphe des catholiques unis aux luthériens par la paix et la concorde. Ces opinions n'étaient pas isolées, tant était grande l'inintelligence de la situation politique et religieuse parmi les orthodoxes luthériens de cette époque. Un professeur de théologie de l'Université de Leipzig, Polycarpe Leyser, avait publiquement enseigné des doctrines analogues. Hurter, I, p. 544.

[1] Carafa, *Comment.*, p. 136. — Ils rappelaient ce fameux distique adressé p un Jésuite à l'empereur Rodolphe II, en 1581 :

Utere jure tuo, Cæsar, servosque Lutheri
Ense, rota, ponto, funibus, igne neca! — (Peschek, I, p. 277).

énergiques, de ne pas persévérer dans une action qu'il était obligé de regarder comme blessante pour lui [1]. Tous les hommes officiels, protestants ou catholiques, qui entouraient Ferdinand, se mirent à regretter la décision prise contre les hérétiques et à en rejeter la faute sur Carafa, dont on accusait le zèle impétueux et irréfléchi. Déjà l'on voyait les conférences de Ratisbonne interrompues, la paix de l'Empire décidément compromise et l'Électeur de Saxe ligué avec les ennemis de l'empereur [2]. Le nonce du pape, qui ne se trouvait pas dans le cortége impérial, à cause des difficultés d'entretien que causait en voyage une suite aussi nombreuse, fut averti en toute hâte, par un homme de confiance, de la disposition des esprits. Il s'empressa de rejoindre l'empereur, qu'il trouva à Straubing le 18 novembre [3]. Il ne se laissa point intimider par le mauvais accueil que lui firent les courtisans. Abordant la question de front, il dit au monarque qu'il avait entendu parler des «vociférations» de l'Électeur de Saxe, mais qu'il en avait eu peu de souci, ne pouvant croire que Sa Majesté prêterait l'oreille à des doléances si déraisonnables et si éloignées de toute convenance. Ce serait offenser Dieu, ajoutait-il, que de reculer après avoir purgé Prague «des immondices du culte hérétique.» Les peuples, d'ailleurs, ne peuvent guère obéir à des maîtres professant une religion différente de la leur, et l'intérêt politique bien entendu exige qu'ils adoptent le culte du souverain.

Ferdinand ne fut pas tout d'abord convaincu. Il désirait pour le moment réussir à Ratisbonne, et les conseillers surtout de Maximilien de Bavière, quelque bons catholiques qu'ils fussent, tenaient infiniment plus à l'élection de leur maître qu'à l'expulsion de quelques prédicants bohèmes. D'ailleurs, la lettre qu'il avait écrite autrefois à Jean-George ne laissait pas que d'inquiéter sa conscience. Aussi répondit-il avec quelque humeur à Carafa que l'on avait agi avec trop

[1] *Relatione*, p. 146.
[2] *Relatione*, p. 144.
[3] *Relatione*, p. 145.

de précipitation et qu'il aurait mieux valu attendre jusqu'après le congrès de Ratisbonne[1]. Le nonce, sans se déconcerter, répliqua que c'était de lenteur et non de précipitation qu'on pouvait accuser Sa Majesté; qu'au congrès, en cas de discussion, on aurait pour soi l'avantage du fait accompli. Il conseilla de répondre à l'Électeur que la Bohème, séparée de l'Empire par sa langue et ses lois, ne pouvait aucunément réclamer le bénéfice de l'édit de pacification de 1555; que l'empereur entendait réformer l'Église dans ses États comme les princes protestants avaient fait sur leur territoire[2]. Si l'Électeur invoquait les droits de la conscience, Ferdinand devait lui répondre que sa conscience à lui ne lui permettait pas de montrer moins de zèle pour sa foi que Jean-George ne montrait d'obstination dans ses hérésies[3]. Carafa termina cette importante entrevue en disant qu'à son avis l'Électeur de Saxe n'avait jamais eu l'intention de se rendre à Ratisbonne, et que ce qu'il pourrait faire de pire serait de n'y point venir.

Ces arguments eurent pour effet de rassurer Ferdinand. Carafa fut secondé dans ses efforts par le vieux prince-évêque Jean-Geoffroi de Würzbourg, qui répondit aux doléances de l'empereur : «Sire, un aussi glorieux souverain que Votre Majesté doit craindre bien moins de succomber aux forces humaines que de tomber entre les mains du Dieu vivant[4]!» — Dès que le légat du Saint-Siége se fut retiré,

[1] Il importe de remarquer en passant que cette réunion de Ratisbonne n'était nullement la Diète régulière et légale de l'empire. Ferdinand n'y avait convoqué que les Électeurs, quelques princes de la Ligue et un ou deux princes luthériens tout dévoués à sa politique.

[2] *Comment.*, p. 145. — L'Édit de Restitution de 1629 devait montrer plus tard comment Ferdinand respectait l'autonomie des princes protestants qu'on lui conseillait d'invoquer.

[3] Carafa, *Relatione*, p. 145-147. — Tous ces raisonnements nous paraissent odieux aujourd'hui et ils le sont en effet, car on y bafoue les libertés imprescriptibles de la conscience humaine. Mais notre devoir d'historien nous oblige de rappeler ici qu'il ne faut point spécialement les reprocher au catholicisme d'alors. C'étaient les doctrines générales du seizième et du dix-septième siècle, et de trop nombreux exemples démontrent qu'on les professait également dans les deux Églises.

[4] Carafa, *Relatione*, p. 149.

les conseillers impériaux furent convoqués et Ferdinand prit la résolution de persévérer dans son entreprise, de ne rien rétracter et de répondre à l'Électeur, en termes généraux, qu'on traiterait de cette question en même temps que des autres, lorsqu'il serait arrivé à Ratisbonne [1]. Jean-George se contenta de ne pas assister au congrès, sans faire de plus grands efforts personnels en faveur de ses coréligionnaires opprimés, ce qui prouve avec combien de justesse le nonce avait apprécié son caractère. Il envoya bien encore à Ferdinand quelques commissaires chargés d'intercéder en faveur des prédicateurs exilés; mais, dans l'instruction secrète donnée à ces mêmes commissaires, il leur prescrivait de se contenter de garanties en faveur des protestants de Silésie, que l'empereur n'avait pas le droit de persécuter, ainsi qu'en faveur de ceux des deux Lusaces, aussi peu menacés, puisqu'ils étaient pour le moment sujets de l'Électeur lui-même [2].

Ce qui acheva de raffermir l'empereur, fut une lettre écrite, au dire de Carafa, par un des conseillers de Dresde à son frère, qui se trouvait à la cour de Ratisbonne. Le nonce en eut connaissance et se hâta de la communiquer à Ferdinand. On y disait que l'Électeur n'était au fond guère touché du sort de ses coréligionnaires de Bohème, qu'il n'avait pris leur défense que pour calmer les clameurs de ses sujets et afin de ne pas montrer pour sa religion moins de zèle que les autres princes protestants; qu'il cherchait avant tout un prétexte pour ne pas assister au congrès de Ratisbonne [3].

[1] *Relatione*, p. 148.

[2] La Silésie n'appartenait à la famille de Habsbourg que par des liens de vasselage; elle était gouvernée en grande partie par des ducs protestants; plus tard, Ferdinand, en violant de solennelles promesses et en abusant de sa toute-puissance, essaya d'étendre aussi l'œuvre de la reconversion à cette province; le temps lui manqua. Mais les protestants ne pardonnèrent point sa conduite à ses descendants, et cent cinquante ans plus tard, Frédéric II s'en aperçut bien aux sympathies qu'ils lui témoignèrent partout. Quant aux deux Lusaces, Ferdinand les avait engagées pour sept millions à l'Électeur de Saxe comme prix de son concours contre Frédéric V; il ne put les dégager plus tard et les traités de Westphalie les laissèrent à la Saxe.

[3] Carafa revient à deux reprises sur cette lettre (*Relat.*, p. 148, et *Comment.*, p. 138); il n'est pas probable qu'il ait eu le front d'inventer une fausseté pareille

Enfin Henri d'Ulm, vice-chancelier de l'Empire, et les conseillers auliques Stralendorf et Nostiz furent chargés par Ferdinand de rédiger une réponse définitive aux demandes de la Saxe. S'appuyant principalement sur les droits du vainqueur, l'empereur déclarait qu'aucun rebelle n'ayant volontairement déposé les armes, il se regardait comme dégagé de toutes ses promesses envers les Bohèmes; qu'il ne cesserait d'exercer ses droits à leur égard et qu'on ne parviendrait à l'arrêter dans l'œuvre sainte qu'il avait commencée qu'en le privant de tous ses états [1]. Vers la fin de la Diète, alors que la coopération de la Saxe fut devenue moins importante par suite de l'accord entre l'empereur, l'Espagne [2], le Saint-Siége et les trois électeurs ecclésiastiques, Ferdinand avait repris sa confiance accoutumée. Le prince de Lichtenstein ayant, de son autorité privée, et, à

et de la faire imprimer du vivant de l'Électeur. Elle n'a d'ailleurs jamais été révoquée en doute, même par M. K. A. Müller, le plus récent biographe de l'Électeur. Jean-George, prince à l'intelligence bornée, aux penchants vulgaires, est une des plus tristes personnalités de cette époque où le principe protestant eut si peu de représentants vraiment dignes de lui en face des défenseurs habiles et persévérants de l'Église catholique. Nous savons d'ailleurs d'autre part que plusieurs des ministres de l'Électeur et, ce qui est bien pis, le prédicateur de la cour lui-même, Hoë de Hoënegg, recevaient une pension de l'empereur pour soutenir sa politique. On lui donna en une fois 12,000 écus. Hurter qui rapporte le fait (I, p. 544) a bien soin, il est vrai, de dire que ces présents n'étaient point donnés pour le corrompre, mais comme une honnête récompense de bons services. La distinction nous semble un peu subtile. Hoë faisait nier le tout comme une atroce calomnie. Voy. M. Joh. Mylius, *Viel und længst gewünschter Bericht,* etc., p. 66.

Les lettres du surintendant de l'Église luthérienne de Saxe à Ferdinand témoignent d'une plate soumission qui révolte le lecteur. On en trouve par exemple quelques-unes chez Hurter, I, p. 543 et 663, et chez K. A. Müller, *Forschungen zur deutschen Geschichte,* III, p. 404.

[1] *Relatione, loc. cit. — Comment.*, p. 145.

[2] L'Espagne, qui négociait à cette époque le mariage d'une infante avec le prince de Galles, beau-frère du Palatin, et qui craignait pour les Habsbourg l'éclat naissant des Wittelsbach, avait refusé d'abord son approbation à l'élévation de Maximilien. C'est à Grégoire XV que le duc de Bavière dut d'obtenir enfin l'adhésion de la cour de Madrid à sa dignité nouvelle. — La correspondance secrète relative à ces affaires fut interceptée par Mansfeld et livrée à la publicité dans la *Cancellaria hispanica,* Freistadii, 1622, in-4°. C'est un document d'un grand intérêt, même au point de vue qui nous occupe spécialement ici.

ce qu'il paraît, en secret, demandé l'avis de quelques universités catholiques et de plusieurs congrégations religieuses sur la question de la tolérance des hérétiques, son maître en fut fort irrité et répondit aux plaintes de Carafa à ce sujet: «Si tous les théologiens même étaient d'un avis différent, je ne reculerais point [3]!»

Ainsi les prédicateurs protestants furent maintenus en exil et le protestantisme cessa d'avoir en Bohème une existence légale. Il ne restait plus, au dire des vainqueurs, qu'une foule égarée à laquelle il ne manquait qu'une direction habile «pour arriver à la vérité.» La première et indispensable mesure pour la conversion des masses était accomplie. Après avoir exterminé les chefs politiques et expulsé les conducteurs spirituels des communautés évangéliques, on allait aborder une entreprise plus difficile encore: c'était d'étouffer dans les âmes les convictions les plus chères, de violer le sanctuaire des consciences au nom des lois divines et humaines. L'Église de Rome et la monarchie absolue n'ont jamais reculé devant une tâche pareille. L'une a toujours prêté de bonne grâce son concours à l'autre, et pour arriver au but, toutes deux ont toujours préféré la force brutale aux exhortations spirituelles et à la libre persuasion.

[3] Carafa, *Relatione*, p. 150. — Il est à peine nécessaire de rapporter que toutes les consultations furent unanimes à glorifier les intentions de l'empereur et à déclarer «très-dommageable pour sa conscience» toute mesure de douceur.

III.

Lorsqu'il quitta enfin le congrès de Ratisbonne, Ferdinand II renvoya l'impératrice à Vienne, et lui-même, escorté par Maximilien de Bavière, traversa le Haut-Palatinat pour se rendre en Bohème. A Saltzbourg, les comtes de Slawata, de Martinitz et de Kolowrat vinrent à sa rencontre pour lui exposer leur opinion sur les réformes religieuses et politiques à opérer, disant qu'il fallait supprimer résolument tout ce qui était contraire à la gloire de Dieu, aux libertés de l'Église et à la majesté impériale [1]. Il avait convoqué à Prague les États du royaume, qui devaient assister à son couronnement [2]. Il espérait sans doute que sa présence faciliterait à l'Église catholique la conquête du pays. Le nonce Carafa était du voyage, précédant d'une étape la cour impériale et consacrant ses loisirs à constater, chemin faisant, les ravages de la guerre et ceux de l'hérésie. On dirait, à l'entendre, qu'il ne s'était pas douté jusqu'ici de l'immensité de sa tâche. Il dut, en effet, pénétrer bien avant dans la Bohème avant de rencontrer des coréligionnaires. Les populations hérétiques, accourues au bruit de l'approche de l'empereur, voyaient passer en silence la suite du légat, et ce spectacle inconnu ne leur inspirait aucun enthousiasme. Ce ne fut qu'à Pilsen que Carafa reprit courage; cette ville avait été occupée pendant près de trois ans par Mansfeld; ses remparts et ses édifices étaient également délabrés, mais sa foi était demeurée intacte. Tous les citoyens étaient restés catholiques,

[1] Hurter, II, p. 211.

[2] Ferdinand n'était que roi *désigné* de Bohème quand éclata la révolution de 1618; il n'avait donc pas encore pris possession du trône.

et pas un seul hérétique ne se trouvait dans ses murs [1]. Aussi, pour récompenser leur zèle, Carafa fit-il accorder aux habitants de Pilsen, par un bref de Grégoire XV, la protection particulière du Saint-Siége. Mais, après tout, l'état satisfaisant de cette ville n'était qu'une exception fort rare, et la Bohème, au point de vue religieux, se présentait en général, aux yeux du légat, sous les couleurs les plus sombres. A Bischofteinitz, l'archidiacre du lieu vint seul à sa rencontre pour se plaindre du complet isolement dans lequel le laissaient les ouailles récemment confiées à ses soins, et de l'activité des prédicants exilés, qui repassaient sans cesse les frontières pour exhorter les hérétiques [2]. A Chotieschau, le recteur d'un couvent de religieuses carmélites, âgé de quatre-vingt-dix ans, vint se jeter aux pieds de Carafa, en répétant les actions de grâce du vieillard Siméon; il y avait soixante-dix ans qu'aucun représentant du Saint-Siége n'avait pénétré dans le pays [3]. Dans une ville voisine de Prague, à Rokizan, il n'y avait qu'un seul catholique, le curé, nouvellement arrivé, méprisé de tous, et ce catholique fut le dernier qu'il vit avant d'entrer dans la capitale; il ne rencontra plus, en avançant, «qu'églises saccagées, villes incendiées, villages détruits et monceaux de ruines [4].» Il parcourut le champ de bataille de la Montagne-Blanche en versant des larmes de joie, et fit son entrée à Prague le troisième jour de la semaine sainte de l'année 1623. L'état des choses n'était guère plus satisfaisant dans la capitale que dans les provinces : en dehors du clergé régulier, il n'y avait dans toute la ville qu'une douzaine de prêtres, qui jusque-là avaient reculé devant la tâche ingrate d'administrer des paroisses sans paroissiens, ou qui craignaient d'exposer leur vie en s'occupant de leurs ouailles récalcitrantes. La présence de l'empereur leur rendit quelque courage; Ferdinand n'épargna ni son temps ni

[1] Cela prouve — soit dit en passant — combien Carafa et tant d'autres écrivains catholiques après lui ont eu tort d'accuser Mansfeld de tyrannie religieuse; rien n'était moins dans ses habitudes. *Comm.*, p. 155.

[2] Carafa, *Comm.*, p. 154.

[3] *Ibid.*, *loc. cit.*

[4] *Ibid.*, p. 155.

sa personne pour entraîner les hérétiques. On le vit aller deux fois, pendant ce séjour, au pélérinage de Notre-Dame de Brandeis [1], et partout il tâchait de rétablir le culte de la Sainte-Vierge [2], qu'il avait nommée généralissime de ses armées [3]. Il résolut en même temps la fondation de quatre évêchés en Bohème, promettant de les doter de ses revenus [4]. Carafa de son côté sut pousser en avant ceux dont le zèle laissait à désirer [5]. Mais la tâche que le nonce s'était imposée devint plus difficile à cause de la sourde résistance des *politiques,* qui allèrent, à ce qu'il paraît, jusqu'à exciter contre lui l'archevêque de Prague; l'empereur dut leur faire dire, quand l'envoyé papal eut porté plainte contre eux, de laisser l'arrangement des choses religieuses aux hommes d'église, sous peine de disgrâce [6]. Il fallait en outre, comme souvent après la victoire, calmer les dissensions qu'occasionnait parmi les vainqueurs le partage des dépouilles. Les Carmes déchaussés étaient en instance pour être admis à s'établir dans la ville; les ordres religieux qui s'y trouvaient déjà s'opposaient à l'arrivée de voisins et de concurrents incommodes et se voyaient soutenus par les catholiques tchèques, peu portés à recevoir chez eux tant d'étrangers [7]. Les temples hérétiques étaient un objet de disputes entre les diverses congrégations religieuses [8], et lorsqu'un décret de Ferdinand eut fait don du plus beau de tous aux Carmélites, on vit les Dominicains mettre en avant des bulles papales pour empêcher l'effet de cette donation. Les religieux de Saint-Fran-

[1] Hurter, II, p. 225.

[2] «*Nulla est utraque in Austria, nulla in Ungariæ Bohemiæque regnis Beatissimæ Virginis pia sodalitas in cujus album nomen suum non retulerit.*» Lamormain, p. 76.

[3] Lamormain, p. 80.

[4] Lamormain, p. 231.

[5] *Commentaria,* p. 156.

[6] «*Insinuando a mons. arcivescovo che egli s'io non li mostravo sopra cio special breve di Sua Beatudine non fosse tenuto ad obbedirmi.*» *Ragguaglio* de Carafa, chez Ranke, III, p. 406.

[7] *Commentaria,* p. 156.

[8] Il y en avait bien assez cependant pour toutes les convoitises; on trouvera la longue liste des églises de Prague dans l'*Histor. persecut.,* chap. 52, §§ 3 et 4.

çois-de-Paule reçurent également une église et les maisons attenantes pour fonder un monastère [1]. Les Augustins et les Servites ne furent pas moins bien partagés, et Ferdinand dota toutes ces églises et ces ordres divers de riches revenus [2]. Mais de tous les ordres religieux aucun ne fut plus richement doté que celui des Jésuites. C'était l'ordre privilégié de Ferdinand, qui avait coutume de dire que ceux qui touchaient à l'un d'eux touchaient à la prunelle de ses yeux [3] et qui, plus d'une fois, exprima le regret de ne pouvoir entrer lui-même dans cette compagnie célèbre [4]. Aussi plus que tous les autres se dévouèrent-ils à l'entreprise de l'empereur et plus que tous les autres attirèrent-ils sur eux la haine des victimes [5]. L'université de Prague, ou le *Collegium Carolinum*, fondé par Charles IV en 1347, et qu'on avait fermé dès l'entrée des Impériaux en 1620, fut abandonné aux Jésuites et réorganisé par eux pour servir de centre à l'enseignement catholique du pays. Ce fut également à leurs soins que fut confiée la surveillance de toutes les imprimeries du royaume [6].

Après avoir partout chassé «les bavards hérétiques», il importait de les remplacer aussi rapidement que possible;

[1] L'autre appellation des religieux de Saint-François-de-Paule, celle de Minimes, donna lieu à un dévot calembour que Carafa raconte avec bonheur et dont il est bien près de faire un miracle. En prenant possession de leur nouvelle église, ils trouvèrent sur une des portes l'inscription suivante : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis*. Cette rencontre fortuite édifia fort les catholiques, qui trouvèrent plaisant que Dieu eût ainsi permis aux hérétiques de prophétiser. Carafa, *Relatione*, p. 152.

[2] Dans les premiers temps, Ferdinand n'avait pas dépensé moins de 100.000 florins comptant pour l'entretien des ecclésiastiques de Prague, à une époque où il avait bien peu d'argent. Carafa, *Comm.*, p. 93. — Il faut voir aussi dans les *Decreta et Diplomata* (p. 184 et suiv.) les sommes et les donations vraiment princières qu'il ne cessa de prodiguer au clergé, de 1621 à 1628.

[3] Lamormain, p. 240.

[4] Lamormain, p. 241.

[5] Voici comme exemple un passage de Habernfeld, p. 78 : «*Non poterat instrumentum magis conveniens excogitare ad negotium Sathan.... Dextra sede apud inferos ipsos cohonestabit, igne perpetuitatis donabit; addet altissimus inextinguibilem cruciatus plagam, qui nomen sanctum suum prophanari nec honorem ipsi soli debitum surripi unquam patietur.*»

[6] Ranke, III, p. 408.

mais l'entreprise était difficile. Il n'y avait plus ni curés ni vicaires, ni diacres ni maîtres d'école, et malgré les efforts que fit le nonce, des années se passèrent avant que les postes, même les plus importants, fussent tous pourvus [1]. La plupart de ceux qui avaient habité le pays avant l'expulsion des ordres religieux et qui s'étaient retirés en Bavière, en Styrie et jusqu'au-delà des Alpes, avaient trouvé dans ces pays des positions satisfaisantes et ne se souciaient pas de revenir s'exposer à de nouveaux dangers. En Moravie, le cinquième à peine du clergé catholique se retrouva après la conquête [2]. On chercha cependant à fixer un prêtre dans chaque commune de quelque importance, «moins encore pour veiller au salut des habitants, qu'à celui des garnisaires.» Pour les communes allemandes, on en recruta dans l'évêché de Passau, en Bavière et jusqu'en Alsace [3]; mais parmi ces recrues «il y en avait peu, de l'aveu même de Carafa, qui eussent quelque valeur [4].» Il était plus difficile encore de trouver des curés pour les paroisses tchèques; on dut faire venir de Pologne des bandes de moines mendiants qui contribuèrent à démoraliser bien plus qu'à convertir les masses [5]. Si indul gent qu'on se montrât pour les admettre, on ne pouvait en trouver assez, et longtemps il y eut des curés chargés de l'administration de trois et de quatre, voire même de dix à douze paroisses [6]. Encore en 1649, alors que déjà tout le pays était depuis vingt ans officiellement converti, il y avait des paroisses sans conducteur spirituel [7]. Quant aux rares prêtres catholiques qui restaient dans le pays, ils étaient gagnés eux-mêmes par l'hérésie : ils avaient adopté le calice, aboli la confession auriculaire, et disaient la messe en

[1] Carafa, *Comm.*, p. 93.

[2] Carafa, *Comm.*, p. 93.

[3] Un des grands convertisseurs du pays, le P. Aug. Stein, qui devint plus tard curé de Reichenberg, était d'Altkirch, dans le Haut-Rhin.

[4] *Comm.*, p. 130. — Carafa, qui savait parfaitement quel était le mal, avait, immédiatement après la conquête, fait établir de nombreux séminaires; mais il s'écoula bien du temps avant qu'on en pût utiliser les fruits. *Comm.*, p. 103.

[5] *Ob defectum scientiæ et probæ vitæ parvi respectus,* dit Carafa. *Comm.*, p. 160.

[6] *Hist. persecut.*, chap. 54.

[7] Nemethy, *Schloss Friedland*, p. 171.

langue tchèque. «Ils étaient pour la plupart, dit Carafa, sans connaissance des doctrines religieuses, sans teinte aucune de littérature, ignorant absolument les rites et les cérémonies ecclésiastiques; et, vivant publiquement dans le péché, ils donnaient au peuple grossier un scandale plus grand encore que les ministres hérétiques [1].»

Néanmoins, comme il était impossible de trouver mieux, Carafa se mit à rebâtir l'édifice de la foi catholique avec les matériaux qu'il avait sous la main. Le vieil archevêque de Prague, Jean Lohelius, venait de mourir en 1622, âgé de plus de soixante-treize ans, usé par la crainte et la maladie [2]. Son zèle n'avait pas toujours répondu aux instances du nonce papal, et précédemment déjà, pour le soutenir ou le surveiller, Carafa lui avait adjoint, comme vicaire général, un chanoine d'Olmütz, Ernest Plateys, homme d'autant plus fanatique qu'il avait personnellement souffert sous le règne de Frédéric V. Cette mort opportune permit au représentant du Saint-Siége de choisir un auxiliaire selon son cœur. Sur sa demande, Grégoire XV nomma le comte Ernest de Harrach, dont le père était grand-maître des cérémonies à la cour de Vienne et conseiller intime de l'empereur, et qui lui-même était camérier du pape [3]. C'était un jeune homme à peine âgé de vingt-quatre ans, mais énergique et plein de talent, auquel on promit le cardinalat comme récompense de ses services futurs [4]. Il avait bien le défaut, comme aussi son

[1] *Relatione*, p. 138. «*Peccando gravemente i parochi nell' abuso di porgere il calice a' laici, nell' amministratione della confessione auriculare, nell' usare ne' divini officii l'idioma Boemo, usurpato anco nel sacrificio della messa da gli Hussiti, et essendo per lo più detti parochi senza alcuna buona dottrina o lettere, ignorantissimi di riti e ceremonie ecclesiastiche e vivendo in publici peccati, erano al rozzo popolo di più scandalo, che li stessi ministri heretici.*» — Après cet aveu, les histoires scandaleuses racontées au chap. 54 de l'*Hist. persec.*, n'ont absolument rien d'invraisemblable. — Voy. aussi sur les mœurs dépravées des couvents. Holyk, cité par Peschek, II, 58.

[2] Voy. pour la vie de J. Lohelius, les *Miscellanea* de Balbinus, lib. VI, p. 71. — Vers la fin du siècle il était déjà en train d'être béatifié, grâce aux moines de l'ordre de Prémontré. Balbinus, lib. IV, p. 104 ss.

[3] Pour l'histoire de l'archevêque E. de Harrach, voy. Balbinus, lib. VI, p. 72.

[4] J. Pessina, *Phosphorus septicornis*, p. 390. — Il fut effectivement revêtu de la pourpre romaine en 1626. Carafa, *Comm.*, p. 233.

prédécesseur, de ne pas savoir prononcer trois mots de la langue du peuple aux destinées religieuses duquel il devait présider, mais ce n'était point là ce qu'on lui demandait [1]. En attendant que le nouvel archevêque, que Ferdinand se hâta de confirmer et qui se trouvait encore à Rome, pût prendre possession de son diocèse, le légat dut se constituer lui-même son suffragant pour conférer les ordres, régler les affaires les plus urgentes et vaquer aux fonctions épiscopales. Il déploya le plus grand zèle pour reconstituer aussi vite que possible le clergé catholique; n'ayant pas à sa disposition un nombre suffisant d'ecclésiastiques, il ordonna que partout où il n'y avait pas encore de prêtre, le maître d'école lirait chaque dimanche le catéchisme et ferait les oraisons. Pour combler les lacunes qui restaient, il se procura des brefs pontificaux qui enjoignaient à tous les généraux d'ordres de lui céder un certain nombre de religieux; la Bohême alors se vit inondée d'Augustins, de Carmes, de Barnabites, de Dominicains, de Franciscains et de Servites, « afin qu'il y eût plus d'ouvriers pour une aussi belle moisson [2]. »

Assistant aux services religieux de la semaine sainte, Carafa s'était aperçu, non sans indignation, que les chants religieux étaient entonnés en langue vulgaire, et quoique le clergé de Prague l'assurât que cette coutume datait d'avant l'hérésie, il ne voulut pas la tolérer plus longtemps. La même ordonnance qui défendait absolument le calice aux laïcs prescrivit de la manière la plus formelle l'usage de la langue latine pour les offices [3]. L'habile politique savait trop bien quel est l'effet des choses extérieures sur l'esprit des masses, pour ne pas essayer de les gagner par de pareils moyens et pour ne pas détruire d'abord tout ce qui pouvait rappeler aux sens le culte qu'il voulait anéantir. Ainsi par ses soins le public protestant fut attiré dans les églises catholiques par des chants mélodieux et des concerts de violons exécutés

[1] Stransky, p. 304.
[2] Carafa, *Relatione*, p. 153.
[3] *Relatione*, p. 151.

par des artistes de talent [1]; puis les symboles utraquistes furent partout détruits; les calices placés sur la plupart des clochers furent abattus et brisés [2]. Les églises elles-mêmes dont les tours affectaient cette forme furent presque toutes détruites [3]. Dans les endroits où l'on se décida à les garder par économie, des exorcismes souvent répétés durent en chasser les démons; les chaires évangéliques et les autels où l'on avait célébré la communion sous les deux espèces, furent frappés de verges, et les Jésuites purifièrent leur église avec de la poudre à canon, parce que, sous l'usurpateur, elle avait servi aux Frères Bohèmes [4]. L'immense calice doré posé par le roi Podiebrad en 1462 sur l'église de Sainte-Marie-de-Teyn, à Prague, fut jeté à bas nuitamment par le Jésuite George Plachy et ses élèves [5], ainsi que la statue de George Podiebrad lui-même, et remplacé par une image de la Sainte-Vierge; le roi national de la Bohème voyait en même temps sa place usurpée par une statue de Ferdinand écrasant les hérétiques. A Grætz, on mit à la place de la coupe un ciboire, au-dessous duquel on peignit un calice renversé d'où découlait de la lie, avec ces mots : *Ebiberunt et fæces!* et l'entrée même de l'église fut ornée de l'inscription suivante : «Ma maison est une maison de prières, et non la tienne, obscène Calvin [6]!» A Leitmeritz, on brûla en grande cérémonie les statues de Jean Hus et de Jérôme de Prague, relevant à plus de deux siècles d'intervalle le bûcher de Constance [7]. Un édit spécial raya du calendrier la fête de J. Hus, que le peuple célébrait chaque année avec les plus vives démonstrations de joie, le 6 juillet, et substitua au

[1] Pelzel, II, p. 741.

[2] Ce symbole, si fréquemment répété, donna lieu à l'épigramme suivant des catholiques :

> *Tot pingit calices Boemorum turba per urbes*
> *Ut credas Bacchi numina sola coli!* — Carafa, *Relat.*, p. 151.

[3] C'était une forme de clocher alors très-usitée; on en rencontre encore de nos jours quelques rares échantillons en Bohème.

[4] *Hist. persec.*, chap. 105, § 2.

[5] Pelzel, *Bœhmische Gelehrte*, p. 16.

[6] *Histor. persec.*, chap. 105, § 3.

[7] *Histor. persec.*, *loc. cit.*

grand martyr hérétique une obscure victime de Wenceslas, saint Népomuk, devenu, grâce à la réaction catholique, le saint national de la Bohème [1]. Les morts n'échappèrent pas aux outrages calculés de la sainte milice de Carafa : à Czas-

[1] *Relatione*, p. 151. — Qu'on nous permette de dire ici quelques mots de la singulière légende de saint Jean de Nepomuk, qui touche de si près à notre sujet. Voici le fond historique de la tradition : Le roi Wenceslas, empereur d'Allemagne, fit jeter en 1393 le vicaire-général de l'archevêque de Prague, Jean de Pomuk, dans la Moldau, à propos d'une querelle de propriétés et d'impôts; c'était au moment où commençait le mouvement hussite, et l'on ne fit guère attention à l'événement. Mais au commencement du seizième siècle, alors que le catholicisme essayait de reconquérir la Bohème, le clergé sentit le besoin d'avoir un personnage à opposer à Jean Hus, le grand martyr hérétique du siècle précédent, vénéré par tout le pays, et dont les images se voyaient dans toutes les maisons. C'est alors qu'on inventa la légende de Jean de Népomuk, victime innocente du secret de la confession auriculaire, qu'il avait respecté jusqu'au martyre et qu'on voulait remettre en honneur. L'auteur lui-même du schisme religieux dut se laisser métamorphoser en saint catholique. Car le saint Jean de Népomuk de la légende populaire n'est en réalité qu'un singulier mélange de deux personnages fort différents, le grand-vicaire Jean de Pomuk, noyé par le roi Wenceslas, et le *magister Johannes*, brûlé par l'empereur Sigismond, frère de Wenceslas. Le peuple appelle encore aujourd'hui son grand saint du nom de *Mistr Jan*, qui était celui du réformateur et que le grand-vicaire du XIV[e] siècle n'a jamais porté. Un autre trait qui montre avec combien d'art on sut embrouiller les deux histoires, c'est que J. Hus en effet fut le confesseur de la reine Sophie, tandis que Jean de Pomuk n'a jamais été le confesseur d'aucune reine de Bohème. C'est de cet incident biographique qu'on profita pour introduire dans la légende de saint Jean de Népomuk et pour lui donner comme centre, si je puis m'exprimer ainsi, le refus de violer le secret de la confession d'une reine de Bohème. On changea partout les images de Hus, en lui mettant une auréole au front, en troquant la Bible contre un crucifix; au lieu de saint Jean de Hussinecz on eut saint Jean de Népomuk, comme jadis on avait changé le dieu national Swantewit en saint Vit, premier patron de la Bohème chrétienne. Contrarié pendant un siècle par l'influence de la Réforme, le saint orthodoxe finit par triompher du saint hérétique lors de la destruction du protestantisme, et le souvenir de Hus ne tarda pas à s'effacer dans les esprits. Les Jésuites favorisèrent de toutes leurs forces le culte du saint nouveau, mais ce ne fut qu'en 1729 qu'ils purent obtenir sa canonisation de Benoît XIII. Des religieux eux-mêmes s'étaient longtemps opposés au culte «d'un homme dont on ne savait rien» (Balbinus, lib. IV, p. 111). On trouve la version officielle de la légende de saint Jean de Népomuk, racontée pour la première fois, dans Balbinus, au livre IV des *Miscellanea*, p. 94-113. Nous recommandons sur ce sujet, comme un chef-d'œuvre de critique lumineuse et pénétrante, le livre du regretté O. Abel, mort trop tôt pour la science : *Die Legende vom heiligen Johann von Nepomuk, eine geschichtliche Abhandlung*, Berlin, 1855, in-8°.

lau, les cendres de Ziska furent jetées au vent, et les restes de Rokyzana, l'archevêque utraquiste de Prague, furent arrachés au tombeau qui les couvrait depuis près de deux cents ans. Les moines d'Horasdowitz s'amusèrent à piler avec des barres de fer les ossements des prédicateurs hérétiques ensevelis dans l'enceinte de leur couvent, pour les brûler ensuite; d'autres s'acharnaient aux statues mortuaires de la noblesse protestante; le cimetière de Saint-Égidius fut employé par les capucins de Prague pour jouer aux quilles[1].

Les *commissaires de réformation*[2] (c'est ainsi qu'on appelait les missionnaires catholiques) ne recherchaient pas avec moins de zèle les livres hérétiques pour les détruire. Sous l'influence du mouvement religieux, une grande culture intellectuelle avait pénétré dans les masses, qui maintenant, grâce aux influences contraires, sont plongées dans une ignorance proverbiale. Il n'était pas de maison, pour ainsi dire, où l'on n'eût une Bible en langue vulgaire ou du moins quelque livre de prières en langue tchèque. Pour déraciner l'hérésie dans le cœur des populations, il fallait détruire d'abord tous ces témoins vivants d'un passé qu'on voulait effacer à tout prix[3]. Partout où les missionnaires arrivaient, ils convoquaient les habitants au son des cloches et ordonnaient à chacun d'apporter tout ce qu'il possédait de livres; cela fait, on organisait encore une enquête à domicile, et malheur à ceux qui croyaient avoir caché dans un endroit sûr quelque Bible ou quelque livre de cantiques! Les inquisiteurs savaient les découvrir avec un flair infaillible, à l'aide de misérables délateurs, à l'aide aussi des enfants dont ils savaient provoquer et exploiter l'imprudence. Les récalcitrants étaient punis de cinq semaines de prison ou de cent écus d'amende et le pouvoir séculier venait renforcer l'au-

[1] G. Holyk, p. 125, cité par Peschek, II, p. 18.

[2] Le mot sonne étrangement aux oreilles protestantes, et nous entendons d'habitude indiquer le contraire de ce qu'il signifie ici; mais il faut bien l'adopter, car c'était l'expression favorite des catholiques, qui disaient volontiers : Vous avez *déformé* l'Église ; nous la *réformons*.

[3] Rescrit impérial du 10 mai 1628 contre les livres hérétiques. *Decret. et Diplom.*, p. 112.

torité religieuse [1]. Quelques missionnaires moins fanatiques essayaient aussi de remplir leurs fonctions en échangeant les ouvrages hérétiques contre les livres d'édification de l'Église romaine [2]. Puis on dressait un bûcher sur la place publique, et pendant que la foule consternée voyait les flammes dévorer les livres saints, les moines se livraient à d'odieuses plaisanteries contre les Écritures [3] et prédisaient, en face du bûcher, un sort semblable aux hérétiques obstinés [4]. Plus d'une fois, les âmes pieuses crurent voir des miracles s'accomplir en faveur de leurs trésors sacrés, et leur foi n'en devenait que plus ardente [5]. Dans les couvents, les beaux manuscrits des siècles passés servaient systématiquement aux plus ignobles usages [6]. Comme il s'agissait d'étouffer une nationalité en même temps qu'une religion, l'on ne s'arrêtait pas à faire un triage, mais tous les livres tchèques sans distinction s'amoncelaient sur les bûchers [7].

[1] *Histor. persec.*, chap. 118, § 3.

[2] Voy. la vie du P. Mathias Steyer, dans Pelzel, *Bœhmische Gelehrte*, etc., p. 72.

[3] Jouant sur le mot *Biblia*, ils disaient que les Bibles hérétiques étaient *wiblija*, c'est-à-dire quelque chose de conspué. *Hist. persec.*, chap. 103, § 14.

[4] Holyk, *Pæbstische Geiszel*, cité par Peschek, II, p. 98 et suiv. Holyk fut lui-même témoin de la persécution; enlevé jeune encore à ses parents, il fut élevé d'abord par les Jésuites, puis dans un couvent de capucins, et réussit à se sauver plus tard en Saxe; on a de lui quelques autres petits écrits relatifs à notre sujet.

[5] Ainsi la tradition raconte que jamais les Jésuites ne purent réussir à brûler, à Saatz, en 1630, une Bible et un livre de cantiques que des exilés conservèrent longtemps encore à Fribourg en Misnie. *Hist. persec.*, chap. 106, § 9.

[6] Holyk, *loc. cit.* — Le comte de Nachod, nouveau converti, fit jeter, pour plaire aux missionnaires, toute sa magnifique bibliothèque dans les latrines de son château. *Hist. persec.*, chap. 105, § 4. — On comprend ainsi pourquoi rien n'est plus rare de nos jours que des livres en langue bohème d'avant la guerre de Trente Ans.

[7] Ce ne fut pas seulement alors, mais bien plus tard encore que cette destruction systématique de la littérature tchèque et protestante continua. Un Jésuite, le P. A. Konias, se vantait d'avoir brûlé à lui seul plus de 60,000 volumes. Je dois à M. L. Léger le résumé d'un travail de M. Hanusch, conservateur de la Bibliothèque de Prague, sur ce curieux missionnaire du XVIII[e] siècle, paru dans la *Revue du Museum* (Casopis) de Prague, en 1863. Konias, né en 1691, mourut en 1760. Il écrivit un *Index librorum perniciosorum*, dont la première partie : *Index bohemorum librorum prohibendorum*, etc., parut à Prague en 1770. Malheureusement pour l'auteur, l'ouvrage fut mis lui-même à l'Index, sans doute afin que les méchants n'allassent pas y chercher l'indication des mauvais livres.

Ces mesures violentes en faisaient présager d'autres plus violentes encore. Pour mieux assurer l'exécution des «ordres supérieurs», on commença par éloigner des emplois municipaux tous les hérétiques; dans chaque ville, à côté du curé, on établit un commandant militaire, un bourguemestre, un juge, un receveur catholiques. Clergé, justice, fisc et force armée allaient désormais opérer de concert dans la grande lutte contre l'hérésie et se prêter main forte pour dompter les récalcitrants [1].

Le plan suivi pour regagner la Bohème à l'Église romaine était habilement combiné, et si la conscience n'était point révoltée par les odieux moyens mis en usage, on pourrait dire qu'il était admirablement calculé sur les faiblesses de la nature humaine. Quelques fanatiques excessifs n'auraient pas reculé devant l'idée d'exiler en masse et d'un seul coup tous les hérétiques. D'autres, plus prudents et plus avisés dans leur haine, s'étaient opposés à un projet qui, à part l'extrême difficulté de l'exécution, privait l'Église et l'empereur de la satisfaction de ramener au bercail tout un peuple égaré. Le comte Paul Michna, jadis élève favori des Jésuites d'Olmütz et parvenu, lui le fils d'un boucher de la petite ville de Budin, grâce à leur concours, aux plus hautes fonctions, démontra dans le Conseil qu'il fallait commencer par dépouiller les hérétiques de leurs biens afin que le royaume ne fût pas appauvri par leur fuite et que, dans leur exil, ils n'eussent pas une vie trop douce [2]. On commença donc par établir partout des impôts extraordinaires et des contributions de guerre qui naturellement ne pesaient que sur la noblesse et la bourgeoisie protestantes. Lorsque les sommes exigées ne rentraient pas assez vite, on envoyait des garnisaires; ces soldats étaient des aventuriers venus de tous pays [3] et pour la plupart des gens sans aveu. Plus d'un

[1] *Relatione*, p. 153.

[2] *Hist. persec.*, chap. 45, § 3.

[3] Beaucoup de Français servaient aussi dans l'armée impériale et dans celle de la Ligue; Descartes lui-même avait combattu dans les rangs des Impériaux à la bataille de Prague et ne quitta l'Allemagne qu'en 1622. On se demande quelle impression dut faire sur l'esprit du philosophe l'odieuse persécution religieuse qui s'exerçait sous ses yeux.

malheureux se convertit dans l'espoir d'échapper à leurs avanies et à leurs persécutions. Presque toujours ces apostasies tardives ne servaient pas même à protéger les convertis, et quand ils se plaignaient des outrages dont ils étaient victimes, on leur répondait qu'ils devaient s'estimer trop heureux d'avoir sauvé leurs âmes et payer joyeusement les sommes qu'on leur demandait [1]. Les fluctuations incessantes de la détestable monnaie que Ferdinand fit battre à profusion d'abord et qu'il mit plus tard hors de cours, de 1622 à 1624, contribua également à ruiner le pays, «plus que ne l'auraient fait dix années de contributions de guerre [2].»

A ces déprédations, qui affaiblissaient les protestants en leur ôtant leurs ressources pécuniaires, se joignit bientôt un autre genre de persécution peut-être plus redoutable encore: la moquerie. On poursuivait les hérétiques de railleries et d'insultes perpétuelles. La modération relative qu'on s'était imposée à leur égard pour des raisons d'opportunité politique fit place aux manifestations de la haine la plus violente quand on crut le moment favorable venu [3]. Partout on prêchait contre eux; partout circulaient sur leur compte des pamphlets et des affiches injurieuses; partout où les catholiques étaient en nombre, on excitait contre eux la haine de la populace. De tels moyens sont plus efficaces qu'on ne croit. Sans doute, les croyants sincères n'en furent pas émus; mais les mondains et les lâches, irrités et effrayés de ces vexations continuelles, hésitèrent bientôt, ne voyant devant eux qu'une ruine certaine et le triomphe inévitable des catholiques. En présence des succès toujours croissants que l'empereur obtenait en Allemagne, ils se disaient qu'il était inutile de fuir leur patrie,

[1] *Hist. persec.*, chap. 46, § 5.

[2] Paroles de Michna. *Hist. persec.*, chap. 47, § 1. — Les malversations effroyables des princes faux-monnayeurs et l'activité incessante des faux-monnayeurs au petit pied, ainsi que des rogneurs de monnaie, *Kipper und Wipper*, contribuèrent peut-être autant à la ruine de l'Allemagne pendant la guerre de Trente Ans que les violences des armées ennemies. Voyez, sur l'état déplorable des finances en Allemagne à cette époque, une excellente étude de M. J. Opel dans la *Historische Zeitschrift* de M. de Sybel, année 1866, nº 4.

[3] «*Immatura enim res visa Hæreticos a sanguine recentes et vulneribus fluentes concionibus irritare.*» Balbinus, lib. IV, p. 139.

que le bras séculier et spirituel les atteindrait partout. Dans quelques années, pensait-on, le monde entier sera catholique; pourquoi perdre ici notre bien, nos honneurs, notre famille, et nous bannir nous-mêmes pour subir bientôt le même sort à l'étranger [1] ? Le clergé catholique ne manquait pas d'encourager de telles dispositions, et pour calmer plus facilement les appréhensions des hérétiques, les missionnaires leur promettaient de prendre sur eux tout le mal qui pouvait résulter de leur conversion, s'il y avait quelque erreur dans la doctrine de l'Église, et se portaient garants de leur salut. Les nouveaux convertis eux-mêmes, honteux d'avoir abjuré sans contrainte, n'étaient pas les moins âpres à travailler à la conversion de leurs anciens coréligionnaires, agissant en vertu de cette éternelle erreur de l'esprit humain qui croit diminuer la honte d'une chute en la faisant partager [2].

Pour mettre plus d'unité dans ce travail de conversion et pour le rendre plus productif, on le systématisa. Ferdinand avait refusé d'introduire l'Inquisition sur ses territoires, disant que son nom seul exciterait trop d'horreur en Allemagne et que d'ailleurs le zèle de ses commissaires suffirait [3]. On organisa des commissions mixtes, composées de Dominicains et de Jésuites, auxquels on joignait d'ordinaire quelques jurisconsultes et quelques gentilshommes catholiques ou nouvellement convertis. Elles parcouraient les différents cercles du royaume, prêchaient aux hérétiques la repentance et les engageaient doucement à la conversion. Voici comment l'on procédait d'ordinaire. Arrivés dans une ville ou un village, les commissaires faisaient comparaître devant eux les principaux habitants et les exhortaient à devenir catholiques. Quelqu'un répondait-il qu'il ignorait les doctrines de l'Église romaine et qu'ainsi il ne pouvait se décider à l'abjuration,

[1] *Hist. persec.*, chap. 48, § 1. — Ces raisonnements et plusieurs autres développements semblables que l'on trouvera plus bas, sont tirés pour ainsi dire textuellement de l'*Histoire des persécutions*.

[2] *Hist. persec.*, chap. 48, §§ 2 et 3. — Ces faits sont confirmés par le témoignage du savant Jésuite Balbinus. *Miscellanea historica*, lib. IV, p. 140 et suiv.

[3] Hurter, III, p. 183.

les commissaires lui demandaient s'il consentait à être instruit dans la seule vraie foi. Si l'hérétique consentait, on fixait aussitôt l'époque où commencerait son instruction. «Malheur à celui qui se prêtait à cette manœuvre ! s'écrie l'historien des exilés; il était perdu! Dès ce moment, on ne le perdait plus de vue, et journellement les prêtres venaient le tourmenter par leurs instances.» Quelques-uns n'acceptaient cet arrangement qu'afin de pouvoir disposer avec plus de sûreté de leurs biens et avoir plus de loisirs pour mettre ordre à leurs affaires; mais ils firent pour la plupart un mauvais calcul : étroitement surveillés, la fuite leur était difficile, et, les délais expirés, s'ils refusaient de se convertir, ils se voyaient persécutés avec d'autant plus de rigueur qu'on les traitait comme «contempteurs de la grâce impériale [1].»

Les mêmes commissaires devaient rechercher partout les prédicants hérétiques qui pouvaient se cacher encore dans quelque recoin du royaume, et les livrer au bras séculier. L'expulsion des pasteurs protestants n'avait pu se faire avec un si grand soin, surtout dans les campagnes, qu'il n'eût été possible à quelques hommes dévoués et résolus même au martyre, de rester dans le voisinage de leurs paroisses pour encourager les fidèles. Menant une vie errante, cachés dans les bois, franchissant en secret les frontières, on les voyait souvent apparaître dans les villages où ne se trouvaient pas encore de curés catholiques [2]. Ceux d'entre eux qui tombaient entre les mains de leurs ennemis, étaient ou livrés aux plus odieux caprices d'une soldatesque effrénée, ou légalement condamnés à d'affreux supplices. Ainsi le pasteur de Bohdalow, Paul Pschenitschka, vieillard de soixante-dix ans, fut brûlé à petit feu avec les livres de sa propre biblio-

[1] *Hist. persec.*, chap. 49, § 2.

[2] Carafa, *Comm.*, p. 105. — Ils entraient même dans les villes ; ainsi, le lendemain du jour où l'on avait renversé le calice de Podiebrad qui ornait la tour de l'église Sainte-Marie à Prague, un prédicateur silésien pénétra dans la ville et harangua les protestants en plein marché, les exhortant à rester fidèles. On le jeta en prison ; mais nous ne savons ce qui advint de lui. *Theatrum Europæum*, I, p. 662.

thèque. A Aurzinowes, les Impériaux bourrèrent de poudre la bouche de leur victime et la firent sauter [1]. A Kœnigsgrætz, on avait empalé, dès 1622, un étudiant en théologie, nommé André Chebdowsky, au service du comte de Thurn, qui essayait de sortir du pays [2]. Le pasteur de Czaslau, Mathias Ulitzky, fut mis à la torture pour avoir baptisé en secret et pour avoir distribué la Cène aux fidèles; comme il refusait d'apostasier, on lui coupa la main, puis la tête, et son corps fut écartelé le 10 septembre 1627 [3]. Rien ne serait plus facile que de multiplier ces exemples, car le nombre des martyrs fut grand parmi le clergé protestant de Bohême. Ceux qui furent simplement massacrés purent se croire heureux [4]; d'autres qui ne furent pas immolés tout d'abord, moururent lentement dans les cachots [5]. Il y en eut aussi qui, moins courageux que ces martyrs, apostasièrent, pour sauver leur vie, quand ils furent découverts dans leurs retraites. Ainsi G. Holyk, cet auteur contemporain que nous avons déjà souvent cité, raconte que tandis qu'il faisait son noviciat chez les Jésuites de Prague, deux prédicateurs hérétiques furent amenés dans cette ville et y déclarèrent sur la place publique que tout ce qu'ils avaient enseigné jusque-là était faux, en prononçant des rétractations solennelles [6]. Le nouvel édit dirigé contre le clergé protestant vers la fin de 1624, et qui renouvelait, sous les peines les plus sévères, le bannissement général, montrait assez que jusque-là les règlements n'avaient pu être mis à exécution sur tous les points. Cette fois encore, des hommes dévoués restèrent dans le pays pour distribuer les consolations du culte et les sacrements aux protestants opprimés. Ainsi le prédicateur Jean Decanus

[1] *Hist. persec.*, chap. 50, §§ 11 et 14.

[2] *Hist. persec.*, chap. 53, § 13.

[3] *Hist. persec.*, chap. 57, §§ 2 à 6.

[4] L'*Histoire des persécutions* renferme une liste détaillée des horribles supplices auxquels succombèrent beaucoup de pasteurs (chap. 50, §§ 1-21, et chap. 57, § 2). — On trouve aussi une longue énumération de ces martyrs dans Regenvolscius, p. 201, 206, 334 et 335.

[5] *Hist. persec.*, chap. 55, § 3.

[6] Peschek, II, p. 71.

put rester en secret pendant près de quatre années à Prague sans être découvert et ne partit qu'en 1627 [1]. Ce ne fut que lorsque les peines les plus sévères furent portées contre ceux qui leur donnaient asile, par l'édit de juillet 1625, et des récompenses offertes aux délateurs, que la position de ces fidèles serviteurs de Dieu devint insoutenable [2]. A partir de l'année 1626, lorsque les provinces voisines de la Bohème eurent été également purifiées, occupées par les armées impériales et plus ou moins converties, il devint impossible aux ministres protestants de pénétrer dans le royaume, et, sauf les habitants de la frontière saxonne, les protestants de la Bohème se virent abandonnés à leur propre énergie religieuse. On peut affirmer qu'en 1627 le clergé protestant, sauf de très-rares exceptions, avait disparu de la Bohème [3].

De 1624 à 1626, les protestants de la Bohème eurent quelques instants de répit; la guerre contre le Danemark et l'invasion menaçante de Mansfeld en Silésie commandaient la prudence; aussi la persécution se ralentit-elle quelque peu. Si le culte évangélique ne fut point rétabli, on n'était du moins plus sommé de devenir catholique du jour au lendemain. Mais à mesure que la situation politique s'améliorait, et surtout à partir du moment où la paix avec le prince de Transylvanie, Bethlen Gabor, et la mort de Mansfeld et du duc Jean-Ernest de Weimar en Hongrie et en Bosnie eurent rassuré l'empereur contre toute attaque à l'Orient, il se manifesta une recrudescence dans la persécution religieuse. Le 20 mars 1626, Ferdinand réclamait à Prague un projet de réformation plus complet et plus énergique que ceux qu'on avait tracés jusque-là [4], et bientôt un nouveau système d'oppression fut introduit dans tout le pays. La persécution atteignit son apogée quand Ferdinand vint s'établir à Prague en oc-

[1] Regenvolscius, p. 329.

[2] Quelquefois on punissait le recéleur de mort; les dénonciateurs recevaient 50 écus. *Hist. persec.*, chap. 56, § 3.

[3] Il y avait en 1622 environ deux cents pasteurs chez les Frères Bohèmes; en 1632 il n'en restait plus que quatre-vingt-seize. Le reste était mort par le glaive, la peste, la famine, le froid, la prison, etc. *Histor. persec.*, chap. 107, § 8.

[4] *Decreta et diplomata*, p. 81.

tobre 1627, pour être plus à portée du congrès électoral siégeant à Mühlhausen, en Thuringe, et pour y faire couronner l'impératrice et son fils l'archiduc Ferdinand-Ernest, roi de Bohème [1]. Au milieu des négociations politiques et des fêtes de la cour, entre ses chasses à l'ours et les représentations dramatiques que lui donnaient les Pères de la Compagnie de Jésus [2], il trouva le temps d'écouter de nombreux rapports sur l'œuvre de la reconversion du pays, de stimuler le zèle des commissaires et de récompenser richement les apostats. Il ne dédaignait pas d'entreprendre lui-même la conversion des seigneurs bohèmes qui jusque-là n'avaient point encore cédé; il leur choisissait des confesseurs habiles et prenait la peine d'expliquer à ceux-ci le caractère d'un chacun pour qu'ils sussent le gagner plus facilement [3]. En même temps il posait la première pierre d'une nouvelle église, dédiée à Notre-Dame de la Montagne-Blanche, pour rappeler aux Bohèmes le moment de sa victoire et de leur plus grande humiliation.

C'est de 1626 à 1628 que les violences des persécuteurs arrivèrent à leur apogée. «On avait reconnu, dit avec une brutale sincérité le légat Carafa, que pour éclairer les Bohèmes et les ramener dans le bon chemin, il n'y avait qu'un seul moyen : la persécution [4].» On persécuta donc, mais avec autant d'habileté que de cruauté, diversifiant les

[1] *Theatrum Europ.*, I, p. 1011 et suiv.

[2] Hurter, III, p. 187. — La pièce jouée en son honneur portait le titre significatif de : *Constantinus Victor, hilaris tragœdia;* elle était du Jésuite italien Julius Solimanus, professeur de rhétorique à Prague.

[3] Lamormain, p. 12. — Voy. aussi Carafa, *Comm.*, p. 317 et suiv. — Jusqu'à quel point les odieuses violences que nous avons à décrire furent-elles connues de l'empereur? C'est ce qu'on ne saurait décider. Peut-être les ignorait-il. peut-être fit-on de ces persécutions un cas de conscience, et son esprit dévot s'abandonna-t-il en toute sûreté aux inspirations de son confesseur, qu'il regardait comme son ange tutélaire (Lamormain, p. 100). Il avait été habitué de bonne heure, à Gratz, par son confesseur, le P. Villerius, à ne pas se décider par luimême «*per essere libero d'ogni scrupolo di conscienza.*» Carafa. *Relatione,* p. 159 et 165.

[4] «*Cognitum fuit solam vexationem Bohemis posse intellectum præbere eosque in bonam viam dirigere.*» Carafa. *Comm.*, p. 102.

procédés de la persécution selon les classes de la société; en sorte que, pour être complet, il faut que l'historien adopte une sorte de division scolastique et qu'il raconte les souffrances de la noblesse, de la bourgeoisie, des paysans [1]. Si triste que soit le tableau que nous aurons à retracer, il est riche en traits héroïques et plein de sérieux enseignements. On y trouvera peut-être moins de sang répandu que dans les persécutions des siècles précédents; mais qu'on ne se hâte pas de croire que les persécuteurs de Bohème furent moins odieux. Ce n'est pas l'humanité qui empêcha les Jésuites de rallumer à Prague les bûchers de l'Espagne, de la France et des Pays-Bas; ce fut un simple calcul : au lieu de ruiner les corps, ils préférèrent avilir les âmes, et ils y réussirent [2].

[1] Déjà les auteurs de l'*Historia persecutionum* ont compris les difficultés d'un récit purement chronologique de la destruction du protestantisme en Bohème; seulement ils ont poussé trop loin la disposition systématique de leur récit; j'ai tâché, pour ma part, de conserver au moins le fil chronologique de la narration jusqu'au moment de la persécution définitive de 1627 et 1628.

[2] Ce n'est pas là une supposition gratuite. L'un des meneurs du parti catholique, Jodocus de Rosenberg, évêque de Breslau, disait que de même que la vermine pullule dans les viandes rôties, de même on ne faisait qu'augmenter le nombre des hérétiques en les brûlant, et qu'on avait un moyen bien plus efficace de les mater. Il faut les chasser de partout, disait-il; à la fin, ne sachant plus où aller et désespérés, ils seront bien obligés de revenir et de s'amender. Regenvolscius, p. 173. — Amos Comenius exprime la même idée : «Voyant que pour guérir cette fièvre de l'hérésie luthérienne, les saignées ne servaient à rien, comme le prouvait une expérience séculaire, Rome se décide à essayer des remèdes contraires; et comme calmants elle emploie l'exil, la prison et les lentes tortures de toute espèce.» *Historia fratrum*, p. 44-45.

IV.

En Bohême, comme partout dans les pays slaves, les paysans étaient serfs et la bourgeoisie libre n'existait qu'à l'état d'exception ; aussi est-ce la noblesse qui opposa aux persécuteurs la plus forte résistance. La petite noblesse surtout était généralement protestante. Ce fut donc de ce côté que se portèrent d'abord les efforts des *commissaires de réformation*. La tâche était difficile à cette époque, où le principe du pouvoir absolu comme celui de la centralisation administrative n'étaient pas encore généralement acceptés par l'opinion publique ; aussi Ferdinand eut-il à combattre des obstacles infiniment plus sérieux que Louis XIV, quand, cinquante ans plus tard, le monarque français mit en œuvre les mêmes procédés. En Bohême, la féodalité avait encore de profondes racines ; chaque seigneur était souverain sur ses terres, et l'un de ses droits les plus incontestables était celui de nommer aux vacances de ses paroisses ; ce droit, catholiques et protestants y tenaient également, et pour ravir à la noblesse de tels privilèges, on dut procéder avec une extrême prudence. Cependant l'entreprise était nécessaire : il fallait convertir les seigneurs pour gagner leurs vassaux. Les persécutions politiques servirent à faire la première brèche. Le 28 juin 1621, huit jours après l'exécution de Prague, avait paru l'édit qui confisquait les biens des rebelles et de tous ceux qui s'étaient expatriés dans la crainte d'un châtiment plus ou moins mérité[1]. Pendant près d'un an, la

[1] La liste des biens confisqués se trouve chez Londorp, II, p. 432. Les biens confisqués avaient, d'après Khevenhiller (*Annales Ferdinandei*, vol. IX, p. 1646 et suiv.), une valeur totale de 5,290,996 *schock* de gros. Le numismate A. Voigt nous apprend (*Beschreibung der bisher bekannten bœhmischen Münzen*, etc., *Prag*, 1774, in-4°, vol. III, p. 38), qu'en 1610 le *schock* bohème valait cinq florins et

noblesse protestante qui n'avait point pris une part active à la révolution put croire que les rigueurs impériales se borneraient là. Mais, le 3 février 1622, Ferdinand envoya d'Innspruck au prince de Lichtenstein l'ordre de citer devant lui tous les seigneurs du royaume. Ils devaient avouer les fautes qu'ils avaient commises et réclamer le pardon de l'empereur. Ceux qui ne viendraient pas et dont la culpabilité serait démontrée, étaient exclus d'avance de tout pardon. Quant aux autres, on leur faisait espérer que, s'ils se repentaient sincèrement de leurs méfaits, ils seraient quittes pour payer quelques contributions. Dans les six semaines qui suivirent la publication de l'édit, la noblesse bohème vint affluer à Prague ; on compta jusqu'à 728 seigneurs et membres de l'ordre équestre, car personne ne savait au juste s'il n'avait point péché par omission et aucun ne se souciait de perdre par sa faute tout ce qu'il possédait[1]. Tous signèrent une déclaration par laquelle ils se reconnaissaient coupables de rébellion et invoquaient la miséricorde impériale. Cette déclaration, qu'ils avaient considérée comme une simple formalité, fut alors retournée contre eux, et beaucoup d'entre les signataires furent condamnés en vertu même de leurs aveux[2]. Les princes protestants essayaient-ils d'intercéder en faveur d'une des victimes, on leur répondait ironiquement que la justice impériale ne s'exerçait que contre

demi. Seulement il ne nous dit pas si cette valeur en florins est celle de 1610 ou de 1774. Dans un autre auteur (C. A. Redel, *Das sehenswürdige Prag*, etc., *Nürnberg und Prag*, (1710), in-12, p. 165) nous avons trouvé l'indication qu'un *schock* valait soixante gros ou un marc d'argent au XVe siècle et correspondait à dix thalers, seize gros de monnaie actuelle (1710), mais que depuis le *schock* avait baissé au point de ne plus valoir que vingt gros. Toute évaluation en monnaie moderne sera donc assez hasardée pour nous et nous en demandons pardon d'avance, les données exactes nous faisant absolument défaut. Si nous prenons pour 1621 une valeur moyenne de 30 gros, nous trouverons une somme de plus de 5 millions de thalers, équivalant à près de 100 millions de francs de notre monnaie. Pelzel (II, p. 742) parle d'une somme plus de quatre fois plus grande, vingt-quatre millions de *schock ;* peut-être est-ce le total des confiscations subséquentes.

[1] Pelzel, II, p. 741.

[2] On trouve le formulaire des jugements de confiscation, chez Peschek, I, p. 480.

ceux qui s'étaient eux-mêmes reconnus coupables[1]. Beaucoup perdirent ainsi tout leur avoir; d'autres se virent enlever la moitié, quelques-uns le tiers seulement de leurs terres.

Pendant que les commissaires impériaux préparaient ainsi les arrêtés innombrables qui devaient briser la puissance de la noblesse bohème, on avait sévèrement défendu de vendre et d'acheter des terres protestantes, sous peine de perdre le prix d'achat qu'il fallait rembourser, et de payer encore une somme équivalente à titre d'amende, le fisc craignant de voir passer en d'autres mains une partie des domaines qu'il convoitait. On voulait ainsi empêcher les nobles de réaliser leur fortune et de réunir des sommes suffisantes pour émigrer. Il est du reste évident que ceux qui furent ainsi dépouillés de leurs biens n'étaient pas tous coupables; il suffisait, pour voir ses biens confisqués, d'être inscrit au cadastre comme grand propriétaire[2]. Ainsi furent ruinés Pierre Skopek d'Otradowitz, aveugle depuis dix ans, et Jean Charwat de Bieloschitz, qu'une paralysie complète retenait au lit depuis plus de huit années, tous les deux *pour avoir assiégé l'empereur dans Vienne et pour avoir tiré des coups de mousquet contre les fenêtres de son palais!* On alla jusqu'à citer devant le tribunal des hommes que la mort protégeait déjà contre les persécuteurs[3]. Le cardinal de Dietrichstein et le comte de Michna, plaisantant agréablement au milieu des interrogatoires, répondaient fréquemment à ceux qui démontraient leur innocence, que, bien qu'ils n'eussent commis aucun méfait, ils n'en devaient pas moins être punis, étant coupables du double crime d'hérésie et de richesse[4]. Les hauts fonctionnaires du royaume se gardaient bien d'ailleurs

[1] *Hist. persec.*, chap. 87, § 2.

[2] Le chancelier du royaume, Slawata, avoue dans ses mémoires, cités par Balbinus «*eversos esse bonis omnibus et proscriptos qui nihil peccarant et per ætatem nihil peccare poterant.*» *Miscellanea,* lib. VII, p. 267.

[3] *Hist. persec.*, chap. 87, § 4.

[4] Il est bon de remarquer que les opérations de cette commission durèrent assez longtemps. Ce fut l'affaire de plusieurs années que de dépouiller ainsi la noblesse protestante. On avait peur de pousser à l'insurrection en allant trop vite; il y eut en effet quelques rares exemples de nobles ainsi dépouillés qui tentèrent de s'opposer à la confiscation de leurs biens. Pelzel, II, p. 742.

de laisser arriver toutes ces richesses au trésor impérial[1]. Lichtenstein, Michna, Martinitz et bien d'autres encore volaient de la manière la plus scandaleuse au milieu du désordre général des finances[2]. La plupart du temps, comme nous venons de la dire, on ne prenait pas aux condamnés la totalité de leurs biens; pour sauver les apparences, on se contentait du tiers ou de la moitié. Mais cette modération apparente n'était qu'une feinte, et le malheureux qui, par l'abandon d'une partie de ses biens, avait cru du moins acquérir le droit précaire de jouir en repos de ce qu'on lui laissait, se voyait bientôt détrompé. L'on s'emparait d'abord de toutes les propriétés immobilières des condamnés; on leur donnait des assignations sur le trésor public du royaume: jamais aucun d'eux n'en put tirer un écu; bien peu purent rester sur leurs terres, par faveur spéciale et à titre de locataires[3].

Toute action politique était ainsi enlevée à la noblesse pro testante, qui déjà avait été exclue des États du royaume. Elle ne parut pas encore suffisamment ruinée à ceux qui craignaient son influence ou son pouvoir. Après avoir pris ses terres, on voulut confisquer encore ses capitaux. On établit une commission spéciale devant laquelle chacun devait présenter les lettres de change, les reconnaissances et les valeurs financières qui se trouvaient entre ses mains, afin qu'elles fussent vérifiées, le tout sous peine de perdre les capitaux en entier. Après un triage consciencieux, la commission rendit aux propriétaires, que la peur avait rendus obéis sants, toutes les valeurs dont le recouvrement paraissait difficile; les autres furent déclarées propriété de l'empereur.

1 «*Eo tempore innumera sub justissimo principe in justitiam admissa peccata, maxime in confiscatione bonorum.*» Balbinus, *Epitome*, p. 630.

2 Hurter, I, p. 588. — Balbinus cite également à ce propos les mémoires inédits de Slawata : «*Justum principem* (il s'agit de Ferdinand) *rapacium harpygiarum aduncas manus sæpius expertum fuisse et pupillorum et viduarum oppressiones, eo nihil sciente, perpetratas.*» *Miscellanea*, lib. VII, p. 267.

3 *Hist. persec.*, chap. 87, § 6. — Quelquefois on ne se contentait pas de saisir les terres. L'un de ceux dont on avait confisqué les biens, Burjan Slibowsky, fut arrêté au moment où il montait en voiture pour fuir à l'étranger, et voiture, chevaux et bagages lui furent enlevés comme appartenant à l'empereur.

En même temps, le fisc saisissait partout des sommes considérables, déposées, suivant la coutume du pays, dans les caisses publiques. Il est vrai qu'en retour on offrait aux créanciers involontaires des reconnaissances du Trésor et que des placards publics excusaient ces confiscations par les besoins de la guerre [1]. On empêchait ainsi les propriétaires de capitaux de se soustraire à la persécution en allant vivre à l'étranger. Sous ces coups répétés, l'ancienne aristocratie territoriale disparut presque tout entière, et des parvenus allemands et italiens fondèrent une noblesse nouvelle, servile instrument du despotisme et du clergé, avec lequel ils partagèrent les dépouilles des vaincus [2]. C'est de cette époque que date, par exemple, la fortune colossale d'Albert de Waldstein, le célèbre généralissime de l'empereur, mais qui n'était encore que colonel à cette époque. La principauté de Friedland seule, qu'il reçut de Ferdinand, comme paiement de dettes contractées à son service, comptait neuf villes et cinquante-sept villages. En outre, il acheta encore une soixantaine de domaines confisqués pour la somme de 7,290,228 florins, qui représentait à peine un cinquième de leur véritable valeur [3]. En une seule année, il y eut 642 seigneuries confisquées. Les Lichtenstein, les Dietrichstein, les Harrach, les Villani, les Buquoy, les Gallas, les Dufour, les Collato, les Colloredo, les Khevenhiller, les Kinsky, les Huerda, les Marradas ont tous acquis ou reçu vers cette époque leurs immenses possessions territoriales en Bohême, et pour beaucoup d'entre eux c'est de la même époque que datent leurs diplômes de princes et de comtes du Saint-Empire-Romain.

Ce que Ferdinand ne donna pas à ses courtisans ou bien à ses généraux, tomba bientôt entre les mains des ordres religieux. «Si quelqu'un traverse la Bohême, dit un contemporain, et si en entrant dans une ville ou dans un village, en passant près d'un château, il interroge les habitants et leur

[1] *Hist. persec.*, chap. 87, § 8.

[2] On trouve la liste, assez nombreuse d'ailleurs, des nobles bohèmes restés fidèles à Ferdinand, chez Balbinus, *Epitome*, p. 626.

[3] Fœrster, *Wallenstein als Feldherr*, p. 38 et 328.

demande à qui sont ces palais, ces champs, ces vignobles, enfin tout ce qu'il a de beau sous les yeux, partout il recevra cette réponse: Cela appartenait autrefois à tel ou tel seigneur et maintenant c'est aux Jésuites[1].»

La confiscation des biens de la noblesse protestante n'avait pas été poursuivie, nous l'avons déjà dit, dans le but unique de la ruiner et de lui enlever ainsi tout moyen de résistance politique; on avait aussi voulu la priver des droits seigneuriaux qui protégeaient encore la liberté de conscience de leurs subordonnés. La religion du seigneur devait être celle du serf, en vertu de cet axiome inique du droit public d'alors: «*Cuius regio, eius religio,*» axiome également invoqué par les protestants et les catholiques. Les terres confisquées par le fisc, un rescrit de Ferdinand avait ordonné déjà de les soumettre à la juridiction spirituelle des curés catholiques[2]. Les acquéreurs catholiques étaient naturellement tenus d'en agir de même. Quant aux rares protestants qui résidaient encore sur leurs terres, on leur défendit expressément de confier la direction spirituelle des paroisses situées sur leurs domaines à d'autres que des catholiques[3]; plus tard, on leur défendit aussi de célébrer chez eux le culte évangélique, même sans pasteurs[4], et ceux qui gardaient pour leurs enfants des précepteurs protestants furent menacés du dernier supplice. Après avoir anéanti de cette façon leur liberté religieuse, on se mit à attaquer les seigneurs protestants dans leur indépendance civile. Un édit du 30 juillet 1624 alla jusqu'à interdire le mariage à ceux qui n'étaient pas catholiques[5], et l'année suivante un nouveau rescrit impérial privait solennellement les hérétiques de tous les droits et priviléges politiques et civils dans toute l'étendue du royaume[6]. Cette rigueur toujours crois-

[1] G. Holyk, p. 96, cité par Peschek, II, p. 176.

[2] Décret du 14 juillet 1623. *Decret. et diplom.*, p. 70.

[3] Carafa, *Comm.*, p. 113.

[4] Carafa, *Relatione*, p. 153.

[5] *Decret. et diplom.*, p. 78. — Peut-être la date est-elle fautive dans Carafa. Cette mesure extrême fut prise sans doute en 1626.

[6] Édit du 22 juin 1625. *Hist. persec.*, chap. 88, § 4.

sante de la persécution s'explique par les victoires continuelles des armées de Ferdinand. Plus les forces de l'Allemagne protestante étaient affaiblies, plus il se sentait libre d'agir à son gré en Bohème, et lorsque la défaite du roi Chrétien IV de Danemark l'eut délivré de son dernier ennemi, lorsque la mort eut enlevé Ernest de Mansfeld, Chrétien de Brunswick et Jean Ernest de Weimar, les trois plus hardis généraux qu'il eût à redouter, il ne se vit plus d'ennemis assez puissants pour l'arrêter, et résolut d'en finir à tout prix [1]. Le 31 juillet 1627, jour de la fête de Saint-Ignace de Loyola, Ferdinand lança de Vienne un triple édit par lequel il mettait la noblesse protestante en demeure d'opter définitivement entre l'abjuration et l'exil [2]. L'empereur déclarait l'hérésie seule cause de tous les malheurs que la justice divine avait fait fondre sur le royaume de Bohème. Tant pour satisfaire à ses devoirs comme roi que pour sauvegarder le salut de ses sujets, dont il devait rendre compte un jour au juge suprême, il exigeait que tous ils revinssent à la sainte religion catholique et romaine, afin de maintenir l'autorité dans ce royaume et d'y rétablir le calme et la concorde. Il invitait donc ses féaux à rentrer dans la communion dans laquelle ses ancêtres et les leurs étaient morts en paix. L'édit accordait six mois comme dernier délai de conversion, et nommait en même temps de nouveaux commissaires de réformation qui devaient parcourir le pays, travailler au salut des âmes et recevoir les adhésions à l'Église catholique. Que si, contre l'espoir de l'empereur, quelques esprits endurcis persistaient dans l'hérésie, l'empereur leur défendait de séjourner désormais en Bohème et même d'y posséder quoi que ce fût. Ils devaient vendre leurs biens, soit à leurs parents catholiques, soit à tout autre confesseur de la vraie foi. Un second délai de six mois leur était assi-

[1] La marche audacieuse de Mansfeld et du duc de Saxe-Weimar, à travers la Silésie jusqu'en Hongrie, avait fortement remué les masses, et l'on avait pu craindre un instant que le hardi *condottiere,* se jetant en Bohème, n'essayât de soulever le royaume. Il importait d'éviter à l'avenir de semblables dangers.

[2] *Decret. et diplom.*, p. 94 et suiv. — L'Édit se trouve aussi chez Londorp, II, p. 730, et chez Balbinus, lib. VIII, p. 135.

gné pour ces opérations financières. «Afin qu'on ne puisse croire, continuait le rescrit impérial, que nous agissions ainsi, poussés seulement par l'appât du gain, et non point à l'honneur et à la gloire du Tout-Puissant, nous déclarons par ces présentes à tous et à chacun, qu'en vertu de notre pouvoir impérial et royal, nous permettrons à ceux qui ne se conformeront pas à notre décision définitive si clémente, d'émigrer librement et de quitter le royaume sans payer aucun droit de sortie [1]. Nous les autorisons même à charger quelque parent ou ami catholique de régler leurs affaires après leur départ. Mais rien ne nous serait plus agréable ni plus doux que de pouvoir conserver dans le royaume les descendants de tant de familles antiques et illustres, dont les ancêtres, longtemps avant la naissance de l'hérésie, ont pieusement vécu dans le giron de l'Église. C'est pourquoi nous les adjurons tous ensemble et chacun d'eux en particulier, de réfléchir à leur salut et de sonder leur conscience, afin de ne pas perdre à la légère, par l'effet d'un châtiment céleste, les biens du ciel en même temps que ceux de la terre. Nous les engageons à renier librement les erreurs qui ont mené ce royaume à sa perte, à se réunir à nous dans une même foi, en acceptant la religion catholique romaine, et d'accomplir ainsi notre volonté clémente et nos immuables résolutions.»

Ces paroles ont un accent convaincu, et si l'on ne peut nier qu'elles soient d'un fanatique, elles sont du moins d'un fanatique sincère. Ferdinand avait coutume de dire que plutôt que de renoncer à propager la foi catholique, il voudrait mendier avec les siens son pain dans la misère, et plutôt mourir que de voir plus longtemps l'Église ainsi combattue et insultée dans ses provinces [2]. Il regardait comme le de-

[1] Le droit de sortie était alors un impôt parfaitement légitime, et l'empereur, s'il l'avait exigé, n'aurait fait qu'user de son droit. D'ailleurs ces promesses solennelles furent fort mal exécutées. Ainsi nous savons que pour la seule ville d'Egra l'impôt du droit de sortie rapporta jusqu'en 1635 plus de 70,000 écus au fisc impérial. Rieger, *Archiv der Statistik und Geschichte für Bœhmen*, Dresden, 1792, vol. I, p. 293 et suiv.

[2] Lamormain, p. 7.

voir d'un père aimant de ramener ses enfants égarés à la vérité, et volontiers il aurait sacrifié son existence pour les voir tous convertis. Il se croyait évidemment responsable envers Dieu du salut de ses sujets. Infiniment plus scrupuleux que Louis XIV dans sa vie comme dans sa foi, Ferdinand II acceptait pour lui-même les croyances et les règles de conduite qu'il proclamait pour les autres, et jamais il n'offrit le spectacle odieux du monarque français, décrétant la pureté de la foi au milieu de ses adultères [1]. Aussi, quelque peu sympathiques que doivent nous être ses opinions et quelque déplorable que nous paraisse sa conduite, nous sommes loin de vouloir comparer l'empereur d'Allemagne au roi de France, et nous comprenons que les catholiques de son temps aient vu en lui «un homme selon le cœur et la volonté de Dieu, par la candeur de sa conscience et son inébranlable confiance dans les secours d'en haut [2].»

Les effets de cet édit furent très-divers. A considérer les choses de plus près, la plupart des protestants étaient totalement dépouillés déjà et les terres qu'ils possédaient encore avaient presque perdu toute leur valeur [3]. Tout le monde étant ruiné par la guerre, on ne trouvait plus à qui vendre. Comment obtenir même un prix minime, quand ceux qui auraient pu vouloir acheter savaient d'avance que dans quelques mois les propriétaires légaux seraient obligés d'aller en exil? Les rares seigneurs catholiques du pays avaient tout intérêt à déprimer la valeur des biens qu'ils convoitaient et la liberté concédée aux bannis, de se défaire à l'amiable de leurs domaines, n'était en pratique d'aucune utilité. Quand ils achetaient, les acquéreurs payaient d'ordinaire en papiers qui n'avaient pas cours à l'étranger, et le prix de la vente

[1] Lamormain, son confesseur, qui mieux que personne devait le connaître, entre dans de grands détails sur la chasteté de ses mœurs et la candeur de son âme. *De virtut.*, p. 123 ss. et 145 ss. — Voy. aussi sur les pratiques religieuses de l'empereur et sur les minuties de sa dévotion, la *Relatione*, p. 159-162, et le *Status particularis*, p. 49 et suiv.

[2] Le nonce Palotta, successeur de Carafa, dans un rapport à Urbain VIII, cité par le *Status particularis*, p. 54.

[3] Carafa avoue qu'*un tiers de tout le royaume avait été confisqué*. *Comm.*, p. 186.

était en réalité perdu [1]. Il s'agissait donc, pour la noblesse protestante, d'opter entre l'apostasie et le dénuement absolu dans l'exil. La dureté de cette alternative fit fléchir bien des gens; aussi Carafa regardait-il la vente forcée des biens comme une des plus habiles combinaisons de son plan de réforme [2]. Les plus courageux et les plus fermes, qui prévoyaient depuis longtemps ce dénouement, se mirent en devoir de partir pour l'exil; d'autres, plus faibles, assaillirent Ferdinand de leurs supplications pour faire différer le terme fatal; les plus timides, mis en face de la misère, finirent par céder, croyant avoir assez fait pour leur foi. Les politiques enfin du parti, essayant de concilier leurs intérêts mondains avec les scrupules de leur conscience, simulèrent une conversion et obtinrent des prêtres, à force d'argent, de faux certificats d'apostasie [3]. Bientôt les provinces avoisinantes se virent inondées de fugitifs; la plupart s'arrêtèrent en Silésie, en Hongrie, dans les Lusaces, en Transylvanie; d'autres allèrent jusqu'en Pologne, en Suisse, dans la Brandebourg et dans les Pays-Bas [4]. Quand on eut vu partir ainsi les plus fermes, on se relâcha quelque peu dans l'application du bannissement. On pensait que le temps amènerait les faibles à plier. Un décret de Ferdinand, daté du 6 décembre 1627, recula de quelques mois le terme décisif, «pour ramener les âmes errantes à Dieu, leur Créateur [5].» Mais il avait hâte d'ajouter que ceux qui n'avaient pas encore obéi, dans le vain espoir d'une fausse clémence, devaient se présenter sur-le-champ devant les commissaires impériaux et terminer leur instruction religieuse avant la fin du mois de mai 1628 [6]. Il ordonnait en même temps que les nobles qui s'op-

[1] *Hist. persec.*, chap. 89, § 11.

[2] «*Indicibile giovamento alla riforma.*» *Relatione*, p. 154.

[3] *Hist. persec.*, chap. 89, § 3.

[4] Ceux qui s'étaient retirés dans d'autres provinces autrichiennes (Silésie, etc.) n'y purent séjourner longtemps. Un édit impérial du 18 août 1628 les força de prendre une seconde fois le chemin de l'exil.

[5] *Decret. et diplom.*, p. 101.

[6] Rien ne montre mieux combien le principe de la liberté de conscience est une conquête toute moderne, que le jugement que portait sur cette mesure, un siècle plus tard, l'historien protestant Glafey, disant sérieusement dans son alle-

poseraient en secret à la conversion de leurs vassaux devaient être dénoncés pour être sévèrement punis. Les femmes qui ne se convertiraient pas avec leurs maris devaient quitter également le pays, ainsi que les veuves obstinées dans l'erreur; mais on devait retenir partout les enfants, quel que fut leur sexe ou leur âge, et les confier à des tuteurs catholiques ou bien les envoyer dans les séminaires des Jésuites et les couvents. Ceux qui avaient déjà émigré, emmenant avec eux des enfants étrangers confiés à leur garde, étaient sommés à les renvoyer sous peine de perdre ce qui restait de leurs biens [1]. Les veuves protestantes elles-mêmes ne devaient pas garder leurs propres enfants [2]. On avait peur tout particulièrement des femmes et avec raison, car dans cette persécution, comme dans toutes les autres, elles montrèrent une fermeté plus grande que bien des hommes. Dans un sermon prêché vers ce temps à Prague, le Jésuite André s'écria un jour qu'il était infiniment préférable pour un catholique d'avoir le diable à ses côtés qu'une femme hérétique; qu'on pouvait chasser l'un par des exorcismes et de l'eau bénite, mais que pour les malheureuses hérétiques, signe de croix, chrysame et baptême, tout était inutile [3]. Plus tard encore, en 1628, l'empereur écrivait à Prague que les maris catholiques devaient travailler de toutes manières à la conversion de leurs femmes et leur défendre tout blasphème contre l'empereur et la religion catholique [4]. On alla même jusqu'à ordonner aux seigneurs catholiques dont les femmes étaient protestantes, de les répudier si elles ne se convertissaient pas dans un certain délai. La dureté même de la mesure en empêcha l'efficacité. Aucune femme ne se convertit, et pas un mari ne renvoya sa femme. Le 1er mai 1629, un

mand naïf et barbare : «*Welches gewiss ein sehr genereuser und raisonnabler modus procedendi war.*» *Pragmatische Geschichte der Cron Bœhmen*, Leipzig, 1729, in-4°.

[1] Rescrit du 21 juin 1628. *Decret. et diplom.*, p. 119. — Déjà par un édit du 28 février 1626, Ferdinand avait pris la tutelle de tous les orphelins hérétiques, en sa qualité de «*pupillorum supremus tutor.*» *Decret. et diplom.*, p. 80.

[2] Rescrit du 20 juin 1628. *Decret. et diplom.*, p. 115.

[3] Peschek, II, p. 594.

[4] Lettre du 18 octobre 1628, citée par Hurter, III, p. 180.

nouveau rescrit permit aux femmes protestantes de rester dans le pays jusqu'à la mort de leurs maris catholiques; mais après le décès de leurs conjoints elles devaient s'exiler et renoncer à tout héritage. A ces mesures on ajouta des insultes mesquines; on défendit aux dames protestantes de paraître aux noces et aux festins; dans toutes les cérémonies on les rangeait après les dames catholiques, etc. [1].

Le nombre de ceux qui restèrent fut toutefois considérable; mais plus d'un ne refusa de quitter la patrie que dans l'espoir de conserver secrètement sa foi. Au commencement, les commissaires de réformation, pressés d'enregistrer des néophytes, ne furent pas trop scrupuleux dans leurs enseignements dogmatiques. Quand on se présentait devant eux pour se faire instruire ou pour discuter les questions controversées, ils accordaient tout, voire même la justification par la foi; ils ne demandaient qu'une chose : c'était de croire à la sainteté de l'Église et d'en reconnaître le pape comme chef suprême, dans un intérêt d'ordre public[2]. Plus d'un finit par céder à des instances sans cesse réitérées et ne crut pas acheter trop cher son repos en allant réciter aux pieds d'un moine la formule suivante qui le faisait rentrer dans le giron de l'Église et dans la possession de ses biens : «Moi, pauvre et misérable pécheur, je reconnais et je vous confesse, à vous, vénérable père, en la place de Dieu, de la Très-Sainte Vierge et de tous les Saints, que j'ai adhéré longtemps à la maudite doctrine des hérétiques, que j'ai vécu dans le péché, que j'ai assisté à la communion hérétique et y ai mangé du mauvais pain et bu du mauvais vin. Mais à présent je veux m'en abstenir durant ma vie tout entière, la maudire et la persécuter et ne plus jamais consentir à y prendre part. Que Dieu et Marie la Vierge-Immaculée me soient en aide avec tous les Saints [3] !»

[1] *Hist. persec.*, chap. 89, § 9. — On donnait aussi les veuves ou les filles de riches seigneurs protestants, contre leur gré, en mariage à des catholiques et à des nouveaux convertis pour récompenser leur zèle ou leurs services. Stransky, p. 291.

[2] *Hist. persec.*, chap. 89, § 6.

[3] *Der neuen Ræmisch-Catholischen Beichte*, etc., p. 7. — Des auteurs catholiques ont prétendu que l'Église romaine n'avait jamais employé d'autre formule

Une pareille confession ne pouvait sembler bien dure, et les bontés impériales, acquises d'avance aux convertis, exerçaient un puissant attrait sur bien des âmes. D'autres espéraient s'épargner une apostasie réelle par une conversion fictive et gagnaient le curé de leur paroisse pour obtenir un certificat de catholicité. Mais ce n'était pas sans péril, et ce commerce, trop impudemment pratiqué, fut souvent découvert. Ainsi l'un des curés de Prague, Laurent Nizbursky, coupable d'avoir ainsi trafiqué de billets de confession pendant plusieurs années, fut arrêté avec cent notables de la capitale, et tous ils furent condamnés à mort comme coupables de lèse-divinité et de lèse-majesté. Les laïques purent se sauver en abandonnant tous leurs biens et en allant sérieusement à confesse; mais le prêtre fut exécuté sur le vieux marché de Prague, le 7 avril 1631 [1].

Le mensonge d'ailleurs, et surtout le mensonge religieux, énerve l'âme, et à force de simuler des croyances, on arrive insensiblement à les professer en réalité, ou du moins à ne plus croire aux doctrines opposées. Les Jésuites connaissaient fort bien ce penchant naturel du cœur humain et pouvaient sans inconvénient tolérer ces conversions apparentes dont ils n'étaient certainement pas les dupes. Si les parents, au fond de l'âme, restaient rebelles, les enfants du moins ne savaient plus rien des doctrines hérétiques et l'avenir appartenait à la vérité !

Les mesures employées à l'égard de la noblesse avaient donc réussi. Un grand nombre des plus illustres familles de la Bohème avait pris le chemin de l'exil [2]; les autres se cour-

d'abjuration que celle établie par le concile de Trente. Si l'on veut se reporter à une savante discussion de la *Zeitschrift für die historische Theologie*, de Leipzig, année 1842, vol. I, p. 173 et ss., on verra que cette allégation ne peut se soutenir. J'ai eu le bonheur de me procurer il y a quelque temps la plaquette fort rare dans laquelle se trouve le formulaire cité plus haut et j'en donnerai la traduction complète dans le second appendice de ce travail, en discutant plus au long la question d'authenticité.

[1] *Hist. persec.*, chap. 89, § 4.

[2] Pelzel compte 185 familles seigneuriales, dont chacune était représentée par quatre mâles au moins, et dont plusieurs comptaient 15, 20 et 50 représentants. *Histoire de la Bohème*, II, p. 754.

bèrent sous le joug. Ce n'est pas d'ordinaire, sauf d'honorables exceptions, dans les rangs de l'aristocratie qu'il faut chercher les confesseurs de la foi. Les faveurs qu'il faut dédaigner et les richesses qu'il faut perdre sont un sérieux embarras au martyre, et Carafa, qui quittait Vienne au moment où les dernières mesures étaient prises (octobre 1628), ne se trompait pas en annonçant, avant l'expiration même du terme final, la défaite de l'hérésie; mais il se trompait étrangement quand il affirmait que la violence n'était pour rien dans un si heureux résultat [1]. Pour combler les lacunes de l'exil, Ferdinand n'eut que l'embarras du choix. Son armée présentait assez de capitaines heureux, ses conseils assez de fonctionnaires dévoués pour former une noblesse nouvelle. Dans la seule année 1626, il créa soixante nouveaux comtes et cent vingt barons. Puis, pour bien marquer la victoire remportée par l'Église sur l'aristocratie hérétique, il rétablit le clergé comme Ordre dans les États et lui donna le premier rang, en le dotant de magnifiques revenus [2].

[1] «*Senza violenza alcuna.*» *Relatione,* p. 155. — Dans les années suivantes, on permit de temps en temps à des émigrés qui donnaient quelque espoir, de rentrer dans le pays pour un temps plus ou moins limité, afin de mettre ordre à leurs affaires. Les commissaires délivraient dans ce but des passe-ports ou sauf-conduits dont on trouve la formule dans l'*Hist. persec.,* chap. 89, § 13. — Quelques-uns rentraient sans permission, pour sauver du naufrage quelques débris de leur fortune. Une série de mandats impériaux (11 sept. 1628, 20 juillet 1630, etc.) fut dirigée contre cette transgression des édits antérieurs.

[2] Carafa avait conseillé cette mesure dès 1623; mais alors elle avait semblé prématurée à Ferdinand. *Comm.,* p. 157.



V.

Après avoir assisté à l'expulsion du clergé protestant, nous avons vu la noblesse évangélique disparaître par l'exil ou l'apostasie. Voyons maintenant par quels procédés Ferdinand opéra la conversion de la bourgeoisie. Les villes de la Bohême avaient pris peu de part à la révolution de 1618; mais dans ces cités dont les libertés étaient garanties par d'antiques priviléges, la Réforme avait jeté de fortes racines. Les villes libres étaient donc les centres d'une forte résistance, d'une résistance toute religieuse, il est vrai, mais aussi détestée des commissaires impériaux que la révolte politique. Nous avons vu qu'aussitôt après la conquête du pays, le prince de Lichtenstein avait fait établir partout, à côté du curé, un juge et un capitaine catholiques pour dompter les récalcitrants et «pour mettre un frein au peuple.» Ces juges et ces capitaines étaient, pour la plupart, des gens de peu d'autorité; on remarquait parmi eux quelques rares gentilshommes bohêmes, mais surtout des Allemands et des Italiens et des renégats protestants. Les désordres causés par la brutalité de ces chefs militaires furent bientôt si grands et les réclamations dirigées contre eux tellement unanimes, que Lichtenstein dut révoquer leurs pouvoirs en 1624 et donner aux juges seuls la haute main dans l'administration des cités [1]. Ils avaient en effet fait bien plus de tort à l'œuvre de conversion qu'ils ne l'avaient aidé. On les voyait saccager les églises catholiques tout comme celles des hérétiques, souiller les hosties consacrées et se porter aux dernières

[1] Ce n'est que plus tard qu'il s'avisa de convertir ces capitaines, ou plutôt ces bandits, en missionnaires. Le mot ne paraîtra pas trop dur si l'on tient compte de ce qu'en dit Carafa : «*Commisero tali inaudite rubbarie, sacchegiamenti e tributi e con tanta insolenza oppressero quelle città, borghi e popoli,* etc.» *Relatione,* p. 80.

violences contre leurs propres ecclésiastiques [1]. En voyant les Impériaux maltraiter ainsi les catholiques, les hérétiques ne voyaient plus aucun avantage à se convertir [2]. Les juges commencèrent, comme nous l'avons déjà vu, par écraser d'impôts nouveaux les citoyens que la guerre avait à moitié ruinés, à chasser des conseils municipaux les protestants qui y étaient encore; mais ce n'étaient là que les préludes. Bientôt on vit ces juges surveiller la fréquentation du culte, pousser les hérétiques, par des amendes répétées, à la messe et au confessionnal, faire baptiser tous les nouveaux-nés par des prêtres catholiques, punir ceux qui ne prenaient point part aux processions ou qui ne s'astreignaient pas aux jeûnes prescrits par l'Église, défendre de recevoir dans les villes des citoyens hérétiques, interdire à ceux qui y avaient été admis depuis 1618 l'exercice de leurs professions ou de leur commerce; déjà même on allait jusqu'à prohiber les mariages, si les deux conjoints ne s'avouaient catholiques [3]. Les esprits timorés eurent bientôt cédé à ces mesures sans cesse appliquées avec rigueur, et beaucoup se conformèrent, extérieurement du moins, aux pratiques du culte romain. Mais il y en avait d'autres qui n'étaient point d'aussi facile composition. On résolut d'employer des mesures plus rigoureuses, et en juillet 1624 l'on expédia aux commandants de tous les cercles du royaume l'instruction générale que voici :

Art. I. Défense à tous ceux qui ne veulent pas s'unir à S. M. dans la foi, d'exercer un métier, un commerce, une industrie quelconque.

II. Tous ceux qui permettront à qui que ce soit de prêcher, de baptiser et de bénir des mariages dans leurs maisons, paieront 100 florins d'amende, et en cas de non-paiement passeront six mois en prison.

III. Le curé n'accompagnera point au lieu de repos les corps de ceux qui ne sont pas morts catholiques, et ne célé-

[1] Hurter, I, p. 324, II, p. 231.

[2] Carafa, *Comment.*, p. 176.

[3] Rescrit du 24 mars 1624, *Decret. et diplom.*, p. 75, et pour l'ensemble de ces mesures, *Hist. persec.*, chap. 90.

brera pas pour eux les rites funèbres; néanmoins il percevra tous les droits mortuaires et d'enterrement.

IV. Tous ceux qui, en un jour de fête catholique, s'occuperont d'un travail quelconque, seront mis en prison et paieront 10 florins d'amende.

V. Tous ceux qui se tiendront au cabaret au moment de la messe, seront mis en prison et paieront 10 florins d'amende; l'aubergiste paiera le double.

VI. Tous ceux qui manifesteront par paroles, gestes ou autrement leur irrévérence à l'égard du culte et du clergé catholiques, seront bannis du royaume et leurs biens confisqués; il en sera de même pour ceux qui tiendront des réunions hérétiques.

VII. Tous ceux qui mangeront de la viande le vendredi et le samedi, sans autorisation spéciale de l'archevêque, paieront 10 florins d'amende.

VII. Tout père de famille qui, les dimanches et jours de fête, n'assistera point à la messe, sera tenu de donner des cierges d'un poids de quatre livres, s'il est riche; de deux livres, s'il est pauvre.

IX. On fera partout le recensement de la jeunesse. Les parents qui ont envoyé leurs enfants dans des écoles non catholiques seront tenus de les en retirer avant la Toussaint, sous peine de 50 florins d'amende pour les riches, et de 30 florins pour les pauvres [1].

X. Quiconque essaierait de donner secrètement, à domicile, l'instruction religieuse à la jeunesse, sera chassé par la police, et tous ses biens seront confisqués.

XI. Aucun testament ne sera valable s'il n'est d'un catholique: les hérétiques sont privés du droit de tester.

XII. Aucun jeune homme, qu'il soit orphelin ou non, ne sera admis à exercer un métier ou une industrie quelconque, s'il ne fait profession de catholicisme.

[1] Un grand nombre d'enfants fut ainsi converti dans les écoles catholiques, contre le gré et quelquefois à l'insu de leurs parents; les Jésuites y firent plus d'une recrue pour leur ordre. Voy. Pelzel, *Bœhmische Gelehrte aus dem Jesuitenorden*, p. 31, 35, etc.

XIII. Quiconque se permettra de blasphémer contre Dieu, la Très-Sainte Vierge et les Saints, *ainsi que contre la glorieuse maison de Habsbourg*, sera puni de mort impitoyablement, et ses biens seront confisqués.

XIV. Tout citoyen dans la maison duquel on trouverait une inscription hérétique ou un emblême quelconque, blessant pour la religion catholique, paiera 30 florins d'amende. Partout où de pareilles inscriptions et dessins se trouvent aux édifices publics, on aura soin de les effacer.

XV. Les pauvres et les malades nourris dans les hospices, qui ne se seront pas convertis jusqu'à la Toussaint, seront expulsés des hôpitaux et désormais on n'y recevra plus que des catholiques: ainsi s'accomplira l'immuable dessein de Sa Majesté [1].

Les différentes mesures indiquées dans ce édit étaient, on le voit, combinées avec un art odieux, propre à décourager toutes les résistances. A chaque instant de sa vie, le protestant était surveillé, menacé, puni; sa vie privée était livrée aux dénonciateurs; s'il désobéissait aux prescriptions qui le forçaient à l'apostasie, il s'exposait à une ruine lente, mais certaine, à moins que la défense d'exercer son commerce ou son industrie ne le ruinât d'un seul coup. Pour contrôler la fréquentation du culte, on notait les noms des citoyens sur des bulletins qu'on faisait distribuer avant le service par les délégués des différents quartiers; au sortir de l'église, le bedeau se tenait à la porte et recueillait les bulletins. Ceux dont l'absence était constatée devaient payer l'amende [2]. Par un raffinement de persécution, les amendes que le protestant avait à payer contribuaient aux frais de ce culte qu'il regardait comme une idolâtrie; ses enfants, privés du baptême ou baptisés par le prêtre, lui paraissaient à lui-même voués à la perdition; le mariage lui étant interdit, ses enfants étaient bâtards, et son union, s'il en contractait une, était un concubinage. Il faut voir à ce propos comment Carafa remarque avec une pieuse indignation que beaucoup d'hérétiques pré-

[1] *Hist. persec.*, chap. 91.

[2] *Hist. persec.*, chap. 95, § 2.

féraient vivre «par malice dans des unions clandestines et dans la prostitution», plutôt que de devenir catholiques [1]. S'il perdait ceux qui lui étaient chers, il devait les porter clandestinement en terre et les cacher dans un recoin ignoré pour qu'au moins leurs cendres reposassent en paix, car la pénétration des Jésuites avait bientôt remarqué que le refus de sépulture aux hérétiques était un des moyens les plus efficaces de conversion [2]. S'il mourait lui-même dans l'impénitence finale, ses dernières volontés n'étaient pas même respectées. Ces tortures morales devaient plus lourdement peser aux âmes pieuses que les plus terribles souffrances du corps.

Mais quelle que fût la sévérité des prescriptions impériales, et si grand que fût le zèle des juges-commissaires, leur activité ne réussit pas à purger le pays de l'hérésie. Les hérétiques, en masses compactes, opposaient à la persécution une résistance passive et une obstination d'inertie qu'on ne pouvait vaincre: à force de frapper des victimes, les mesures les plus sévères devaient s'émousser.

Cependant un semblant de légalité s'attachait encore aux décisions des commissaires, et la nécessité de procéder individuellement contre les hérétiques obstinés empêchait l'œuvre des conversions de marcher rapidement. Il y avait d'ailleurs dans les plus hautes régions du gouvernement de Bohème des dissensions intimes qui ne pouvaient qu'entraver les succès de l'Église catholique. Le prince Charles de Lichtenstein, malgré tout son zèle pour les questions religieuses, ne paraissait pas assez actif à l'archevêque de Prague, et en octobre 1626, Ernest de Harrach, qui venait d'être nommé cardinal pour récompenser et stimuler à la fois son zèle, avait fait le voyage de Vienne pour se plaindre de lui [3]. Le prince-gouverneur mourut bientôt après, et dès lors le cardinal-archevêque devint l'arbitre incontesté des destinées du royaume. Ce fut sur ses instances que Ferdinand II, par une patente du 5 février 1627 [4], institua une Haute-Commis-

[1] Carafa, *Comm.*, p. 186.
[2] Mémoire du P. Lamormain, chez Hurter, III, p. 169.
[3] Carafa, *Relatione*, p. 154.
[4] *Decret. et diplom.*, p. 85.

sion de Réforme, composée de l'archevêque, du comte de Martinitz, du grand-juge Frédéric de Tallenberg, de Gaspar de Questenberg, du capucin Valerianus Magnus et de Christophe de Mitrowitz, pour diriger l'activité des commissaires. Cette Commission reçut plein pouvoir de régler le sort des hérétiques. L'empereur lui envoya en même temps de nouvelles instructions fort détaillées, dans lesquelles il recommandait d'agir surtout par la persuasion, d'employer à la prédication populaire les religieux les plus habiles, et d'en finir aussi rapidement que possible[1]. Les commissaires avaient recueilli jusque-là peu de fruits de l'éloquence de leurs subordonnés et ne se faisaient sans doute aucune illusion à cet égard; mais Ferdinand autorisait, heureusement pour eux, «l'emploi décent de la force coërcitive[2]». C'est en s'appuyant sur ces dernières paroles qu'ils mirent en mouvement leurs plus puissants auxiliaires : les dragons de Lichtenstein, dignes prédécesseurs des «missionnaires bottés» de Louis XIV.

La Haute-Commission débuta par l'organisation de la *réforme* dans la capitale, où les protestants étaient encore nombreux, malgré les vexations continuelles dont ils étaient l'objet. On avait depuis quelque temps déjà enjoint à tous ceux qui dans les six dernières années s'étaient fait recevoir comme bourgeois à Prague, de se convertir et de demander alors la confirmation de leurs droits de bourgeoisie ou bien de quitter la ville[3]. Mais cette mesure avait eu peu de résultats et ne s'appliquait pas d'ailleurs à tous. Dans un rescrit adressé aux trois cités de Prague, la Commission, exaltant la mansuétude de l'empereur et l'endurcissement des hérétiques, déclarait que désormais des mesures plus efficaces devaient être prises pour ramener au bercail les brebis égarées. Elle ordonnait en conséquence à chaque magistrat de dresser un tableau des habitants de son ressort et de le communiquer à la Commission. Ce tableau se divisait en quatre colonnes, destinées à recevoir les noms des catholiques-nés,

[1] *Decret. et diplom.*, p. 86 et suiv.

[2] «*Per decentia media cogere,*» dit le latin barbare des instructions. *Diplom.*, p. 92.

[3] Hurter, II, p. 230.

des nouveaux convertis, de ceux qui avaient promis ou promettaient d'abjurer, et finalement, ceux des hérétiques endurcis [1]. Sur l'ordre des magistrats, les députés de quartier, les *Viertelsmeister*, se mirent à parcourir la ville en interrogeant tout le monde, propriétaires et locataires, maîtres et serviteurs, sur l'état de leurs croyances en leur demandant dans laquelle des quatre catégories ils désiraient être inscrits. Cette habile combinaison fut une grande occasion de chute pour les faibles et les tièdes. Plus d'un recula devant la *folie* de se dénoncer lui-même aux persécutions imminentes en se faisant inscrire parmi les hérétiques endurcis; aussi la liste de ceux qui promettaient de se convertir se remplit-elle bien vite. «La fermeture de leurs magasins, dit Carafa, et la peur de l'exil en firent céder beaucoup qui ne furent plus retenus par une fausse pudeur, lorsqu'il s'en fut trouvé quelques-uns parmi les notables pour donner l'exemple [2].» Toutefois l'effet de la mesure ne fut pas aussi décisif que l'avait espéré d'abord la Commission; un grand nombre de bourgeois avouèrent courageusement leur foi. «Et cependant, dit encore Carafa, personne ne pouvait se plaindre de l'instruction qu'on lui donnait, car chacun était libre de choisir les jours et l'heure du catéchisme et jusqu'à la personne du maître; malheureusement tous ces avantages étaient peu appréciés [3].» On résolut de dompter cette opposition, en éloignant ceux qu'on croyait en être les fauteurs principaux. Par un arrêté du 12 juillet 1627, quatre des notables de la Vieille-Ville furent condamnés à quitter le royaume à la fin du mois, s'ils ne s'étaient pas convertis jusque-là, après avoir payé les amendes dues à Sa Majesté et totalement acquitté leurs dettes. L'excédant de leur fortune, taxée par des arbitres assermentés, devait leur être remis. Les autres habitants étaient invités à méditer cet exemple et à en profiter [4]. Les condamnés ayant sollicité quelque répit, on leur répondit qu'ils pourraient rester deux semaines de plus, à condition

[1] *Hist. persec.*, chap. 92, § 6.
[2] *Comm.*, p. 289.
[3] *Comm.*, *loc. cit.*
[4] *Hist. persec.*, chap. 92, § 8.

de se laisser instruire pendant ce temps par les Jésuites ou bien qu'ils iraient en prison. Ces conditions leur parurent si peu rassurantes qu'ils s'enfuirent précipitamment de Prague, laissant en arrière leurs familles qui, quelques semaines plus tard, furent également expulsées du royaume (28 août). Ce procédé sommaire fut appliqué à plusieurs reprises à l'égard des récalcitrants, qu'on chassait, tantôt en petit nombre, tantôt par groupes plus considérables. Il y en eut jusqu'à soixante-dix qui furent exilés en une fois. Après avoir ainsi délivré la capitale de quelques centaines d'hérétiques obstinés, qui furent volontairement suivis par d'autres fidèles, la Commission put arrêter ses vengeances; toute opposition avait disparu et les habitants de Prague étaient tous devenus catholiques, avec plus ou moins de sincérité[1]. Mais plus d'un de ceux que la peur ou l'amour des biens terrestres avaient poussé à céder, se vit en proie aux remords et pour étouffer le cri de sa conscience, recourut au suicide: ainsi Jean de Witte, le riche négociant hollandais, qui se donna la mort en se jetant dans un puits[2]. D'autres moururent de honte, comme Jean Campanus, professeur à l'Université et assesseur du Consistoire, qui, maudit par sa femme le jour de son abjuration, mourut subitement; comme le pasteur Jean Chytreus, qui, frappé de mutisme au moment où ses lèvres tremblantes allaient renier sa foi, expira quelques instants après avoir été ramené dans sa maison[3]. Ce qui s'était accompli sous les yeux de la Haute-Commission avec une certaine modération dans les formes, se répéta dans les autres villes du royaume avec des violences et des brutalités révoltantes, exercées par les instruments subalternes de la persécution. Kuttenberg, célèbre par ses mines d'argent, tenait le second rang parmi les villes de la Bohème. Aussitôt après la victoire de Prague, la plupart des mineurs, allemands et luthériens d'origine, s'enfuirent, et les revenus considérables que l'empereur tirait de la cité parurent perdus pour

[1] *Hist. persec.*, chap. 92, § 10. — Carafa, *Comm.*, p. 289.

[2] Sur cette mort, voy. un passage d'une chronique contemporaine, cité par Fœrster, p. 358.

[3] *Hist. persec.*, chap. 106, § 10-17. — Regenvolscius, p. 67.

toujours. Mais Ferdinand, faisant taire pour un temps ses scrupules, pour sauver ses intérêts, prit la ville sous sa protection spéciale. Le 24 juin 1625, il lui concéda pour dix ans l'exploitation des mines, l'exercice du culte protestant et l'exemption de toute garnison, en échange de redevances considérables. Mais cet arrangement solennel ne fut pas longtemps respecté. Six mois à peine après la signature du contrat, des garnisaires firent leur entrée dans Kuttenberg, sous prétexte qu'une révolte y était imminente. On établit chez le bourguemestre et chez les principaux membres du conseil municipal vingt mousquetaires qu'ils devaient loger et entretenir à leurs frais jusqu'à ce qu'ils eussent présenté un billet de confession, délivré par le curé de l'endroit. Ces soldats dont l'indiscipline n'était nullement réprimée, se livrèrent bientôt à de tels désordres, que plus d'un d'entre les persécutés préféra tout abandonner et s'enfuir en secret ; d'autres laissèrent les clefs de leurs maisons aux garnisaires et se retirèrent chez leurs amis. Lorsqu'on vit que ce moyen de conversion n'était pas assez efficace, le juge impérial, qui peu de temps auparavant avait été cocher (d'autres disent maquignon), fit appeler un missionnaire fameux dans les annales de la réformation catholique, le colonel Don Martin de la Huerda, qui jadis avait commencé par être tailleur en Espagne et auquel ses exploits en Bohème avaient valu des lettres de noblesse. Caractère sombre et féroce, ce fut lui qui, lorsque la nouvelle de la victoire de Prague parvint à Ferdinand, lui conseilla de tout massacrer sans distinction dans tout le royaume, afin qu'il ne restât plus que les ossements de ce peuple hérétique et pervers[1]. Il entra dans la ville, l'épée nue, suivi de quelques escadrons de dragons, la veille de Pâques 1626. Sa réputation était si bien établie, que la nuit même qui suivit son arrivée, tous les habitants protestants quittèrent la ville pour se réfugier dans les villages voisins. Des amendes de 100 thalers furent imposées à tous ceux qui leur offraient un asile, et pour ramener plus sûrement les fugitifs, un rescrit du 17 août leur

[1] *Hist. persec.*, chap. 43, § 3.

promettait protection et pardon s'ils rentraient chez eux ; les plus sages n'en tinrent compte et partirent pour l'exil ; ceux qui retournèrent dans leur patrie furent aussitôt remis aux soins des dragons impériaux, et à la fin de l'année suivante la ville entière était catholique [1].

Les mêmes moyens eurent partout le même résultat. Dans l'espace de trois ans, les capucins fixés à Jung-Bunzlau avaient fait si peu de progrès, qu'à peine avaient-ils converti assez de gens pour en former un conseil municipal. C'était en vain qu'ils se transformaient en commissaires-inquisiteurs, faisant la ronde dans la ville et scellant impitoyablement les caves, les magasins, les auberges de ceux qu'ils présumaient être hérétiques [2]. Mais en 1626 on établit, sur leur demande, dans la ville quelques compagnies de soldats. D'abord les protestants les plus fermes furent emprisonnés ou expulsés. Le 20 mars, trois des principaux citoyens furent chassés de la ville, portant des tablettes sur lesquelles étaient inscrites les causes de leur châtiment. On y lisait, entre autres : «Adam Trubatsch a été chassé de la ville pour avoir dit que personne n'était assez puissant pour commander à sa conscience, et pour avoir déclaré qu'il ne voulait pas sacrifier son âme au Malin, comme tant d'autres avaient fait, etc. [3].» Puis on cita les autres à l'Hôtel-de-Ville, et là, en présence du bourreau, qui se tenait, l'épée nue, à l'entrée de la salle, on leur demanda s'ils persistaient dans l'hérésie. Beaucoup abjurèrent ; les récalcitrants furent jetés en prison, où l'un d'eux mourut. Après un ralentissement momentané dans la persécution, tous les protestants qui restaient furent expulsés ou s'exilèrent eux-mêmes en 1627, et les capucins restèrent vainqueurs. A Leitmeritz, les soldats furent également appelés par les convertisseurs. Le syndic de la ville, Paul Stransky, ayant refusé d'assister à la procession catholique, vit sa mai-

1 *Hist. persec.*, chap. 93.

2 *Hist. persec.*, chap. 94, § 8.

3 *Hist. persec.*, chap. 94, § 2. — Ces pancartes étaient fixées à de longs bâtons, et cet usage explique la locution que nous rencontrons si souvent dans nos sources : «prendre le bâton de l'exilé.»



son envahie par un escadron de cavalerie qui saccagea tous ses biens et le força de fuir. Les autres habitants, également maltraités, ayant suivi son exemple, on les fit rentrer par la promesse de les laisser tranquilles, pourvu qu'ils signassent six articles *latins* qu'ils ne comprenaient pas; ils s'y engageaient à faire élever leurs enfants dans la religion catholique, etc. Quand on voulu exiger la réalisation de ces promesses, ils s'enfuirent de nouveau; cinq cents d'entre eux arrivèrent en une fois à Pirna, sur le territoire saxon [1]. A Kœnigingrætz, on faisait marcher les bourgeois en procession entre deux haies de Croates, le sabre nu. Comme beaucoup d'entre eux refusaient néanmoins d'aller à confesse, on fit venir en 1626 tout le régiment du colonel Preuner et l'on enferma tous les hommes à l'Hôtel-de-Ville, pendant que les garnisaires se livraient aux derniers outrages sur leurs femmes et leurs filles; ces malheureuses, folles de honte et de douleur, venaient crier autour de la prison et supplier les captifs de se convertir. Cet odieux moyen décida la conversion de la ville [2]. A Bidschow, Don Martin de Huerda assommait lui-même les récalcitrants à coups de bâton [3]. A Saatz, on faisait mener chaque jour les hérétiques à la messe par des soldats. Des capucins armés de bâtons abattaient tous ceux qui ne voulaient point plier les genoux devant l'hostie. Ceux qui ne furent pas assez heureux pour échapper cédèrent à des tortures continuelles, prolongées pendant près de deux ans [4]. A Domaslicze (Tauss), Don Martin avait parié 500 ducats contre Jenischek, le sous-trésorier du royaume, qu'il convertirait les habitants de cette ville en un temps donné; il y réussit avec ses garnisaires, et le trésorier, pour ne pas débourser la somme, trouva fort plaisant de la

[1] *Hist. persec.*, chap. 95. — L'ancien syndic de la ville de Leitmeritz, Paul Stransky, publia plus tard à Leyde, en 1634, une *Respublica Bojema,* qui fait partie de la célèbre collection des *Républiques* elzéviriennes, et dont nous avons déjà cité quelques passages dans notre récit.

[2] *Hist. persec.,* chap. 96, § 4. — Le nom tchèque de Kœnigingrætz est Kralowi-Hradecz.

[3] *Hist. persec.,* chap. 97.

[4] *Hist. persec.,* chap. 98.

faire payer aux malheureuses victimes elles-mêmes[1]. A Rokizan, le comte de Kolowrat, commandant les dragons de Lichtenstein, assomma de sa propre main un vieillard au pied de l'autel. Après une série d'actes cruels, il fit signer un certificat aux bourgeois par lequel ils reconnaissaient devoir le salut de leurs âmes à la Très-Sainte Mère de Dieu et à lui, comte de Kolowrat, et déclaraient qu'ils lui en étaient très-reconnaissants[2]. C'est là un des traits les plus odieux de cette persécution et l'un de ceux qui en marquent le plus l'hypocrisie: partout les persécuteurs après s'être livrés aux plus indignes manœuvres pour arriver à leur but, trouvent une satisfaction béate à se faire certifier par leurs victimes que c'est spontanément, après avoir largement profité de la science et des bontés des bons Pères convertisseurs, qu'ils se sont convertis, sans pression aucune, par suite de leur fervent désir d'appartenir à la religion catholique. A Slany (Schlan), Martinitz, auquel cette ville avait été remise comme garantie d'une dette impériale, avait nommé gouverneur un malfaiteur récemment condamné à mort pour plusieurs méfaits, mais que les Jésuites avaient converti dans les cachots de Prague. Cet apostat fit jeter tous les notables de la ville dans une étroite prison, où ils pouvaient à peine se mouvoir, et les y tint trois jours et trois nuits sans leur permettre de sortir et sans leur donner la moindre nourriture; en même temps, il enferma leurs femmes dans ses propres appartements et leur infligea le même traitement; tous promirent de se convertir[3]. A Prachatitz, les bourgeois effrayés de l'approche des soldats fermèrent leurs portes et essayèrent, bien inutilement, sans doute, de se défendre. Le troisième jour, reconnaissant l'inutilité de leur tentative, ils vinrent remettre les clefs de la ville. Mais la soldatesque irritée de ce temps d'arrêt se précipita par les rues et dans les maisons, massacrant tout sur son passage; en trois heures, seize cents

[1] *Hist. persec.*, chap. 99.

[2] *Hist. persec.*, chap. 100. — Peschek a tenu dans ses mains de nombreux certificats de ce genre, à peu près identiques. C'est sans doute avec des papiers pareils qu'on apaisait les scrupules de Ferdinand. Peschek, II, p. 155 et suiv.

[3] *Hist. persec.*, chap. 101.



soixante habitants furent égorgés; dix hommes à peine réussirent à échapper. Et cependant la conversion des tristes restes de la population se fit encore assez longtemps attendre [1]. A Egra, ce fut Carafa lui-même qui fit venir trois escadrons de cavalerie pour seconder les missionnaires; le châtiment des uns et la fuite des autres firent ici, comme partout, triompher de l'hérésie [2]. Il serait trop long de raconter en détail les horreurs monotones de toutes ces persécutions et nous pouvons nous borner aux faits que nous venons de citer. Dans certaines villes, très-rapprochées de la frontière saxonne, qui jouissaient de privilèges spéciaux et qui se livraient à des industries plus particulièrement protégées, comme Schlaggenwald, par exemple, où les mineurs étaient exclusivement protestants, on laissa jouir plus longtemps les hérétiques d'une tolérance relative, après avoir expulsé leurs pasteurs. Mais vers 1628 on vit s'installer là aussi les exécuteurs militaires et le protestantisme disparaître sous la persécution [3]. Grâce aux procédés que nous avons signalés, le succès qu'obtinrent les persécuteurs n'a rien qui puisse étonner. Les forces humaines ne pouvaient aller au-delà de ce que les protestants de la Bohème ont supporté. L'énergie de résistance que l'homme puise dans les convictions les plus sincères et dans la foi la plus entière a ses limites, et la force brutale triomphera toujours lorsqu'elle sera employée sans scrupule et systématiquement au service d'idées dominantes et généralement reconnues. Aucune voix assez puissante pour se faire entendre, aucun bras assez énergique

[1] *Hist. persec.*, chap. 102.

[2] *Comm.*, p. 334. — Notons en passant que le zèle de Carafa le poussait jusqu'à faire assiéger par ses Jésuites les officiers prisonniers de guerre, procédé contraire à toutes les pratiques internationales du temps. *Comm.*, p. 337.

[3] A. Kohl, *Wiedereinführung der kathol. Lehre in Schlaggenwald*, p. 47. — Ce travail a le mérite d'être fait sur les protocoles même du conseil municipal de Schlaggenwald, et nous y pouvons suivre pas à pas la croissance de la persécution religieuse. Malheureusement, pour l'année décisive de 1628 les protocoles sont muets, le conseil, composé jusque-là de protestants, ayant été dissout et le secrétaire du conseil banni; leurs successeurs catholiques n'avaient aucun intérêt à nous conserver le souvenir des mesures violentes prises immédiatement plus tard par les autorités ecclésiastiques et militaires.

pour se faire respecter, ne se levaient en faveur des opprimés. Malgré les prières et les larmes des victimes et les exhortations de leurs frères à l'étranger, la lutte était impossible à la longue. Un pasteur d'Altenberg, dans l'Erzgebirg saxon, David Wangenheim, composa à l'adresse des émigrés et des protestants qui restaient encore en Bohême, un petit livre intitulé: *La Ceinture de vérité*, qui parut à Leipzig en 1628. Il y résume très-nettement les motifs nombreux qui devaient forcer les âmes faibles à plier; quant aux moyens qu'il indique à ceux qui veulent persévérer dans la foi, il ne nous paraissent guère efficaces. L'exil seul pouvait sauvegarder encore la liberté des consciences; mais pour combien de malheureux l'exil n'était-il pas impossible? Aussi trouvons-nous bien naïf ou bien hypocrite l'enthousiasme de Carafa, qui considère la conversion de Thabor par les Jésuites et Don Balthasar de Marradas comme une preuve spéciale de l'intervention divine en faveur de l'Église [1]. Le ciel n'avait que faire d'intervenir, et les moyens terrestres suffisaient pleinement pour expliquer cette victoire. Un jour que quelques Jésuites à Rome se vantaient devant le pape d'avoir converti à eux seuls la Bohême entière, le capucin Valerianus Magnus, qui lui-même avait pris part à cette tâche, et qui se trouvait à l'audience, dit en souriant à Urbain VIII: «Saint-Père, donnez-moi d'aussi bons soldats qu'on en donne aux Pères Jésuites, et je m'engage à convertir au catholicisme le monde entier [2]!»

[1] *Relatione*, p. 153.
[2] Pelzel, II, p. 788.

VI.

Pour retracer dans son ensemble ce lamentable tableau, il nous reste à voir quel fut le sort du petit peuple et des paysans. Ces classes inférieures de la société ne s'étaient guère mêlées de la révolution politique ; indifférentes à tous les changements dynastiques, à toutes les luttes de privilèges qui passionnaient leurs maîtres, horriblement foulés par tous les partis, les habitants des campagnes avaient essayé quelquefois, quand ils le pouvaient sans trop de dangers, de mettre un terme à leurs souffrances en assommant les mercenaires impériaux ou bohèmes qui les pillaient et massacraient au gré de leurs caprices. Rarement et imparfaitement appelés sous les armes au commencement de la lutte, ils s'étaient bientôt complétement effacés devant les soldats enrôlés à l'étranger [1]. Néanmoins ils furent atteints comme les autres par la réaction catholique et durent porter la peine de fautes qu'ils n'avaient point commises. Ils furent même plus malheureux encore que les nobles et les bourgeois, car d'après les doctrines universellement admises à cette époque, ils étaient tenus de suivre la foi de leurs maîtres. Or, les domaines de leurs maîtres, vendus ou confisqués, étant devenus la propriété de seigneurs catholiques, les malheureux serfs devenaient catholiques sans autre forme de procès. Mais dans les rangs de ces laboureurs et parmi ces artisans courbés sous le joug, se levèrent des confesseurs de la foi, d'autant plus nombreux que contre de si humbles victimes on se croyait tenu à moins de ménagements.

[1] Voy. sur ce sujet, K. A. Müller, *Fünf Bücher vom bœhmischen Kriege, passim.*

L'œuvre de conversion avait commencé dans les chaumières des paysans en même temps que dans les villes et dans les châteaux de la noblesse.

Beaucoup de personnes expérimentées blâmaient ces mesures comme trop hâtives; ainsi nous lisons dans une lettre d'Albert de Waldstein, du 1er novembre 1628 : «C'est très-maladroit de commencer à parler de religion aux paysans avant que la noblesse soit tout à fait hors du pays; il n'est pas prudent d'offenser ainsi tout le monde à la fois. Laissez les bourgeois et les paysans en paix jusqu'à ce que la noblesse soit expulsée [1].» Mais les convertisseurs étaient pressés d'atteindre leur but. On employa d'abord, comme partout, les promesses et les flatteries. Les moines mendiants parcouraient le pays, disant aux paysans qu'il ne s'agissait pas de renier leurs convictions, mais d'admettre seulement en sus l'autorité du Saint-Siège [2]. Ils déclaraient à leurs auditeurs hésitants que si par hasard ils se trompaient dans leurs opinions religieuses, ils en prenaient la responsabilité devant le tribunal de Dieu et qu'ils porteraient pour eux les peines de l'enfer [3]. D'autres missionnaires, arrivant dans un nouveau village, commençaient par exhiber en grande pompe les ordonnances impériales, ainsi que les lettres missives de l'archevêque et des seigneurs de la contrée, puis ils se rendaient à l'Église, entourés des anciens de la paroisse et suivis de la foule curieuse qu'ils haranguaient avec autant de véhémence et d'énergie que possible, faisant alterner dans leurs sermons les promesses captieuses et les menaces des châtiments terrestres et divins [4]. Les convertisseurs promettaient en outre l'allégement des corvées et des impôts [5]; ils distribuaient des provisions dans les campagnes

[1] Fœrster, *Wallenstein*, p. 356.

[2] *Hist. persec.*, chap. 103, § 3.

[3] Balbinus, lib. IV, p. 143.

[4] Balbinus dit de l'un de ces missionnaires, le P. Krawarsky, «*tanta viri auctoritas ut non loqui sed imperare videretur*. Lib. IV, pars II, p. 143. — Un autre missionnaire qui vécut plus tard et dont nous avons déjà parlé, le P. Konias, prêchait de telle façon sur le jugement dernier et l'enfer, que ses auditeurs en devenaient fous. Pelzel, *Bœhm. Gelehrte*, p. 185.

[5] Holyk, p. 77, cité par Peschek, II, p. 6.

horriblement ravagées par la guerre et la famine, et par de tels moyens ils réussirent souvent à convertir les nécessiteux. Quelquefois aussi, ce moyen était inefficace. Un moine établi à Koschumberg avait promis un quart de froment à tous ceux qui viendraient se confesser à lui, et les paysans affamés d'accourir. Sa provision fut bientôt réduite au point qu'il ne voulut plus donner qu'un demi-quart de blé. Les paysans moins favorisés en furent indignés: «Comment, dirent-ils, nos âmes ne valent-elles que la moitié de celles des autres?» et ils renoncèrent à se faire catholiques [1]. Les Jésuites Lamormain et Philippi, qui ne voulaient pas priver les seigneurs et l'Église catholique du travail de tant de serfs hérétiques, avaient recommandé à l'Empereur de ne pas les exiler, mais de travailler à leur conversion «par des châtiments modérés et sagement gradués; Dieu aurait soin du reste [2].» Nous verrons tout à l'heure la modération des convertisseurs. On ne dédaignait pas non plus des moyens plus ou moins surnaturels pour travailler les esprits. Le cardinal de Dietrichstein fit opérer à Nikolsburg de nombreuses guérisons par une image de la Vierge. On venait de loin pour l'adorer, et dix mille prosélytes s'y pressèrent un jour au pied des autels [3]. Holyk, ce novice forcé des Jésuites, qui parvint plus tard à s'échapper de Bohème, et qui pendant ses longs séjours dans les couvents de différents ordres, a pu étudier à loisir les procédés employés par eux dans l'œuvre de la réforme catholique, nous entretient aussi des miracles d'une autre image de la Vierge à laquelle on faisait répandre des larmes sur l'endurcissement des hérétiques, larmes que produisaient de petits poissons placés dans un réservoir à l'intérieur de la statue. Il y avait aussi une grande image du Christ en croix qu'on promenait par les villages ; les bras de la croix étaient creux et la tête mobile; docile à l'impulsion qu'elle recevait en secret de la main du porteur, l'image du Crucifié saluait affablement les catholiques et semblait se

[1] *Hist. persec.*, chap. 103, § 3.

[2] Hurter, III, p. 371.

[3] Carafa, *Comm.*, p. 224.

détourner avec horreurs des hérétiques qui se trouvaient sur son chemin [1]. Mais bien souvent ces procédés restaient sans résultat. Alors les missionnaires et le clergé appelaient à leur aide les dragons de Lichtenstein, disant «qu'aussi longtemps qu'on n'aurait point coupé deux ou trois têtes, on n'arriverait à rien [2].» Les soldats arrivaient et les brutalités commençaient. On faisait la chasse à ceux qui ne voulaient point assister au culte catholique; on maltraitait les femmes et les enfants, on défendait les mariages et les enterrements. Une des tortures les plus infâmes imaginées par les dragons de Lichtenstein était d'attacher, en face des jeunes mères, leurs nourrissons et de les tenir séparés, malgré leurs larmes et leurs cris, jusqu'à ce qu'elles eussent abjuré [3]. Un jour, dans un village de Silésie, deux officiers, saisissant un enfant devant ses parents éplorés, le coupèrent en deux à coups de sabre et jetèrent les restes palpitants devant le père et la mère, disant en ricanant : «Voici votre communion *sub utraque!* [4]» Et ces dragons s'appelaient eux-mêmes — en plaisantant, il est vrai — «les sauveurs», *die Seligmacher!*

A Wysoka, un village près de Kuttenberg, les dragons ayant surpris le jour de Noël une réunion clandestine de prières, s'amusèrent à fouler aux pieds le pain déjà préparé pour la communion, à écraser sous le talon de leurs bottes la coupe consacrée et à dépouiller les assistants de leurs vêtements, les forçant, après avoir fait subir aux femmes les derniers outrages, de rentrer ainsi chez eux à travers une neige profonde [5]. A Leitomischl, on alla jusqu'à défendre de vendre des vivres aux hérétiques. A Prostiejowa, quel-

[1] Holyk, p. 109, cité par Peschek, II, p. 282. — Balbinus nous raconte également en détail de nombreux miracles opérés par la Sainte-Vierge de 1620 à 1627. *Epitome,* lib. VII, p. 47 et suiv.

[2] Paroles de Jean Cœlestinus, archiprêtre de Kœnigingrætz. *Hist. persec.,* chap. 96, § 3.

[3] Worbs, *Geschichte von Sagan,* Züllichau, 1795, in-8°, p. 313. — Hurter (III, p. 162) ne nie pas ces faits, mais il se contente de dire que Ferdinand ne les a jamais approuvés; triste excuse!

[4] Peschek, II, p. 141.

[5] Cela se passait dès l'année 1623. *Theatrum Europ.,* I, p. 764. — Voy. aussi Peschek, II, p. 272.

ques centaines de paysans furent enfermés dans une écurie dont on boucha les portes et les fenêtres, et l'on y tint les malheureux jusqu'à ce qu'un grand nombre eût succombé aux miasmes du lieu et que le reste eût promis d'aller à confesse. A Holeschau, le Jésuite Jean Drachowsky, fit fabriquer des cages en bois de chêne, dans lesquelles la victime, suspendue dans les airs et le dos voûté, ne pouvait ni s'asseoir, ni se coucher, ni se tenir debout. Cette torture raffinée matait d'ordinaire les plus intrépides au bout d'une demi-journée [1]. Souvent on empêchait aussi les récalcitrants de dormir pendant des semaines entières, pour les forcer à céder. Il y eut des malheureux qui en devinrent fous. A Pardubitz, on mettait les hérétiques endurcis dans des cachots souterrains de deux mètres de long, au fond desquels coulait une eau glacée ; chaque mouvement y précipitait les prisonniers, qui ne tardaient pas à se faire catholiques [2].

L'archevêque de Prague avait découvert, pour sauver l'âme des paysans, un moyen qui fait honneur à son esprit inventif. Il ordonna qu'on les empêchât de nourrir leur bétail : les animaux, tourmentés par la faim et la soif, criaient jour et nuit, et finissaient par convertir leurs maîtres. «Voici, disaient les paysans, voici nos vaches, nos porcs, nos bœufs sont bien plus savants que les Jésuites qui nous ont prêché des années entières sans succès ; nos bêtes nous ont faits catholiques en quelques jours [3].»

L'intimidation fut bientôt générale. Bien peu se sentaient appelés au martyre, et comme le dit tristement un des pasteurs exilés, ceux qui peu de temps auparavant avaient accompagné en pleurant leurs prédicateurs évangéliques, se rendaient en foule auprès du curé, cherchant le certificat de confession dont les magiques paroles (*fecit professionem fidei N. N.*) devaient les protéger contre les maux qu'on leur infligeait [4].

[1] *Hist. persec.*, chap. 103, § 10.
[2] *Hist. persec.*, chap. 103, § 11.
[3] K. Schrœter, *Exulantenhistorie*, p. 118.
[4] Relation de Jean Nippe, pasteur à Grünberg, citée par Peschek, II, p. 136. — Voy. aussi Stransky, p. 292.

A Koschumberg, pour ne citer qu'un seul exemple, il y avait trois cents protestants; lorsqu'ils furent appelés à la messe, dix à peine déclarèrent préférer la prison à l'abjuration, et sur ces dix, il y en eut six qui cédèrent bientôt. Les quatre autres furent enfermés en plein hiver, pendant cinq semaines, dans un lieu rempli d'immondices. On les y laissa pendant neuf jours sans nourriture; ils durent se sustenter par les plus tristes moyens, refusant de plier, mais demandant en grâce qu'on les menât au supplice. On leur répondit comme on répondait alors en général, quand les malheureux qu'on tourmentait ainsi demandaient à mourir; on leur disait avec une hypocrite douceur que l'empereur n'avait pas soif de leur sang, mais de leur salut, et que d'ailleurs ce n'était pas à eux à réclamer la couronne du martyre, étant de trop grands scélérats pour qu'on leur permît de se vanter d'un bonheur pareil [1]. Plus tard on les tint pendant cinq mois au secret, ne leur donnant à boire et à manger que deux fois par semaine; finalement, les Jésuites, désespérant de les convertir et trouvant l'exemple d'une pareille fermeté dangereux, les envoyèrent en exil: c'étaient quatre pauvres ouvriers [2].

Les seigneurs eux-mêmes travaillaient ardemment à la conversion de leurs vassaux. Nous pouvons juger de la disposition générale des seigneurs catholiques par les lettres d'A. de Waldstein, qui n'était rien moins que fanatique. Cependant lui aussi, le jour même où il demandait «un bon tailleur français», écrivait une lettre sévère aux magistrats de Leipa pour y extirper l'hérésie [3]. Plus tard on le voit ordonner que soixante fils de bourgeois de Sagan soient envoyés *à leurs frais* chez les Jésuites de Gyczin pour y faire leurs études [4], et cependant quelle détestable opinion n'avait-il pas des moines de Leipa [5], et combien ne se plaint-il pas des «im-

[1] *Hist. persec.*, chap. 103, § 14, et Amos Comenius, *Historia fratrum*, p. 44.
[2] *Hist. persec.*, chap. 103, § 21.
[3] Fœrster, *Wallenstein*, p. 44.
[4] Fœrster, p. 72.
[5] «Je suis fort étonné que les moines de Leipa aient employé déjà leurs 2000 écus; je ne doute point qu'ils ne les aient dépensé, mais avec des filles de mau-

pertinences exorbitantes» des Jésuites [1] ? Mais Waldstein gagna néanmoins la réputation d'un homme tolérant à cette époque et il faut avouer qu'il la méritait, lorsqu'on le compare à certains de ses nobles compatriotes. Ainsi le seigneur de Talho forçait ses paysans à coups de sabre à tomber à genoux devant l'hostie consacrée. Un autre, George Mitrowsky, fit mettre quelques-uns de ses vassaux à la question jusqu'à trois fois pour les forcer à se rétracter. Le comte de Kolowrat enfin, que nous avons déjà signalé comme un des plus sauvages convertisseurs, faisait ouvrir la bouche des malheureux avec le canon des fusils et la maintenait ouverte avec un bâillon, pendant qu'on y introduisait l'hostie. A Kniezowsy, l'on enivra les paysans qu'on avait rassemblés à coups de sabre, afin de pouvoir les traîner plus facilement à la communion [2] !

Un pareil régime de terreur devait, on le comprend, briser à la longue toute opposition. En lisant l'histoire de ces paysans bohèmes, il faut s'étonner, non pas de leur défaillance finale, mais de leur résistance si énergique et si longue. Pour les vaincre, il fallut plus de temps, plus de violences, plus d'iniquités que n'en avait coûté la conversion des bourgeois et des nobles [3].

La noblesse et la bourgeoisie protestantes, grâce à leur fortune et à leur position politique et sociale, avaient pu du moins, en se décidant à l'exil, trouver les moyens de fuir et espérer un accueil bienveillant à l'étranger. Les malheureux serfs n'avaient pas même cette ressource suprême. Ils ne

vaise vie et d'autres vagabonds, comme c'est leur habitude.» Lettre du 19 août 1627. Fœrster, p. 346.

[1] «J'ai appris les tumultes que les Jésuites ont excité parmi mes paysans. Il y a un proverbe italien qui dit : *cosi vol, cosi habbia*. C'est pourquoi ne vous mêlez point de cette affaire. Si les Jésuites se conduisent bien, ils en viendront heureusement à bout ; je ne me soucie point, pour ma part, de défendre leurs impertinences par le bras séculier, car leurs prétentions sont insupportables.» Lettre au *Landeshauptmann* Gérard de Taxis, du 20 juin 1626. Fœrster, p. 351.

[2] *Hist. persec.*, chap. 103, § 15 et *passim*.

[3] En présence de toutes les atrocités que nous venons de raconter, Hurter a eu le courage peu enviable de se demander si la force fut employée pour obtenir des conversions ? «Il ne paraît pas,» dit-il. *Hist. de Ferdinand II*, II, p. 201.

possédaient rien, pas même leur propre corps. Sans doute on les vit quelquefois, poussés par le désespoir, incendier leurs maisons et se retirer dans les bois avec leurs familles [1]. Les habitants de Lissa mirent le feu à la ville, à l'approche des commissaires et quittèrent en masse le pays [2]. Mais la faim forçait bientôt les fugitifs à sortir de leurs cachettes; s'ils se retiraient dans d'autres villages, ils y rencontraient toujours des délateurs. De lourdes amendes frappaient les recéleurs compatissants [3]. Quant à sortir tout à fait du pays, cela n'était possible qu'à ceux qui habitaient près des frontières [4]. Les pauvres gens, ne connaissant que leur langue maternelle, ignorant les chemins qu'il aurait fallu suivre, ne possédaient point les ressources nécessaires à un voyage. D'ailleurs, les moines avaient soin de leur dire que la fuite ne servirait qu'à augmenter leur misère, que l'empereur avait partout soumis les protestants aux mêmes lois et qu'il était partout le maître [5]. Il y eut cependant, même parmi les paysans, des caractères fortement trempés qui ne reculèrent pas devant une fuite si périlleuse pour eux et qui réussirent [6].

En de rares endroits seulement, l'excès du désespoir poussa les paysans à des révoltes, non préparées et sans lien entre elles, condamnées par conséquent à ne pas réussir. Cependant les paysans de la Haute-Autriche détruisirent deux armées et firent un instant trembler l'empereur [7]. Mais les

[1] Carafa, *Comm.*, p. 187.

[2] Pelzel, II, p. 750.

[3] Un mandat du 3 mars 1628 fixait l'amende à 100 thalers par nuit.

[4] Sur le triste sort d'un grand nombre d'exilés à l'étranger, — sujet que nous ne pouvons aborder ici, — voir la troisième partie de l'ouvrage de Peschek, intitulée : *Les protestants bohèmes à l'étranger*, vol. II, p. 431-570.

[5] *Hist. persec.*, chap. 103, § 18.

[6] Il faut lire l'histoire touchante du vieux Peschek, qui échoua dans sa tentative, et dont le descendant raconte les souffrances et le martyre avec une pieuse émotion. Peschek, II, p. 284 et suiv.

[7] Nous ne pouvons retracer ici l'histoire de cette lutte héroïque entreprise pour la défense des libertés religieuses. C'est une des plus belles pages de l'histoire du dix-septième siècle. Ceux qui ne voudraient point l'étudier aux sources, pourront lire l'ouvrage de F. Kurtz, *Versuch einer Geschichte des Bauernkrieges in*

autres insurrections qui éclatèrent successivement en Bohême ne furent que des échauffourées dont l'unique résultat fut de faire verser du sang. Dès 1625, la comtesse de Wartenberg avait été tuée par ses paysans à Morgenthal, ainsi que le seigneur de Werda, près de Kuttenberg[1]. En 1627, quelques milliers de paysans se levèrent, prirent la ville de Kaurzim et plusieurs châteaux; mais ils furent facilement réduits. On en tua quelques centaines, on écartela les plus coupables, on renvoya les autres avec le nez ou les oreilles coupées, marqués d'un fer rouge au dos ou sur le front[2]. En mars 1628, quatre mille sujets du comte Terzky se soulevèrent également dans le cercle de Kœnigingrætz, et après avoir massacré le P. Camille, missionnaire bénédictin, commandés par un noble dépossédé de ses biens, ils vinrent s'établir devant Neuhaus, en demandant des pasteurs utraquistes. Le grand général de l'Empereur, A. de Waldstein, nommé duc de Friedland, dut les combattre; il n'eut pas de peine à mettre en fuite ces hommes débiles «qui tombaient devant lui comme l'oiseau devant l'oiseleur[3]», et le 11 mai, les prisonniers furent mutilés ou mis à mort sur le marché de Prague[4]. En 1629, une nouvelle révolte eut lieu parmi les sujets du duc de Friedland eux-mêmes, qui commença, elle aussi, par le massacre d'un missionnaire et fut égale-

Oberœstreich unter Fadinger, etc., Leipzig, 1805; ils en trouveront aussi un résumé suffisamment impartial dans l'*Histoire d'Autriche* du comte de Mailàth, aux chap. 43 et 44, vol. II, p. 36–77.

[1] Fœrster, p. 358.

[2] Pelzel, II, p. 751.

[3] Balbinus a vu lui-même, encore enfant, du haut de la grande tour de Kœningingrætz, les bandes désordonnées des paysans s'approcher en menaçant de la ville, «*sed carpebantur paulatim ut aves autumnales in aucupiis.*» Balbinus, lib. III, p. 266.

[4] *Gewisse wahrhaffte Relation vom Auffstand,* etc. — Voy. aussi *Theatr. Europ.,* I, p. 1097, Carafa, *Comm.,* p. 187, et Fœrster, p. 358. — Il est difficile cependant de croire à cette conspiration de paysans qui, lors du séjour de Ferdinand en Bohême (1628), auraient voulu l'enlever pendant qu'il était à la chasse, et l'étrangler. Les tortures cruelles *(rigidissima tormenta)* auxquelles furent soumis les adhérents de ce prétendu complot pouvaient arracher tous les aveux qu'on désirait obtenir dans un intérêt facile à comprendre. Carafa, *Comm.,* p. 340.

ment étouffée dans le sang [1]. Dans les montagnes Wzetiniennes, en Moravie *(Weiss-Gebirge)*, des partis des paysans se maintinrent contre les troupes impériales jusqu'en 1632, retranchés dans des gorges impénétrables, comme ces *outlaws* saxons qui fuyaient la tyrannie de Guillaume-le-Bâtard.

Lorsque tout mouvement insurrectionnel fut enfin étouffé, des coups de mains hardis ou le meurtre de quelque convertisseur trop impitoyable montraient que le feu couvait sous la cendre. Il importe de remarquer ici, que la tâche des missionnaires n'était pas toujours sans danger. Quand ils n'étaient pas escortés de leurs soldats, ils avaient souvent à essuyer les insultes du peuple exaspéré, et plus d'un succomba dans l'exercice de ses fonctions. Nous en avons déjà vu quelques exemples; il serait facile d'en citer bien d'autres encore. Ainsi le Jésuite Mathias Burnatius qui avait appelé à son aide les soldats du commandant de Gyczin, pour que saisies de terreur, ses ouailles récalcitrantes suivissent plus docilement ses leçons, fut assommé à coups de hache et de fourche par les paysans de Rowensko, en 1629 [2]. D'autres furent tués en errant seuls dans les montagnes et dans les campagnes, par des fanatiques qui croyaient venger sur eux tant de sang innocent, injustement répandu. Uniquement occupé de la vérité historique, nous reconnaissons que la vie de plus d'un de ces martyrs, telle que nous la raconte le Père Balbin, nous a paru touchante; il se trouvait certes parmi eux des hommes honnêtes et sincères, qui avaient foi dans les doctrines qu'ils prêchaient et qui se croyaient obligés en conscience d'appliquer le *Compelle intrare* aux hérétiques récalcitrants. Beaucoup d'entre eux moururent aussi de la peste en veillant au lit des malades et en soignant avec dévouement leurs ouailles en danger [3]. Mais combien aussi qui n'avaient pas cette triste sincérité!

[1] *Hist. persec.*, chap. 103, § 19.

[2] «*Ut perterriti facilius audirent de regno Dei et Ecclesia.*» Balbinus, *Miscellanea*, IV, p. 210 ss.

[3] Balbinus, *Miscellanea*, lib. IV. — A la fin du livre se trouve un appendice sans pagination intitulé : *Coronis continens indiculum eorum e Societate Jesu.... qui in Bohemia.... sese victimas charitatis Deo et patriæ præbuerunt*, etc.

Même quand leur vie n'était point en danger, la mission des commissaires de réformation n'était pas toujours agréable. On nous a conservé deux curieuses lettres du dominicain George Landherr, envoyé par l'archevêque de Prague à Joachimsthal pour convertir cette ville, dans lesquelles il rend compte à son supérieur des résultats de sa mission. La jeunesse turbulente et la populace l'avaient poursuivi dans les rues, avaient pénétré à sa suite dans l'église, se moquant de lui, renversant les bancs et lui jetant des pierres, si bien qu'il avait du descendre de chaire et se sauver au plus vite pour ne point être lapidé, au milieu des huées d'une foule irritée qui l'appelait moine du diable et Satan. Aussi ne saurait-on s'étonner de voir la lettre se terminer par la phrase suivante: «Le meilleur remède serait d'envoyer ici quelques centaines de soldats; ils sauraient bien comment mater les rebelles [1]!» Les mêmes faits se sont reproduits sans doute avec plus ou moins de violence, en plus d'une occasion.

Tout n'était pas fini sans doute en Bohème. Dans les endroits déserts, on voyait encore se réunir des fidèles plus ou moins nombreux, pour célébrer à la dérobée le culte de leurs pères. Un contemporain dont nous avons déjà souvent cité les paroles, G. Holyk, nous dépeint, comme témoin oculaire, une de ces réunions. «Je me rappelle encore, dit-il, qu'ayant environ sept ans, je me trouvais avec mes parents dans une immense et sombre forêt. Nous étions assis, au milieu du plus profond silence, dans un chariot, à l'abri des arbres couverts de neige. Bientôt plusieurs centaines de personnes vinrent s'établir autour de nous et se bâtir des huttes de branchage. On puisait la nourriture dans deux viviers voisins. Non loin de là, près d'une colline, une clochette pendait entre deux arbres; on la sonnait pour le service divin, et je me souviens encore aujourd'hui, comme dans un rêve lointain (il écrivait en 1673), d'avoir entendu

[1] Les lettres se trouvent chez A. D. Richter, *De persecutionibus bohemicis in valle Joachimica,* Annaberg, 1758, cité par Peschek, II, p. 235. Elles sont aussi imprimées dans Illgen, *Zeitschrift für die hist. Theol.,* 1841, vol. II, p. 150.

prêcher là deux prédicateurs et de les avoir vu distribuer la Cène à la foule qui se pressait autour d'eux.... D'où venaient les conducteurs évangéliques qui figuraient dans ces pieuses réunions? Je ne saurais le dire; on mettait aux coins des bois de vigilantes sentinelles et puis on chantait joyeusement les louanges du Seigneur. Après le sermon, la communion se faisait autour d'un tronc d'arbre grossièrement façonné. Ah! chrétiens fidèles, qu'il était doux et sublime d'entendre retentir les saints cantiques au milieu des plus épaisses forêts [1]! »

De temps à autre, il se levait, au sein de ces réunions clandestines, quelque confesseur enthousiaste ou quelque prophétesse inspirée qui prédisait le triomphe de la justice et le châtiment des méchants et cherchait à conquérir la palme glorieuse du martyre. Ces extases religieuses étaient le produit naturel des transports et des angoisses continuelles au milieu desquelles ils vivaient. Ce sont des symptômes absolument semblables à ceux des *illuminés* des Cévennes. L'un de ces malheureux, le paysan George Balthasar, fut décapité à Prague et puis écartelé, le 14 août 1629. Ces inspirés s'ingéniaient à trouver partout dans la nature les signes du courroux céleste, et notaient avec un religieux effroi la fin terrible et prématurée d'un grand nombre de leurs persécuteurs, puisant une force nouvelle dans ces faits où ils voyaient le jugement de Dieu [2].

Mais ce ne furent que des apparitions isolées. Les masses étaient domptées, et c'est pour cela qu'on a dit avec raison que l'année 1628 marquait la fin du protestantisme en

[1] Holyk, cité par Peschek, II, p. 298. — Holyk raconte à cette occasion que l'habitude des réunions secrètes continuait encore bien plus tard, alors que, vers 1667, se trouvant dans les ordres, il allait quelquefois dans un village, visiter les paysans. Le secret fut un jour trahi par une petite fille qui répondit à ses questions en disant que ses parents étaient à la forêt pour recevoir le bon Dieu blanc (le pain consacré). *Loc. citat.*

[2] *Hist. persec.*, chap. 104 et chap. 106, §§ 10-22. — Amos Comenius, âme profondément chrétienne, mais crédule à l'excès, publia plus tard les prophéties de quelques-uns d'entre ces personnages. Voy. l'article *Comenius* dans la *Theologische Realencyclopædie* de Herzog, III, p. 3. Pour la vie de l'évêque, voy. aussi Regenvolscius, p. 322.

Bohême[1]. Les esprits inquiétés et affaiblis par cinq années de persécutions, latentes, il est vrai, mais obstinément continuées, ne purent résister à la *Terreur catholique*, organisée en 1627. Jusqu'à cette époque, les conversions avaient été rares ; mais depuis lors, le succès de l'Église fut assuré, et les convertisseurs n'eurent plus qu'à paraître pour récolter enfin cette moisson d'âmes qu'ils convoitaient depuis si longtemps. Ils étaient en quantité suffisante ; nous ne savons pas quel était leur nombre total, mais Balbinus nous raconte qu'après 1627, trois cents missionnaires de la seule Société de Jésus parcouraient la Bohême[2]. Leur ordre était fier de leurs triomphes ; l'un deux, le P. André Matsch, se vantait d'avoir converti pour sa part dix mille hérétiques et neuf « prédicants ». Mais le plus célèbre d'entre eux est le P. Adam Krawarsky, de Prague, qui pendant sa longue carrière parcourut la Bohême en tous sens et qui, lorsque ses supérieurs lui demandèrent un compte-rendu de ses travaux, put leur présenter une liste de 33,140 hérétiques que son éloquence entraînante avait ramenés au culte catholique[3]. Que de souffrances inconnues et de longues angoisses cachées sans doute sous ce chiffre orgueilleux ! Tous du moins, parmi ces convertisseurs, ne se faisaient point illusion sur la valeur de leur œuvre : ainsi le comte Hannibal de Dohna, l'un des plus ardents entrepreneurs de dragonnades, se vantait un jour, après avoir triomphé de la résistance des habitants de Glogau, d'être un homme plus saint encore que l'apôtre Pierre. « Il n'a converti que trois mille personnes par son sermon de Pentecôte, disait-il en riant, et moi, aujourd'hui même, j'en ai converti bien plus, sans prendre

[1] Quelques critiques m'ont reproché d'avoir terminé mon travail à cette date ; je ne puis m'empêcher de la maintenir comme date capitale dans mon sujet ; après 1628 il y a bien encore quelques protestants épars et qui pour échapper à la mort ou à l'exil *doivent faire profession extérieure de catholicisme,* mais, par cela même, le protestantisme a cessé d'exister. L'accord est d'ailleurs général sur ce point ; Regenvolscius (p. 206) et Stransky (p. 295) s'entendent là-dessus avec les auteurs de l'*Historia persecutionum*.

[2] Hurter, III, p. 176. — Voy. aussi Balbinus, lib. IV, p. 146.

[3] Balbinus, *Miscellanea,* IV, p. 142.

même la peine de leur prêcher [1].» — Mais qu'importait l'imperfection de l'œuvre! Le but était atteint et les moyens sanctifiés. Sans doute, c'était la mort dans l'âme et la haine dans le cœur que les foules, naguère encore hérétiques, remplissaient les églises; mais les convertisseurs n'y regardaient pas de si près. Les Jésuites, qui dès lors avaient pris la haute main dans la direction morale et intellectuelle du pays, qu'ils cherchent à conserver encore aujourd'hui, savaient que le ressort des âmes était brisé, et qu'à cette première génération d'hérétiques convertis, mais assez mal affermis dans la foi, succéderaient des générations plus ferventes et plus dociles; aussi s'abstinrent-ils prudemment pendant longtemps de trop scruter les consciences; ce ne fut que plus tard qu'ils s'efforcèrent de rendre encore plus pesant et plus dur leur joug déjà si lourd pour les pauvres Bohèmes. Après la conversion officielle du pays, ils se contentèrent de veiller avec un soin jaloux à ce qu'aucune influence du dehors ne vînt troubler l'unité, si chèrement acquise, de l'Église catholique [2]. Ils y réussirent, il est vrai, mais à quel prix? Au point de vue matériel, le pays était devasté; des milliers de villages y disparurent dans le cours de la guerre de Trente Ans. Avant la guerre il y avait eu dans la Bohème près de trente mille communes; le tiers à peine existait après 1648 [3], et parmi celles qui restaient, beaucoup ne subsistaient que de nom et présentaient le plus désolant aspect [4]. Voici ce que disaient,

[1] *Loci communes schlesischer Gravaminum*, Bresslaw, 1634, in-4°, p. 166.

[2] «*Integraque regna cadaver facta,*» dit énergiquement Amos Comenius (*De rerum humanarum emendatione consultatio catholica ad genus humanum, ante alios ad eruditos, religiosos, potentes Europæ*. Halæ, 1702, in-4°, p. 35). — Nous venons de relire ce singulier opuscule du pieux évêque qui fut aussi un grand grammairien et dans la *Janua linguarum reserata* duquel plusieurs générations en Europe ont puisé leur connaissance du latin. Au milieu de bien des bizarreries, on est frappé d'y rencontrer une foule d'idées neuves et larges. Le chapitre final, *Communia generis humani ad Deum suspiria,* est d'une grande beauté.

[3] H. Wuttke, *Die Entwicklung der öffentlichen Verhæltnisse Schlesiens vornehmlich unter den Habsburgern* (Leipzig, 1842), cité par Sugenheim, *Geschichte der Jesuiten in Deutschland,* I, p. 276. — Voy. aussi Hormayr, *Taschenbuch für vaterlændische Geschichte,* année 1836, p. 296.

[4] Balbinus, lib. III, p. 63.

en 1635, des ambassadeurs étrangers qui traversaient la Bohême, dans une relation officielle : « L'état du pays est misérable et désolant ; on ne rencontre ni homme, ni animaux, pas même un chien ou un chat, dans la plupart des villages. Dans les villes et dans les campagnes une foule de maisons tombent en ruines ou ont été démolies et les champs ne sont plus cultivés[1]. » Au point de vue intellectuel, le résultat fut bien plus triste encore. A la place d'une activité scientifique et littéraire qui donnait à la Bohême un rang élevé dans le mouvement intellectuel de l'Europe, on vit peser sur tout le pays le joug d'une ignorance systématique, regardée comme le meilleur moyen de défense par le despotisme religieux et politique [2]. Tout ce qui pouvait rappeler l'ancienne culture et les traditions nationales fut soigneusement étouffé ; pendant plus d'un siècle, les moines et les curés donnèrent la chasse à tout volume écrit en langue tchèque, qu'on regardait de prime-abord comme infecté d'hérésie ou comme pouvant réveiller des souvenirs d'indépendance nationale qui devaient être ignorés des générations à venir [3]. Quand cinquante ans plus tard le Jésuite Balbinus, après avoir décrit lui-même les souffrances du pays, déclarait, en finissant son ouvrage, que les plaies infligées à la Bohême par l'hérésie avaient été guéries par la clémence de la maison d'Autriche [4], il niait l'évidence des faits, et ses affirmations rappellent involontairement les paroles de Tacite : *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* [5]. Deux siècles ont passé depuis lors et sans doute il faudra de longues années encore pour que les désastreux effets de la réaction catholique soient complétement réparés en Bohême et pour que l'antagonisme des races, imprudemment nourri dans ce beau

[1] Hurter, III, p. 186. — Balbinus dans son *Epitome*, va jusqu'à avouer: «*mirum si post tot proscriptiones, cædes, fugas, expilationes, incolas superesse,*» p. 630.

[2] Pelzel, II, p. 788 et suiv.

[3] Peschek, II, p. 317.

[4] *Gravia illa ab Hæresi patriæ inflicta vulnera clementia austriaca persanata sunt.*» Balbinus, *Epitome*, p. 631.

[5] *Vita agricolæ*, chap. 30.

pays par une oppression séculaire, s'efface enfin dans une égale et sérieuse liberté.

Il est difficile ou plutôt impossible d'arriver à une estimation tant soit peu exacte du nombre de ceux que la *réformation* de la Bohème envoya dans l'exil. L'historien catholique Pelzel, s'appuyant sur l'avis du chancelier Slawata, contemporain de la persécution, donne un chiffre de 30,000 familles [1]; Peschek porte ce nombre à 36,000 familles émigrées [2]; mais qui donc aurait pu compter tous ceux qui passaient nuitamment les frontières ou se glissaient en secret hors du royaume [3]? L'immense majorité de ce chiffre appartenait aux classes supérieures de la société, et l'on peut dire que l'élite du pays sortit du royaume, portant à l'étranger le savoir et les talents dont la patrie ne devait plus jouir qu'au prix d'une apostasie [4].

C'est ainsi que Ferdinand II triompha du protestantisme en Bohème; c'est ainsi que le plan de conquête habilement tracé par la curie romaine reçut son exécution; mais comme toute conquête violente et contraire aux lois éternelles de la justice, elle renfermait dès le principe, pour le vainqueur, le germe de dangers et de malheurs futurs [5]. Celui qui, plus que tout autre, avait rendu possible cet éclatant succès de l'Église, n'assista pas au dénouement final. Rappelé par Urbain VIII, en octobre 1628, Carafa dut quitter l'Allemagne avant que la victoire ne fût entièrement décidée. Le nonce papal cependant n'avait aucun doute sur le succès

[1] Pelzel, II, p. 754.

[2] Peschek, II, p. 319.

[3] Balbinus semble aller encore plus loin que les deux chiffres cités plus haut, quand il parle de trente-six mille familles de possesseurs territoriaux, *sans compter les artisans,* etc. *Miscellanea,* lib. III, p. 63.

[4] Pelzel, dans son *Histoire de Bohème,* II, p. 755 et suiv., a donné, d'après des manuscrits contemporains, la liste des principaux émigrés ; mais elle est loin d'être complète. — Ajoutons d'ailleurs, pour rester fidèle à la vérité, que parmi la noblesse surtout plus d'un de ceux qui d'abord avaient quitté le pays, se trouvant à l'étranger dans la misère, faiblit et retourna en Bohème se faire catholique pour regagner ses biens confisqués. Carafa, *Relatione,* p. 155.

[5] «*Nulla quippe scelere adquisita potentia diuturna est; turbulenta sane, ruitura quam primum.*» Habernfeld, p. 185.

que tout faisait prévoir, et, terminant ses *Commentaires*, il pouvait se réjouir d'avoir opéré ce changement immense et déraciné cette hérésie que deux conciles, tant de papes et d'empereurs puissants avaient en vain combattue ; mais il repoussait modestement tout mérite personnel de ce labeur, et en attribuait humblement toute la gloire au Père Céleste et à la Très-Sainte mère de Dieu [1].

L'histoire impartiale ne peut s'associer à ces hymnes de triomphe et à ces chants d'allégresse. Elle ne peut que condamner de pareilles œuvres et les hommes qui les ont accomplies. Elle ne peut admettre qu'en reniant tout sentiment humain on accomplisse jamais les volontés de Dieu. On aurait tort, sans doute, de juger absolument les hommes du dix-septième siècle comme s'ils étaient des nôtres et d'après les idées qui gouvernent notre temps ; ce serait être injuste envers eux que de leur demander en fait de moralité politique ce que nous exigeons de nous-mêmes. Mais en les jugeant même au point de vue de leur époque, autant que cela nous est possible aujourd'hui, nous ne saurions cependant les absoudre. Après qu'ils ont joui des applaudissements des fanatiques contemporains, il est juste de leur infliger le blâme sévère de la postérité. L'histoire a le droit de reprendre ainsi à distance les grandes causes un moment perdues et de les remettre en lumière. C'est pourquoi ne dédaignons pas l'étude consciencieuse du passé et ne craignons point de le montrer sous son vrai jour, non pas pour raviver des haines confessionnelles qu'on voudrait voir éteintes, mais pour manifester d'une manière irréfutable combien, depuis deux siècles, nous avons marché dans la voie du progrès !

---

[1] Carafa, *Comm.*, p. 351 et suiv. — Les *Commentaires* parurent pour la première fois en Italie, en 1630. L'histoire de Carafa est encore très-peu éclaircie ; on n'a jamais pu savoir pourquoi, contrairement à tous les usages de la curie romaine, il ne fut pas promu à un archevêché ni au cardinalat ; il retourna dans son obscur évêché d'Aversa, où il mourut. Ni M. Müller, l'éditeur de la *Relatione*, ni M. Anthieny, dans son opuscule sur Carafa (Berlin, 1864), n'ont discuté la question.

APPENDICE I.

Le protestantisme en Bohème depuis 1628 jusqu'à nos jours [1].

Le protestantisme semblait désormais étouffé en Bohème et c'est à peine si dans l'ombre quelques milliers de fidèles conservaient encore le culte proscrit [2]. Mais les événements politiques survenus en Allemagne rendirent quelque espoir, à ceux qui restaient dans le pays, aussi bien qu'aux exilés établis le long des frontières et qui conservaient le désir de revoir leur patrie. Après la victoire de Leipzig, remportée le 17 septembre 1631 sur Tilly et les Impériaux par Gustave-Adolphe, roi de Suède, et l'Électeur de Saxe, son tardif allié, les troupes saxonnes furent dirigées sur la Bohème. S'étant emparées d'un grand nombre de villes, elles entrèrent dans Prague le 20 novembre de la même année. Jean-George, accompagné du comte Mathias de Thurn, devenu lieutenant-général au service de la Suède, y vint rejoindre ses régiments et résider quelque temps dans le palais des Lichtenstein. A leur suite un nombre considérable d'émigrés de tout âge et de toute condition pénétra dans le royaume, croyant être au bout de leurs souffrances. Le 21 novembre 1631, environ soixante-dix prédicateurs exilés, venus de

[1] Je m'acquitte ici de la promesse faite dans la préface ; le récit qui suit n'est plus qu'un résumé consciencieux, mais aussi rapide que possible, des principaux événements qui se rattachent à notre sujet, dans les deux derniers siècles ; d'autres, mieux informés et plus à même de traiter la question, développeront un jour ces indications sommaires.

[2] L'*Historia persecutionum* (chap. 107, § 14) parle de 7000 fidèles qui ne plièrent point les genoux devant les idoles ; il faut bien se garder de voir dans ce texte un renseignement positif, tout le passage, ainsi que le chiffre lui-même, étant une citation biblique, tirée du Ier livre des Rois.

tous côtés à Prague, allèrent en procession solennelle remercier Dieu dans l'église de Theyn. Puis on réorganisa partout les églises protestantes; il y eut bientôt vingt-quatre lieux de culte ouverts aux fidèles et beaucoup de nouveaux convertis «déposèrent le masque et retombèrent dans l'hérésie[1].» Un Consistoire protestant fut de nouveau élu, les Jésuites exilés de la capitale, et l'Université réorganisée avec des professeurs laïques. On raconte qu'au bout de quelques mois le protestantisme comptait de rechef à Prague quinze mille adhérents. Malheureusement ce nouvel état de choses fut de courte durée. Le 25 mai 1632 les troupes impériales sous les ordres du duc de Friedland rentraient dans la capitale de la Bohème, chassant devant eux les Saxons. Naturellement prédicateurs et fidèles furent expulsés à leur suite et la compression devint d'autant plus acharnée qu'elle n'avait porté jusque-là que des fruits si précaires.

Quand l'armée suédoise pénétra en Bohème sous les ordres de Torstenson, en 1644, il se présenta une nouvelle lueur d'espoir pour ceux qui n'avaient point encore renoncé à toute espérance; on vit souvent des centaines de *nouveaux catholiques* se presser autour des aumôniers des régiments suédois pour confesser en pleurant leur apostasie[2]. Les mêmes faits se renouvelèrent quand le comte de Kœnigsmarck vint assiéger Prague en 1648. Mais quand la paix de Westphalie fut signée sans que les princes protestants eussent rien tenté pour garantir leurs coréligionnaires dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche[3], la sévérité des missionnaires et du clergé catholique, désormais à l'abri de toute intervention étrangère, redoubla par toute la Bohème. De 1650 à 1651 de nombreux fugitifs quittèrent encore le royaume. Il importe de ne pas conclure de ces persécutions continuelles à la présence dans le pays d'un

[1] Pessina, p. 391.

[2] Holyk, p. 84, chez Peschek, t. II, p. 347.

[3] Aux négociations de Münster, Ferdinand III acheta pour 600,000 thalers l'appui de la Suède dans les négociations entamées par quelques petits princes protestants au sujet de la réintégration des protestants de Bohème. Hanser, *Deutschland nach dem dreissigjæhrigen Kriege*, p. 66.

nombre toujours encore considérable de *protestants* ouvertement déclarés. L'année 1628 avait mis fin, comme nous l'avons vu plus haut, à la possibilité de toute profession de foi contraire aux maximes et aux prédications des missionnaires jésuites. Ces derniers avaient montré beaucoup d'indulgence au commencement, pour hâter l'heureux résultat de leurs travaux; ceux qui faisaient abjuration sommaire de leurs hérésies étaient regardés pour le moment comme bons catholiques; on conçoit que plus d'un esprit timoré put se plier à ce reniement de sa foi, se promettant bien d'ailleurs de ne pas prendre part aux cérémonies du culte catholique. Mais quand le gros de la besogne fut terminé et que les missionnaires purent songer à cultiver en détail le champ qu'ils avaient superficiellement défriché, les choses changèrent de face. Les nouveaux convertis furent tenus de prouver leur foi en fréquentant la messe, en prenant part aux processions et aux pélérinages, et en se présentant souvent à confesse. Ces prescriptions générales, à l'exécution desquelles veillaient des inspecteurs choisis dans la Société de Jésus, étaient rappelées sans cesse aux curés catholiques que l'intérêt ou la compassion auraient pu rendre indulgents pour leurs ouailles égarées. Il en résultait de temps à autre des redoublements de sévérité à l'égard de tous ceux dont la foi semblait douteuse et la recrudescence de la persécution poussait à l'exil, soit ceux même qui, ayant abjuré, se repentaient de leur faiblesse et se sentaient las du rôle hypocrite que la crainte leur faisait jouer, soit leurs enfants plus courageux ou moins enchaînés par leurs souvenirs au sol que les parents n'avaient pu se décider à quitter. Les années les plus rudes sous ce rapport furent celles de 1696, de 1710, 1715, 1722, 1725 et 1732. Pendant les trois quarts du dix-huitième siècle le protestantisme ne put ainsi végéter d'une vie latente que sous le couvert de l'Église catholique, son implacable ennemie. Le bourgeois ou le paysan dont la foi se nourrissait en secret de quelque vieille Bible en langue tchèque, échappée par hasard aux commissaires de réformation, devait se plier ouvertement à toutes les pratiques de sa religion officielle pour ne point éveiller les soupçons. Des

colporteurs courageux et qui jouaient leur tête à ce dangereux métier, venaient lui apporter quelquefois des écrits rédigés dans leur langue maternelle par ses frères en exil et établissaient en quelque sorte une communication — bien précaire et bien intermittente, il est vrai — avec le protestantisme du dehors [1]. Mais de tout cela rien ne perçait au dehors et la Bohème, «la mère de l'hérésie», présentait aux étrangers l'aspect d'une nation tout aussi catholique que l'Espagne ou l'Italie. Enfin un des successeurs de Ferdinand II, prince absolu comme lui et dominé comme lui par les idées de son temps, vint mettre un terme à ces longues souffrances. Sous l'influence des idées philanthropiques du dix-huitième siècle, l'empereur Joseph II signa le 13 octobre 1781 le fameux Édit de Tolérance, dont les clauses nous paraissent bien restrictives et même injustes aujourd'hui, mais qui n'en constituait pas moins un énorme progrès sur le passé. Quand on songe au passé de la maison d'Autriche, ainsi qu'aux résistances politiques et ecclésiastiques dont Joseph II dut triompher pour réaliser ce progrès, nous ne saurions lui refuser notre respect[2]. Une mesure antérieure n'avait pas peu contribué sans doute à rendre possible la délivrance des protestants soumis à la maison d'Autriche. En 1773 l'Ordre des Jésuites avait été dissous; cette corporation puissante comptait au moment de sa dissolution 1130 membres en Bohème, répartis en 32 colléges et possédant 8 millions de revenus en biens-fonds[3]. On comprend de quel poids une association aussi riche et aussi nombreuse devait peser sur la direction religieuse et intellectuelle du pays et quel avantage il y avait à ne plus l'avoir en face de soi, dans un moment où son influence toute entière aurait été bien certainement employée à combattre les projets impé-

[1] Encore en 1760 on frappait de verges en public les hérétiques dénoncés à leurs ecclésiastiques, on les condamnait à mort ou bien à une détention perpétuelle, etc. Peschek, II, p. 161.

[2] Le clergé de Vienne fit circuler contre lui l'épigramme suivant :

Tollendos tolerans, tolerandos, Austria, tollis;
Sic tollens, tolerans, intoleranda facis.

[3] Pelzel, II, p. 934.

riaux. Voici quelles étaient les dispositions principales de l'Édit de Tolérance, qu'il ne faut point, je le répète, juger au point de vue moderne, mais en le comparant à ce qui précède, pour en apprécier tout le mérite. L'Édit affirmait bien haut que l'Église catholique était la seule dans laquelle on put trouver son salut, mais il déclarait en même temps que l'équité et la miséricorde faisaient à l'Empereur un devoir d'étendre aussi sa protection à ses sujets hérétiques. Ces derniers obtenaient donc le droit de se réunir pour prier et pour lire les Saintes-Écritures. Pour être reconnu comme protestant, on devait en aller faire la déclaration au curé de la paroisse; après une double admonition de la part de cet ecclésiastique, l'impétrant était considéré comme séparé de l'Église catholique; cinq cents protestants avaient le droit d'entretenir à leurs frais un pasteur; il ne devait y avoir ni églises ni clochers protestants, l'entrée même des salles de réunion devait être dissimulée aux yeux du public. L'admissibilité de tous, sans distinction de culte, à toutes les positions civiles et militaires, était également proclamée. Par contre, le curé catholique seul tenait les registres de l'état civil, il recevait encore la dîme des hérétiques et il conservait le droit d'aller chez les moribonds, séparés de l'Église, pour leur offrir amicalement ses services et pour les engager à revenir au catholicisme[1].

Cette législation nouvelle n'accordait ni ne promettait de secours aux dissidents, mais elle leur donnait au moins la possibilité d'exister en plein jour. Aussi, malgré les difficultés sans nombre qui se présentèrent naturellement quand il s'agit de se grouper et de s'entendre pour l'entretien des pasteurs et la fixation des paroisses, les communautés s'organisèrent peu à peu; dès 1782 on vit deux pasteurs à Prague, et en 1789 il y avait dans la capitale 310 familles protestantes. L'année suivante, en 1790, on estimait déjà pour la Bohème entière le nombre des protestants, tant luthériens que réformés, à plus de 44,000 âmes[2]. Au milieu

[1] Peschek, II, p. 405, 426 ss.

[2] *Horrer's Almanach für Prediger*, 1791, p. 210 ss.

d'une immense majorité naturellement hostile, et que le clergé poussa souvent par des paroles inconsidérées ou froidement calculées à des voies de fait contre les dissidents[1], la position de ces derniers était peu enviable; leurs pasteurs surtout, qui venaient pour la plupart de la Hongrie, misérablement entretenus par des congrégations le plus souvent très-pauvres, et sans aucune subvention de l'État, avaient une tâche immense à remplir; on cite telle paroisse qui renfermait 2050 âmes, disséminées dans 49 villages occupant huit lieues carrées de pays[2]. Malgré ces détestables conditions d'existence, le protestantisme semble prospérer en Bohême, car d'après le recensement de 1857, le dernier que nous connaissions, on comptait dans ce royaume 90,936 protestants sur une population totale de 4,705,000 habitants[3]. Ils sont partagés en trente-sept paroisses réformées et quinze paroisses luthériennes, tant allemandes que tchèques[4]. Nous ignorons si depuis dix ans les chiffres que nous venons de citer se sont notablement accrus; à en juger par les rares renseignements sur la matière qui parviennent jusqu'à nous par les gazettes ecclésiastiques de l'Allemagne, l'état général des protestants bohêmes laisse encore beaucoup à désirer. Les séminaires pour leurs pasteurs, les écoles normales pour leurs instituteurs, leur font toujours défaut. Il serait désirable qu'un gouvernement équitable et sérieusement libéral fît enfin droit à des besoins sérieux et vînt suppléer à l'insuffisance notoire des ressources locales et des secours que les protestants de la Bohême reçoivent de leurs frères à l'étranger.

[1] Peschek, II, p. 423. — Ce n'est malheureusement pas seulement il y a cinquante ans que des faits trop nombreux sont venus montrer cette haine cléricale contre les restes du protestantisme en Bohême; bien récemment encore, en 1855, le moine Jean Evangelista Borczynski fut mis au secret dans un hideux cachot, au mépris des prescriptions de la loi, pour avoir voulu quitter le catholicisme. Voy. Bunsen, *Die Zeichen der Zeit*, I, p. 297, et Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte, Elberfeld*, 1867, p. 203.

[2] Peschek, II, p. 422.

[3] W. Eder, *Handbuch der Erdkunde, Darmstadt*, 1862, p. 605.

[4] Herzog, *Theolog. Realencyclopædie*, article *Bœhmen*.

APPENDICE II.

Formules d'abjuration en usage en Bohème au dix-septième siècle.

Ne voulant point surcharger mon récit de détails secondaires, je n'ai mentionné que d'une façon très-sommaire la procédure d'abjuration généralement en usage parmi les missionnaires jésuites. Elle me semble cependant présenter assez d'intérêt pour nous occuper un instant ici. Depuis la première rédaction de ce travail, un heureux hasard m'a permis d'acquérir, parmi d'autres feuilles volantes analogues, une brochure allemande contemporaine qui renferme les formules et déclarations successives, exigées des nouveaux convertis. C'est une pièce excessivement rare et que je n'ai jamais vu citée jusqu'ici. Le texte de ces documents était, il est vrai, connu depuis près de deux siècles sans qu'on ait su pendant longtemps qu'ils avaient rapport à la Bohème et sans qu'on eut réussi à retracer leur existence jusqu'à la date que porte notre brochure. En effet, la plaquette que j'ai entre les mains a paru à Leipzig, en 1653, et je ne pense pas que la rédaction de ce formulaire puisse remonter bien plus haut, car il n'est guère probable que les Jésuites aient eu la hardiesse d'imposer une profession de foi aussi ultracatholique aux protestants convertis, avant que les traités de Westphalie n'eussent donné aux persécuteurs la certitude qu'aucune puissance protestante du dehors n'interviendrait en faveur des victimes. On y trouve des exagérations dogmatiques si monstrueuses, que l'on comprend la persistance mise plus tard par un certain parti à nier l'authenticité de

ces documents. Mais un examen consciencieux de la question nous a convaincu, pour notre part, que ces formules ont été réellement employées, sans que nous voulions affirmer pour cela que l'usage en ait jamais été prescrit par le Saint-Siége ou que nous songions à rendre le catholicisme actuel responsable des procédés de l'Église romaine d'alors. La question d'authenticité a été traitée à plusieurs reprises et dans les plus grands détails, surtout au commencement de notre siècle, où des conversions au catholicisme qui eurent lieu en Bavière, ramenèrent l'attention sur les formules d'abjuration usitées dans l'Église romaine, en dehors du formulaire officiel prescrit par le concile de Trente. Nous ne citerons ici que les opuscules de M. Wald, professeur de l'Université de Kœnigsberg [1], le travail inséré par le docteur Paulus, de Heidelberg, dans le troisième volume du *Sophronizon* [2], et surtout les deux ouvrages du professeur Ch. F. Mohnike, de Greifswald, dont le premier porte le titre suivant: *Histoire authentique de la profession de foi Tridentine et de quelques autres professions de foi catholiques-romaines* [3], et dont le second est intitulé: *Notes pour servir à l'histoire des formules d'anathème en Hongrie. Supplément à l'histoire de la Profession de foi Tridentine* [4]. Voici les résultats auxquels aboutirent les recherches minutieuses de ce dernier savant. On avait cru jusque-là que le premier texte imprimé de ce formulaire se trouvait sous le titre de *Confessio novorum catholicorum in Hungaria,* dans une brochure intitulée: *Kurtzer und wahrhaftiger Bericht von der letzten Verfolgung der Evangelischen Prediger in Ungarn, darinn vorgestellt*

[1] Wald, G. *De Hæresi abjuranda quid statuat Ecclesia Romano-Catholica. Regiomont.,* 1821, in-4°. — Id. *Ueber die Verschiedenheit der Ræmischen und Jesuitischen Convertitenbekenntnisse. Kœnigsberg,* 1822, in-8°.

[2] *Sophronizon oder Beytræge zur neueren Geschichte der Staaten und Kirchen, herausgegeben von H. E. Paulus,* tom. III, livr. 3. *Frankfurt,* 1821, in-8°.

[3] Mohnike, *Urkundliche Geschichte der sogenannten Professio fidei Tridentinæ und einiger anderen Ræmisch-Katholischen Glaubensbekenntnisse. Greifswald,* 1822, in-12.

[4] Mohnike, *Zur Geschichte des Ungarschen Fluchformulars. Ein Nachtrag zu der Urkundlichen Geschichte,* etc. *Greifswald,* 1823, in-12.

wird ihre Unschuld und die schrœckliche Bosheit der partheyischen Richter, etc. Jetzund auff das neu gedruckt im Jahr 1683. 4°. On le croyait donc l'ouvrage des Jésuites de Hongrie et comme la brochure citée tout à l'heure racontait la persécution des protestants hongrois en 1673 on en fixait la confection vers cette date. Mohnike découvrit successivement que la première édition de cette brochure, parue en 1678, renfermait également le texte incriminé, que l'un des nombreux ecclésiastiques protestants de Hongrie, fait alors prisonniers et envoyés aux galères italiennes, George Lani, l'avait déjà publié deux ans plus tôt dans sa *Narratio historica crudelissimæ captivitatis papisticæ nec non ex eadem miraculosæ liberationis, etc.*, à Leipzig, en 1676, et que dans un autre écrit pseudonyme de ce même Lani, paru également en 1676 [1], et destiné à réfuter les accusations de falsification dirigées contre lui par le Jésuite Nicolas Kellius, se trouvait le passage suivant: *Hæc illa Confessio (Romano) Catholica est nihil minus quam (vere) Catholica quæ jam nuper, tempore Bohemicæ persecutionis, ad recitandum quoque ab occæcatis Papæ Romani parasitis proponebatur* [2]. Il en concluait avec raison que ces formules d'abjurations n'avaient point pris naissance en Hongrie, mais venaient du dehors et qu'il fallait les chercher en Bohème et les rapporter peut-être à la guerre de Trente Ans. Il réussit en effet à obtenir une copie authentique de la confession des nouveaux convertis de Glogau en Silésie, conservée dans les archives de l'église protestante de cette ville, et qui correspond presque mot pour mot avec la cinquième des pièces renfermées dans notre brochure, et publiées ci-dessous. A la

[1] *Funda Davidis contra Goliath, hoc est strigilis mendaciorum Jesuiticorum, etc., a Davide Constante, milite gregario, Verona-Latino. Anno Hungariæ fatali* 1676, in-4°.

[2] Je cite textuellement les paroles rapportées par Mohnike dans son livre *Zur Geschichte des Ungarschen Fluchformulars*, p. 6. Les écrivains catholiques qui ont combattu l'authenticité de ce formulaire ont prétendu que Lani l'avait inventé. Nous savons maintenant ce que peut valoir cette insinuation, puisqu'il existe un texte imprimé de ce même formulaire *vingt-trois ans* avant la publication du travail de Lani.

suite de ce document se trouve une profession de foi en huit articles qui contient les principaux points de la première de nos pièces et pourrait en être un résumé succinct, ou plutôt, à mon avis, le noyau primitif. Les deux documents se rapportaient à l'année 1628[1]. C'est avec ces résultats que Mohnike terminait son travail. En 1841, M. Peschek, préludant par des notices et des études détachées, à la composition de son grand ouvrage, publiait dans la *Revue de théologie historique*, paraissant à Leipzig, la traduction allemande d'un manuscrit bohème, découvert à la bibliothèque de Zittau. Ce document en langue tchèque renfermait, à peu de chose près, le texte donné par Mohnike dans son second ouvrage. Il provenait d'un protestant bohème, qui après avoir eu la faiblesse de renier sa foi, s'était enfui de son pays et s'était établi dans Zittau, alors quartier-général des exilés bohèmes sur le territoire saxon. Une date précise ne pouvait être assignée par l'éditeur à ce nouveau document, mais il se rapportait sans conteste à l'époque de la guerre de Trente Ans[2]. Certaines feuilles catholiques essayèrent encore une fois de nier l'authenticité des pièces qu'il renfermait, mais Peschek et le directeur de la *Revue de théologie historique*, le savant Illgen lui-même, réfutèrent ces démentis avec bonheur et leur démonstration ne laissera subsister aucun doute dans l'esprit du lecteur impartial[3]. La présence d'un texte imprimé contemporain, publié près de la frontière bohème et sous les yeux des exilés protestants, par un imprimeur qui porte un nom tchèque, tiré sans doute, comme toutes ces feuilles volantes du XVII[e] siècle, à un grand nombre d'exemplaires et par conséquent suffisamment répandu pour provoquer des protestations nombreuses, si dès cette époque on avait eu l'audace de nier ce qui se passait

[1] Mohnike, *Zur Geschichte*, etc., p. 143 et suivantes.

[2] Le manuscrit original de la *Confession* de Peschek ne semble pas annoncer lui-même qu'il se rapporte à l'année 1631; mais la version allemande, datant du siècle dernier, porte en tête la mention «faite ou prononcée en 1631.»

[3] *Zeitschrift für die historische Theologie, herausgegeben von Illgen. Leipzig*, année 1842.

au su et au vu de tout le monde, me paraît un argument décisif en faveur de l'authenticité de notre formulaire. Je n'examinerai pas ici la question de savoir si ce formulaire a bien réellement été employé au siècle suivant et de nos jours, et, comme l'argumentation de ceux qui ont rapporté ces faits n'est pas absolument convaincante, je me garderai de rien affirmer à cet égard, quoique les réfutations catholiques, elles aussi, soient loin d'être concluantes sur ce point[1]. Ce que l'opinion publique a pu rendre impossible au XIXe siècle, ne l'était point au XVIIe, et d'ailleurs les écrivains ultramontains modernes ont trop souvent mis en doute ou travesti les faits les mieux établis de l'histoire, quand ils ont vu que notre temps n'était plus assez naïf pour admirer des cruautés sans nom comme des actes de foi, ils ont trop souvent nié la vérité même, pour qu'on puisse admettre, sans preuves, leurs plus vives dénégations sur de pareils sujets[2]. Je ferai remarquer d'ailleurs que les passages les mieux faits pour inspirer quelque doute sur l'authenticité de ces formules se trouvent épars, en termes presque identiques, dans d'autres documents qu'on ne saurait repousser. Nous recommandons sur ce point la lecture des nombreux passages rassemblés dans l'ouvrage de M. Mohnike[3]; nous avons mis quelques autres de ces indications en note de la traductions qu'on va lire. Nous croyons donc pouvoir affirmer une fois de plus l'authenticité des pièces suivantes, dont on comprendra facilement la haute importance comme documents historiques.

[1] Voy. pour les exemples plus modernes, le travail de Paulus dans le *Sophronizon*, cité plus haut.

[2] Comme exemple de ce que produisent encore de nos jours des écrivains qui pourtant se proclament disciples de «la science consciencieuse et austère», je citerai le travail de M. George Gandy, sur la Saint-Barthélémy, publié dans la *Revue des questions historiques*. Paris, année 1867, livr. 1 et 2.

[3] Mohnike, *Zur Geschichte*, etc., p. 35-69.



Profession et articles de foi que les nouveaux catholiques romains sont tenus de réciter et d'observer dans le royaume de Bohême et le margraviat de Moravie [1].

I. PROFESSION DE FOI.

1. Après avoir été ramenés par l'affection et la sollicitude de nos chers et bons seigneurs et grâce aux labeurs incessants et au zèle sincère et pieux des R.R. P.P. [2], loin de la voie des erreurs et de l'hérésie, dans le droit chemin qui conduit à la vie éternelle, nous déclarons que c'est spontanément et sans aucune violence que nous avons accepté la sainte religion catholique romaine et nous déclarons à haute et intelligible voix, en présence du monde entier, que nous croyons et professons que le Pape est le chef de la chrétienté et qu'il est infaillible.

2. Nous croyons et nous professons que l'Évêque suprême de Rome est le vicaire de Dieu et qu'il a le pouvoir de pardonner ou de confirmer leurs péchés à tous les hommes; qu'il peut les expulser de l'Église chrétienne, les excommunier et même les précipter dans les abîmes de l'Enfer, quand et de la façon qu'il veut.

3. Si le Pape énonce, établit et promulgue un dogme nouveau, qu'il soit renfermé dans l'Écriture ou non, nous croyons et nous professons que ce dogme est sacré, divin, seul capable de nous sauver et qu'il doit être accueilli avec le plus grand respect par tout homme comme un commandement du Dieu vivant [3].

[1] *Eine der neuen Ræmischen Catholischen Beichte und Artickel welche sie im Kænigreich Bœhmen und Marggrafthumb Mæhren thun und halten müssen. Leipz., zu finden bey Johann Wittgawn, im kleinen Fürsten-Collegio,* 1653, 8 pages in-4°.

[2] Dans le texte latin (Mohnike, p. 25), les «*Patres Societatis Jesu*» sont désignés spécialement.

[3] Le texte latin, donné par Mohnike, p. 25, pousse l'exagération encore plus loin : « . . . *ideoque a Laicis majoris æstimari decere* (sans doute fautif, pour *debere*) *Dei vivi præceptis.*»

4. Nous croyons et nous professons que l'Évêque suprême et très-saint de Rome doit être entouré d'honneurs divins par tous les fidèles, qu'on doit l'adorer et lui témoigner plus de vénération qu'à N. S. Jésus-Christ[1].

5. Nous croyons et nous affirmons que tous les hommes doivent obéir toujours et en toutes choses, sans aucune exception, à Sa Sainteté le Pape, comme à notre Très-Saint Père, et qu'ils doivent se diriger uniquement d'après ses prescriptions; celui qui n'en agirait point ainsi ne devra pas seulement être brûlé sans miséricorde comme un hérétique obstiné, mais encore être précipité, corps et âme, dans les abîmes de l'Enfer.

6. Nous croyons et nous professons que les Saintes-Écritures ne sont pas parfaites et restent à l'état de lettre morte aussi longtemps que l'Évêque suprême de Rome ne les a point consacrées pour l'usage du peuple et n'en a point autorisé la lecture; aussi doit-il être absolument défendu d'en appeler à elles[2].

7. Nous croyons et nous professons que la lecture des Saintes-Écritures est une cause et un motif de sectes et d'hérésies et la source de nombreux blasphèmes.

8. Nous croyons et nous affirmons que l'on doit invoquer les Saints qui ne sont plus, vénérer leurs images, leur adresser des prières, les visiter en pélérinage, les vêtir et brûler des cierges en leur honneur, et nous professons que toutes ces œuvres sont justes et saintes et peuvent seules nous procurer le salut.

9. Nous croyons et nous professons que tout prêtre est bien plus que la Vierge Marie, mère de Dieu, qui n'a enfanté le Christ qu'une seule fois et ne le mettra plus jamais au monde, tandis que le prêtre catholique crée le

[1] Cette exagération dogmatique de l'autorité papale a sans doute été poussée aussi loin pour imposer silence aux nombreux convertis ou prosélytes forcés qui repoussaient l'infaillibilité papale en s'appuyant sur des paroles de Jésus.

[2] C'est ainsi que nous comprenons le dernier alinéa assez obscur de notre texte allemand : « . . . *solle auch gantz und går nichts gelten.*» Il faut sans doute sous-entendre les mots *die heilige Schrift.*

Christ quand il veut et aussi souvent qu'il le veut par le sacrifice de la Sainte-Messe et l'absorbe de nouveau [1].

10. Nous croyons et nous professons qu'il est fort louable de faire lire des messes pour les morts, de distribuer des aumônes en leur nom et de travailler à les délivrer du purgatoire [2].

11. Nous croyons et nous professons que la Pape a le pouvoir de modifier les Saintes-Écritures, d'en retrancher ou d'y ajouter ce qu'il veut et même de les brûler tout entières.

12. Nous croyons et nous disons qu'après la mort les âmes sont purifiées au Purgatoire et que les messes du prêtre les délivrent de nouveau des tourments de l'Enfer.

13. Nous croyons et nous sommes certains que c'est chose bonne et sanctifiante de recevoir le Saint-Sacrement sous une seule espèce, mais qu'on agit d'une façon damnable et hérétique en le recevant sous les deux espèces.

14. Nous croyons et nous professons que ceux qui reçoivent le Saint-Sacrement sous une seule espèce, reçoivent N. S. Jésus-Christ avec son sang, ses os et ses cheveux et tout son corps divin [3], mais que les hérétiques ne mangent qu'un mauvais pain et ne boivent que du vin.

15. Nous croyons et nous professons qu'il existe sept sacrements dans l'Église romaine.

16. Nous croyons et nous pensons que Dieu est honoré par les images et connu des hommes par ce moyen.

17. Nous croyons et nous professons que la Bienheureuse Vierge Marie est plus digne de l'adoration des anges et des hommes que Christ, le fils de Dieu lui-même [4].

[1] Ces paroles étonnantes et qui pendant un instant m'ont fait douter de l'authenticité de notre document, se retrouvent sous une autre forme dans un sermon du P. Emilien Ferrer, prêché en 1654 et cité par Peschek, II, p. 459. Voyez aussi sur cette exagération calculée des dogmes controversés, le même auteur, II, p. 157.

[2] C'est là, d'après Mohnike, p. 241, le sens de la locution obscure du texte allemand : *vor die Verstorbene Badestuben heitzen ;* dans la version de Peschek cet alinéa manque en partie.

[3] Nous traduisons par ces derniers mots l'expression : *und die gantze Gottheit.*

[4] Voy. également le formulaire abrégé de Glogau, article 5, Mohnike, p. 144.

18. Nous croyons et nous professons que la Mère de Dieu est la Reine des cieux, qu'elle gouverne le Fils et que le Fils de Dieu doit exécuter ses volontés.

19. Nous croyons et nous affirmons qu'il est bien plus utile et plus profitable d'entendre une messe chez un prêtre romain que d'écouter cent sermons ou davantage chez les hérétiques.

20. Nous croyons et nous disons que les ossements des Saints recèlent une force miraculeuse[1], et que les fidèles sont tenus de les vénérer, de bâtir pour eux des églises et des chapelles et de leur léguer une partie de leurs biens.

21. Nous croyons et nous professons que la doctrine romaine est catholique (universelle), pure et divine, conduisant seule au salut, antique et toujours nouvelle et véridique; la doctrine évangélique au contraire, que nous avons abandonnée de plein gré, est fausse et trompeuse, blasphématoire et maudite, hérétique, révolutionnaire, impie, née sans l'aide de Dieu[2] et inventée par les hommes. Telle est notre sincère profession de foi.

II. L'ANATHÈME.

1. La religion catholique romaine *sub una* étant donc à tous les points de vue et dans toutes ses acceptions la seule vraie, et la religion évangélique étant trompeuse, erronée, hérétique, diabolique et malfaisante, nous maudissons tous ceux qui nous ont enseigné cette doctrine impie et repoussante.

2. Je maudis mes parents qui m'ont conçu d'un sang hérétique[3].

3. Je maudis tous ceux qui m'ont fait douter de la sainte religion romaine.

[1] Nous traduisons ainsi les mots : *dass die Gebeine der Heiligen grosse Macht haben.*

[2] C'est ainsi que nous comprenons l'épithète allemand : *selbstwachsend.*

[3] Sur cette malédiction des parents hérétiques, voy. aussi la brochure *Loci communes schlesischer Gravaminum, Breslau,* 1634, p. 186, citée par Mohnike, p. 148.

4. Je maudis tous ceux qui m'ont offert le calice maudit.

5. Je me maudis moi-même pour avoir approché ma bouche de ce calice hérétique auquel il ne m'appartenait pas de goûter.

6. Je maudis les livres que j'ai lus et qui renferment et contiennent la doctrine impie des hérétiques.

7. Je maudis tous mes labeurs et mes travaux exécutés pendant que j'étais encore plongé dans les erreurs de l'hérésie, afin qu'il ne me soient d'aucune utilité devant Dieu, ni maintenant ni lors du jour du Jugement dernier.

III. UN TERRIBLE SERMENT.

Pour montrer que nous accomplissons cet acte sincèrement et du fond de nos cœurs, que nous reconnaissons comme vraie la religion romaine, formulée dans les articles précédents et dans d'autres, que nous l'acceptons et voulons lui obéir; pour prouver que nous renonçons nettement à partir de ce jour et pour l'avenir à la doctrine hérétique, devant vous, révérends patrons, matrones vénérées et vierges respectables :

1. Nous jurons par le Dieu tout-puissant, la Mère de Dieu et tous les Saints, que jamais de notre vivant nous ne retournerons à la religion hérétique *sub utraque,* quand même nous aurions la liberté d'agir ainsi.

2. Nous jurons par le Dieu tout-puissant, la Mère de Dieu et tous les Saints, qu'aussi longtemps que nous conserverons une goutte de sang dans les veines nous combattrons la maudite religion évangélique en secret et publiquement, par force et par ruse, en général et en particulier, par nos paroles et nos actions; nous voulons lui résister et contribuer à détruire et à exterminer ses sectateurs par le fer et par le feu.

3. Nous jurons par le Dieu tout-puissant, la Mère de Dieu et tous les Saints, que si aujourd'hui ou demain se manifestait un changement dans la bonne situation religieuse ou politique du pays, nous n'abandonnerions pas la sainte religion romaine, que nous confessons ici-même, en présence de

la foule des saints anges, et devant vous tous dans cette assemblée, et que, ni par crainte ni dans l'espoir d'une récompense, nous ne reconnaîtrions le culte hérétique[1].

4. Nous jurons par le Dieu tout-puissant, la Mère de Dieu et tous les Saints, que nous voulons détourner et éloigner de nos enfants et de nos serviteurs la doctrine hérétique, autant qu'il sera en notre pouvoir, par nos paroles et nos actes, par la force et les exhortations[2], que nous voulons la rendre dangereuse à leurs yeux et les surveiller afin qu'ils se gardent de ces doctrines maudites, pour trouver un maître doux et bienveillant dans le Très-Saint Évêque de Rome et pour échapper à son excommunication.

5. Nous jurons par le Dieu tout-puissant, la Mère de Dieu et tous les Saints, que nous quittons la doctrine dite évangélique, dans laquelle nous sommes nés, volontairement, après une mûre réflexion et après une préparation longtemps désirée, sans aucune violence; nous jurons que ce n'est point pour plaire à qui que ce soit, ni pour tirer de notre conversion quelque profit personnel que nous voulons professer maintenant la religion romaine.

6. Nous jurons par le Dieu tout-puissant, la Mère de Dieu et tous les Saints, que nous ne boirons plus du calice des hérétiques et que nous ne lirons plus les livres hérétiques.

IV. CONFIRMATION DU SERMENT.

Nous voulons tous nous diriger d'après les paroles que nous avons prononcées ici et satisfaire à nos serments; c'est ce que nous confirmons:

1. Par nos malédictions que nous appelons spontanément sur nous et sur la religion hérétique.

[1] On voit par ce passage combien peu les missionnaires jésuites comptaient au fond sur l'efficacité de leurs efforts de conversion, puisqu'ils prévoyaient la possibilité d'un bouleversement politique et religieux; seulement ils auraient dû se dire, en hommes avisés qu'ils étaient, que des serments, extorqués par la violence, n'ont jamais retenu personne dans des occurrences pareilles.

[2] C'est ainsi que nous comprenons l'expression du texte allemand : *mit Gewalt und Zusatz abhalten*.

3. No

et tous l

tait un

politiqu

gion rom

BIBLIOGRAPHIE.

Nous n'avons pas entendu donner dans cette bibliographie catalogue complet des livres relatifs à l'histoire de la hème, de 1618 à 1630, et moins encore une liste générale s innombrables ouvrages et pamphlets publiés sur cette remière époque de la guerre de Trente Ans. Nous n'y avons dmis que les pièces contemporaines et les travaux postérieurs yant trait, plus ou moins directement, à la question spéiale qui nous occupe, en les classant d'après la date de leur ublication. Malgré le nombre relativement considérable de es écrits, nous sommes persuadé de n'avoir pas complétement énuméré la littérature du sujet et nous remercions l'avance tous ceux qui voudraient bien nous signaler les fautes et les lacunes de cette partie de notre travail, comme toutes les autres qu'ils auraient pu découvrir dans le cours de ce récit. Le plus grand nombre des feuilles volantes contemporaines indiquées ici, se trouve dans la belle collection de brochures politiques et religieuses du XVIIe siècle, formée jadis par J. J. Wencker, le savant archiviste de Strasbourg, et appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque du Séminaire protestant de cette ville. On remarquera que plusieurs des ouvrages énumérés dans cette bibliographie sont précédés d'un astérisque; ce sont ceux que je n'ai pu consulter moi-même, malgré mes recherches, et que j'ai dû citer de seconde main; quelques-uns même me sont restés complétement inconnus. Peut-être l'un ou l'autre de mes lecteurs sera-t-il e de me fournir les indications nécessaires pour que e mettre la main sur quelques-uns des volumes qui chappé jusqu'ici.

P. S. — L'avant-propos et l'introduction de mon travail étaient imprimés, quand je reçus une lettre de M. Antoine Gindely, professeur à l'Université de Prague, qui me répétait les assurances déjà données par M. Léger. M. Gindely me confirme le fait qu'il n'a point paru en Bohème de travail de quelque importance sur mon sujet, soit en tchèque, soit en allemand, depuis l'ouvrage de Peschek. Il m'informe en même temps — changeant ainsi l'une de mes suppositions en certitude — que les documents originaux relatifs à la conversion forcée de la Bohème, tels que rapports des commissaires de réformation, arrêtés impériaux, etc., existent encore en grand nombre aux Archives Impériales de Vienne; M. Gindely lui-même a consulté des milliers de ces pièces pour la grande *Histoire de la guerre de Trente Ans* qu'il prépare depuis de longues années et dont le premier volume paraîtra bientôt. C'est avec plaisir que nous signalons ici d'avance à l'attention de nos lecteurs cette nouvelle publication du savant historien des Frères Bohèmes et de l'empereur Rodolphe II.

---

1. Kurtzer Bericht und Ableinung der Beschwerungen welche den Evangelischen Stænden im Kœnigreich Bœhem zu dero Unglimpf beygemessen werden wollen. Sampt Keysers Rudolphi Mayestetsbrieff. Gedruckt im Jahr 1618, in-4.
2. Apologia oder Entschuldigungsschrifft auss was für unvermeidlichen Ursachen alle drey Stænde des lœblichen Kœnigreichs Bœhaimb sub utraque ein Defensionwerk anstellen müssen, sampt einem gründlichen Beweiss dass die zu den geistlichen Gütern gehœrigen Underthanen, etc. Erstlich gedruckt in der alten Statt Prag, im Jahr 1618, in-4.
3. Evangelische Erklehrung auff die Bœhaimische Apologia mit sampt den Beylagen, etc. Gedruckt im Jahr 1618, in-4.
4. Ursachen und Decret warumb und welcher gestalt die Jesuiter auss Bœheim verbannet worden, den 1. Juni 1618. Gedruckt in der alten Statt Prag, anno 1618, in-4.
5. Beweiss dass die zu den geistlichen Gütern gehœrigen Underthanen nach Anweisung des Mayestætsbriefs befugt seyn Kirchen aufzubawen, etc. Gedruckt im Jahr 1618, in-4.
6. Apologia pro Societate Jesu ex Bohemiæ regno ab eiusdem regni Statibus religionis sub utraque pulsa, etc. Anno 1618, in-4.
7. Gaspari Scioppii, consiliarii regii, Classicum belli sacri, etc. Primo Ticini excusum, anno 1619, in-4.
8. Die andere und grosse Apologia der Stænde des Kœnigreichs Beheimb so den Leib und Blut unsers Herrn und Heylandes Jesu Christi unter beyder gestalt empfahen, etc. Anno 1619, in-4.
9. Bœhmische Bibel oder Schaw Spiegel, so auss heiliger Schrifft zusammenverfasst, etc. Gedruckt in Prag im 1619 Jahr, in-4.
10. Nothwendige Rettung der Societet Jesu Unschuld wider das Dekret der Unkatholischen in Bœhmen, etc. Gedruckt zu Ingolstadt, 1620, in-4.

11. Wittembergischer Theologen Information ob ein lutherischer Fürst der Kayserlichen Mayestæt wider die Bœheimben, als Evangelischen, Assistenz zu leisten schuldig. Gedruckt im Jahr 1620, in-4.
12. Wahrhaftige, kurtze, erschrœckliche und gantz erbærmliche Relation dessen zu Leutemitschl in Bœhmen durch Einführung eines Calvinischen Predikanten iüngst begebenen Tumults. Gedruckt zu Augspurg, 1620, in-4.
13. Predicanten Klag, das ist klæglich Schreiben der Predicanten aus Bœhmen an ihre umblændische Mitbrüder, darinn der iæmmerliche Zustandt und Unwesen desselben Kœnigreichs klærlich angezeiget wird. 1620, in-4.
14. Extract eines Schreibens welches auss Prag einem bekandten Freundt wegen Zerstœrung der Thumbkirchen daselbst, alles zu trewhertzigen Warnung in offnen truck geben, etc. Gedruckt im Jahr 1620, in-4.
15. Viel und længst gewündschter Bericht ob, was, woher, unnd wiefern der Churfürstliche Sæchsische Oberhoffprediger Herr D[r] Hoë mit der bœhmischen Sach zu thun gehabt, etc. von M. Johannes Mylius. Gedruckt zu Leipzig, anno 1620, in-4.
16. Vier wahrhafftige newe Zeitungen. . . . die vierdte von Zerstœrung der überauss schœnen und von vilen Kaysern wohlgezierten Schlosskirchen zu Prag. Gedruckt im Jahr 1620, in-4.
17. Fasciculus ex Bohemia. I. D. Matthiæ Hoëns Schreiben so er an den wolgebornen Herrn Graffen Joachim Andres Schlick gethan darauss klærlich zu sehen wie unbillicher Weise D[r] Hoë die Reformirten ohne Unterscheidt für Orientalische Antichristen und Türcken helt und ausschreyet. Getruckt im Jahr 1620, in-4.
18. Kurtzer Discurs eines getrewen, auffrichtigen und unpassionirten Teutschen Patrioten über die unlængsthin in offnen Truck spargirten Schrifften, ein Schreiben D[r] Hoë, so er Herrn Graffen Schlickens Gnaden gethan, betreffend. Anno salutis 1620, in-4.
19. Wohlgegründte Antwort und Wiederlegung zweyer Jesuwiterischen und ihrem spaniolisirten Anhang Fragen ob der Bœhmische Krieg vor ein Religionskrieg zu achten, etc. Anno 1620, in-4.
20.* La grande cruauté et tyrannie exercée en la personne du Rév. Père en Dieu et bienheureux Jean Sarcander, pasteur de

Holoshoven en Moravie, province de Bœsme, par les pervers hérétiques et infidèles, en l'année 1620; ensemble les miracles qu'il a fait après sa mort. Paris, 1620, in-8.

21. Polycarpus Leyser, Ob, wie und warumb man lieber mit den Papisten gemeinschafft haben solle den mit den Calvinisten. Gedruckt zu Leipzig, 1620, in-4.

22. Gespræch über den unschrifftmæssigen Bericht von den Ungœtzen Bildern in der Schlosskirchen zu Prag, gethan durch Abrah. Scultetum. Gedruckt zu Prag, 1620, in-4.

23. Reformation der kœniglichen Schlosskirchen zu Prag sambt der vornehmsten Artickeln so in Seiner Mayestæt Kirchen hinfüro zu halten geboten sein. Gedruckt zu Prag, anno 1620, in-4.

24. Conversation zwischen zwayen Studenten, einem Catholischen und Calvinisten, ob die Jesuiter an dem Auffstandt in Bœheimb schuldig seyen. Gedruckt im Jahr 1620, in-4.

25.* Consilium sacrum de catholica religione et ecclesiastica hierarchia per Bohemiam, Moraviam, Silesiam et Lusatiam rite instauranda ad Cæsaream et Regiam Majestatem per C. Andream Carolinum. Anno 1621, in-4.

26. Abschrifften etlicher denckwürdiger Schreiben und Patenten welche Friderich Kœnig etc.... sampt beygefügter eigentlichen Specification, Taxation und Anschlags deren Landgüter und Hæuser so die Rœmische Kayserliche Mayestæt in Bœheim haben confisciren lassen. Anno 1621, in-4.

27. Responsum serium et extortum ad Epistolam plane stupendam quæ ad Serenissimum Electorem Saxoniæ a Domino Jacobo a Grünthal scripta fingitur. Lipsiæ, anno 1621, in-4.

Cet écrit est de Hoë de Hoënegg lui-même.

28. Actorum Bohemicorum erster Theil, das ist wahrhaffte und eigentliche Beschreibung aller fürnehmsten Geschichten welche sich im Kœnigreich Bœheim von Anfang Monats Martii dess 1618 Jahrs biss auff den Todt Keysers Matthiæ begeben. 1621, in-4. — Actorum Bohemicorum ander Theil das ist wahrhaffte und eigentliche Beschreibung.... bis auff Kays. Mayestæt Ferdinandi II Crœnung. 1621, in-4. — Actorum Bohemicorum dritter Theil das ist wahrhaffte und eigentliche Beschreibung.... biss auff Einnehmung der Kœniglichen Hauptstatt Prag. 1621, in-4.

Cet ouvrage qui comprend encore une quatrième partie, infiniment plus rare que les trois premières, et qui renferme les pièces à l'appui, est

le premier essai d'un récit de la révolution bohême; il est écrit pour ainsi dire au fur et à mesure des événements ; c'est une compilation grossière, mais qui renferme quelques éléments curieux.

29. Etlicher der fürnembsten Reichsfürsten Consens der Sodalitæt Christianæ Defensionis. Gedruckt zu Wien im 1621 Jahr, in-4.

30. Confessio Bohemica Evangelica, das ist Bœhemische Confession oder Bekandtnuss des heiligen christlichen Glaubens aller dreyer Stænde dess Kœnigreichs Bœhem so den Leib und das Blut unsers Herrn Jesu Christi sub utraque empfangen. Gedruckt zu Nürnberg, anno salutis 1621, in-4.

31. Xenium Calvino-Turcicum pro rebellibus Bohemis. Calvino-türckisch Newes Jar für die rebellischen maynaidigen Bœheim, præsentirt durch Joannem Herrmannum Bœheimb von Teutschen Broda. Getruckt im Jar anno 1621, in-4.

32. Extract aus Prag. Warhaffte Relation welcher gestalt auff der Rœm. Kays. Mayestæt gnædigsten bevelch die Bœhmischen Rebellen den 21 Junii dises schwebenden 1621 Jahrs zu Praag justificirt und hingerichtet worden. 1621, in-4.

33. Warhaffte Relation und Bericht welcher massen fünf und viertzig Graven, Herren, Ritter und Bürger Standtspersonen auf Kays. Mayestæt Befelch den 21 Junii dises 1621 Jahrs in der kœnigl. Haupt-Statt Prag verurtheilt worden, darunter sieben und zwantzig justificirt worden. 1621, in-4.

34. Prægerische Execution, das ist gründliche Relation was massen, etc. Gedruckt im Jahr 1621, in-4.

35.* Execution wider die zu Prag eingezogenen Evangelische Directorn, etc. S. ann. (1621), in-4.

36. Ein schœn offnes trostreiches Sendschreiben an deren zu Prag den 21 Junii diss 1621 Jahrs Justificirten hinderlassene Frawen, etc. 1621, in-4.

37.* Zachæus Pulegius de Zybisin, Parentatio Heroïbus bohemis a Ferdinando II indigna passis. Amstelodami, 1621, in-4.

38.* Kurtzer Bericht wie die vier evangelischen deutschen Prediger zu Prag nach ihrer Beurlaubung sich mit ihren lieben Zuhœrern œffentlich auf freyem Felde gesegnet, etc. Gedruckt zu Leipzig, 1622, in-4.

39.* Scherertz, Vale Pragense, vom Abzuge der vier deutschen evangelischen Prediger in Prag. Im Jahr 1622, in-4.

40. Schreiben welches D[r] Mathias Hoë an den Fürsten Carl von Lichtenstein wegen der Kirchensperrung und Ausstreibung der Lutherischen Prediger hat ergehen lassen. 1622, in-4.

41. Bericht von der grausamen Verfolgung welche die Pæpstler, Lutherischen und die Brüder unter Friedrich's Regierung aussgestanden, von einem Kirchendiener in der Alten Statt Prag beschrieben. 1622, in-4.

42. Regulæ et confirmatio novæ sodalitatis in Germania, cujus scopum detegit epistola sequens intercepta. Freistadii, anno 1622, in-4.

43. De bello bohemico, Ferdinandi II Cæsaris auspiciis feliciter gesto, commentarius, auctore Auberto Miræo Bruxellensi, protonotario apostolico, etc. Coloniæ Agrippinæ, anno 1622, in-12.

44. Aphorismi de statu Ecclesiæ restaurando collecti ex consilio Gregorii XV pontificis maximi, ad exemplar Arcennense recusi. Anno 1623, in-4.

45. Copia Churfürstlichen Sæchsischen unterthænigen Suchen und Schreibens an Ihro Kays. Mayestæt wegen Sperrung der evangelischen Kirchen in Bœheimen, etc. Gedruckt im Jahr 1623, in-4.

46. Copia des Schreibens so Ihro Kays. Mayestæt an Ihro Churfürstliche Gnaden zu Sachsen auff dero Schreiben welches er an Ihr. Kays. May. gethan, abgehen lassen, wegen Sperrung der lutherischen evangelischen Kirchen in Prag. Gedruckt im Jahr 1624, in-4.

47. (Malingre) Histoire générale de la rébellion de Bohème. Paris, 1623, in-12.

48. Der Geistlichen Rath zu weltlichen Sachen, das ist der Jesuiten Consilium und Vorschlag welcher gestalt das gantze Teutschlandt wieder zur rœmischen Kirche zu bringen. Unlengst von einem vornehmen Pater seiner guten Bekandten einem im vertrawen communicirt. Im Jahr 1623, in-4.

49. De curriculo vitæ, in primis vero de actionibus Pragensibus Abrahami Sculteti narratio apologetica. Emdæ, 1624, in-4.

50. Luitconis Thomsonii, Carolomontii, dissertatio de causis nuper motæ Bohemiæ. Anno 1624, in-4.

51.* Idea mutationum Bohemo-evangelicarum Ecclesiarum in florentissimo regno Bohemiæ a traditionibus humanis Pragæ reformatarum, studio M. Jacobi Jacobæi. Amstelodami, 1624, in-4.

52.* Fabiani Nati, Solutio quæstionis de fuga in persecutione, utrum pastores bohemici recte fecerunt quod Praga excesserunt? 1625, in-4.

53.* Morgenstern dadurch ein jeder guthertziger zur Erkenntniss des hellen Tages der Wahrheit bald und leicht kommen kann. Prag, 1627, in-4.

54. Laurea Austriaca hoc est commentariorum de bello germanico eiusque causis libri XII, ab anno salutis 1618 usque ad annum 1627, auctore Julio Bello. Francofurti, 1627, in-folio.

55. Gewisse warhaffte Relation von Anfang, Fortgang und Endschafft dess newlichsten von Bœhmischen Bawern im Kœnigsgratzer Creyss erweckten Auffstand und Rebellion. 1628, in-4.

56. Copia eines Schreiben so Ihrer Kays. Mayestæt Herr Beichtvater an einen seiner Herrn Mitcollegio, einen fürnehmen Jesuwyten, nacher Hildessheimb wegen wichtigen Motiven gethan. Gedruckt zu Drüsselskirchen, anno 1628, in-4.

57.* David Wangenheim, Gürtel der Wahrheit, wesshalb ein wahrer evangelischer Christ Bedencken tragen müsse catholisch zu werden. Leipzig, 1628, in-4.

58.* Beschreibung der abschewlichen Persecution und Reformation der Rœmischen Kirchen so bisshero in Bœhmen, Schlesien, Mæhren, den Œstreichischen Landen, Pfaltz und dem Rœmischen Reich geführet und durch alle Welt hindurch zu führen von dem Jesuiterischen Geist entschlossen, etc.... beschrieben durch Ferdinand Donrætl. Franckfurt am Mayn, 1631, in-16.

Je n'ai pu prendre connaissance moi-même de ce volume, mais à en juger par l'analyse que je dois à mon ami, M. E. Fischer, de Berlin, l'ouvrage ne répond nullement aux promesses du titre ; c'est sous forme de catéchisme, une série de réflexions sur les persécutions en général depuis les origines du christianisme, et l'on n'y rencontre nullement les renseignements sur la persécution religieuse en Bohème qu'on croirait devoir y trouver.

59.* Ecclesiarum evangelico-bohemicarum status modernus orbi christiano cum ad informandas, erudiendas ac erigendas tum ad monendas, movendas, persuadendasque deviantes mentes, mense Junio anni 1632 fideli narratione expositus. Wittebergæ, 1632.

60. Status particularis regiminis S. C. Maiestatis Ferdinandi II. (Viennæ), 1637, in-32.

61. Laudatio Ferdinandi II, Cæsaris augustissimi, dicta Romæ ab Augustino Mascardo ad S. E. R. Cardinales, etc. Romæ, 1637, in-4.

62. **Ferdinandi II, Romanorum Imperatoris virtutes ab R. P. Gulielmo Lamormaini Societatis Jesu sacerdote, conscriptæ. Coloniæ, anno 1638, in-32.**

63. **Ferdinandi II, Rœmischen Keysers Tugenden durch den ehrenwerthen G. Lamormaini beschrieben, jetzo aber durch R. P. J. J. Curtium verteutscht. Zu Cœllen, im Jahr 1638, in-12.**

64. **Rituale Pragense ad usum Romanum jussu Ernesti Adalberti ab Harrach archiepiscopi, etc. Pragæ, 1642, in-4.**

65. **Respublica Bojema a M. Paulo Stransky descripta, recognita et aucta. Lugdun. Batav., anno 1643, in-16.**

Une autre édition du même ouvrage parut à Amsterdam en 1713, in-4. — Le travail de Stransky fut développé en tous sens et puis traduit en allemand par le Jésuite Ignace Cornova. Son travail parut à Prague, en 1803, en 7 volumes in-8.

66. **Theatrum Europæum oder aussführliche und warhafftige Beschreibung aller und jeder denckwürdigen Geschichten.... vom Jahr Christi 1617 biss auff das Jahr 1629, beschrieben durch J. Ph. Abelinum, Argentoratensem. Franckfurt am Mayn, 1643, in-folio.**

C'est le premier volume, et le mieux fait de tout l'ouvrage, d'une immense compilation de 18 volumes in-folio, entreprise vers la seconde moitié du dix-septième siècle par différents érudits et publicistes et qui renferme l'histoire du dix-septième siècle tout entier, à partir des origines de la guerre de Trente Ans.

67. **Bellum Bohemicum recensente Andrea ab Habernfeld, ab anno 1618. Lugdun. Batavor., anno 1645, in-32.**

68.* **Vitus Jacksch, Exilium Sanctorum. Dresdæ, 1647, in-4.**

69. **Historia persecutionum Ecclesiæ bohemicæ jam inde a primordiis conversionis suæ ad Christianismum, hoc est anno 894 ad annum usque 1632, Ferdinando Secundo Austriaco regnante. (Amstelodami), anno Domini 1648, in-16.**

L'ouvrage fut écrit dès 1632 par différents prédicateurs bohèmes exilés, parmi lesquels on nomme S. Hartmann, Amos Comenius, etc.

70.* **Kurtzer historischer Begriff der Verfolgungen welche über die bœmischen Kirchen.... biss auf das Jahr 1632. Zuvor in lateinischer Sprach ausgegangen nun aber in die teutsche Sprach übersetzt. (Zürich?), gedruckt im Jahr Christi 1652, in-12.**

Première traduction allemande de l'ouvrage précédent.

71. Systema historico-chronologicum ecclesiarum slavonicarum per provincias varias, præcipue Poloniæ, Bohemiæ, etc., opera Adriani Regenvolscii. Trajecti ad Rhenum, anno 1652, in-4.

Le véritable nom de l'auteur était André Wengersky. Selon Peschek, il parut une autre édition du même ouvrage à Amsterdam en 1679, avec un titre quelque peu différent.

72. Eine der neuen Rœmischen Catholischen Beichte und Artickel welche sie im Kœnigreich Bœhmen und Marggrafenthumb Mæhren thun und halten müssen, etc. Leipzig, 1653, in-4.

73.* Historya o tezkych Protiwenstwjch cyrkwe ceske hned od pocatku gegjho na wjru Krestanskan Obracenjw Letu Pane 894 az do Leta 1632 zo Panowanj Ferdinanda druheho. Lissa, 1655.

Cette traduction tchèque de l'*Historia persecutionum* est de S. A. Hartmann, fils d'un des collaborateurs à l'original latin. Amos Comenius en soigna l'impression et en fit paraître une nouvelle édition à Amsterdam, en 1663. Une troisième édition fut publiée à Zittau en 1756, in-12.

74. Der Rœmischen Kayserlichen Majestæt und des heiligen Rœmischen Reichs Acta publica und schrifftliche Handlungen, Ausschreiben, u. s. w. darinn fürnemlich die Ursache dess bœhmischen und darauss erfolgten Kriegs zu befinden, durch Michael Caspar Londorp. Franckfurt am Mayn, 1668 ss., 19 vol. in-folio.

C'est la dernière et la plus complète des trois éditions successives que nous possédions de la collection de Londorp. La première, publiée in-4, de 1621 à 1625, est très-rare et présente plus d'attrait aux curieux parce qu'elle renferme plusieurs pièces et documents que l'auteur supprima pour des motifs de prudence dans les éditions suivantes ; mais la troisième est de beaucoup la plus complète et offre à l'historien de la guerre de Trente Ans un répertoire assez complet des principales pièces diplomatiques, etc. échangées pendant ces longues et terribles luttes.

75. Londorpius suppletus et continuatus sive acta publica oder allerhand schriftliche denckwürdige Handlungen so vornehmlich seit dem zu Passau 1552 auffgerichteten Religionsfrieden gewechselt worden, durch M. Meyer. Franckfurt am Mayn, 1666 ss., 4 vol. in-folio.

Ce supplément à la collection de Londorp fut entrepris avant que l'édition mentionnée plus haut eut paru. Il renferme surtout des pièces relatives à l'époque de 1614 à 1628.

76.* Bœhmisches Martyrbüchlein, darinnen viele denckwürdige Reden grosse Gedult und Standhaftigkeit gottseliger Mær-

tyrer, etc. Auf das trewlichste in die gemeine teutsche Sprach übergesetzt durch Conrad Burckhart. Getruckt zu Zürich, 1669, in-12.

C'est la seconde traduction allemande de l'*Historia persecutionum*.

77.* Georg Holyk, Blutige Thrænen des hochbedrængten und geængsteten Bœhmerlandes, das ist eine kurtze und wahrhaffte aber betrübte Erzehlung der vier erbermlichen Plagen mit welchen das Kœnigreich Bœhmen nun von vielen Jahren jæmmerlich gedrückt worden. Wittenberg, 1673, in-8.

78.* Joannes Pessina de Czechorod, Phosphorus septicornis, stella alias matutina, hoc est sanctæ metropolitanæ divi Viti ecclesiæ Pragensis majestas et gloria. Pragæ, 1673, in-4.

79. Epitomes rerum bohemicarum seu Historiæ Boleslaviensis libri VI et VII quorum prior gloriam antiquissimam collegialis Ecclesiæ Vetero-Boleslaviensis, alter origines et gratias cœlestes gloriosæ Dei matris Mariæ, quæ ibidem colitur comprehendit, authore P. Bohuslao Balbino S. Jesu sacerdote. Pragæ, 1673, in-folio.

Nous ne savons pas trop pourquoi les deux derniers livres de l'ouvrage de Balbin furent les premiers à paraître ; dut-il peut-être légitimer ses études savantes, aux yeux de la Compagnie dont il était membre, en débutant par de l'histoire édifiante et légendaire ?

80. Epitome historica Rerum Bohemicarum quam ob venerationem, etc. authore P. Bohuslao Balbino S. Jesu. Pragæ, 1677, in-fol.

L'ouvrage ne va malheureusement que jusqu'à la bataille de Prague. Balbinus déclare à la fin du volume (p. 630) : «*Mihi pluribus de causis, cum odiis par esse non possim, ultra hæc tempora historiam mancam et laceratam deducere non libuit.*» Ce n'était évidemment pas la haine des vaincus qui pouvait l'effrayer et nous pouvons donc admettre qu'il refusait jusqu'à un certain point de partager le fanatisme de son parti, et qu'il ne voulait pas poursuivre encore de sa plume ceux qu'il voyait persécutés autour de lui. Un pareil scrupule l'honore.

81.* Kurtze und wahrhaftige Erzehlung des traurigen und gar betrübten Zustandes des Kœnigreiches Bœhmen in welchem es insonderheit in den letzten Verfolgungsjahren der Religion halber gerathen, von einem den solche Verfolgung hart mitgetroffen hat. Amsterdam, 1679, in-8.

82. Miscellanea historica regni Bohemiæ, authore Bohuslao Balbino Soc. Jesu. Decas I. Liber III, Topographicus et Chorographicus. Pragæ, 1681, in-folio.

— Liber IV, Hagiographicus seu Bohemia sancta. Pragæ, 1682, in-folio.

— Liber V, Parochialis et sacerdotalis. Pragæ, 1683, in-folio.
— Liber VI, Archiepiscopalis. Pragæ, 1684, in-folio.
— Liber VII, Regalis seu de ducibus ac regibus Bohemiæ. Pragæ, 1687.
— Liber VIII, Epistolaris, continens literas publicas Bohemiæ. Pragæ, 1688, in-folio.

83. Amos Comenius, Historia fratrum Bohemorum. Halæ Saxonum, 1702, in-4.

84. Das sehenswürdige Prag worinnen alle sehens- merck- und wunderwürdige Begebenheiten, Denkmæler und Antiquitæten, etc., von C. Ad. Redeln. Nürnberg und Prag, (1710), in-12.

85.* C. G. Schrœter, Exulantenhistorie. Budissin, 1715, in-8.

86.* Engelschall, Beschreibung der Exulanten- und Bergstadt Johanngeorgstadt. Leipzig, 1723, in-4.

87. Frantz Christoph's Grafen von Khevenhillers Annalium Ferdinandeorum Neunter und Zehnter Theil. Leipzig, 1724, 2 vol. in-folio.

Ces deux volumes, les neuvième et dixième de tout l'ouvrage, renferment l'histoire des années 1618 à la fin de l'année 1627. Ces *Annales* jouissent encore en général d'un trop grand crédit. Le comte F. Ch. de Khevenhiller, ambassadeur de Ferdinand II à la cour de Madrid, dont elles portent le nom, ne les a point composées lui-même ; elles ont été compilées longtemps après sa mort, et renferment, il est vrai, des documents précieux lorsqu'elles ont puisé dans les papiers de l'ambassadeur, mais très-souvent elles n'offrent qu'une reproduction médiocre du *Theatrum Europæum* et d'autres sources semblables.

88. Ad. Fr. Glafey, Pragmatische Geschichte der Cron Bœhmen. Leipzig, 1729, in-4.

89.* A. D. Richter, De persecutionibus bohemicis in Valle Joachimica. Annaberg, 1758, in-4.

90.* Joannes Schmidt, Historia Societatis Jesu provinciæ Bohemiæ in partes tres, etc. Pragæ, 1759, in-folio.

91. Joh. Jac. Simler, Sammlung historischer Urkunden zur Kirchengeschichte. Zürich, 1763, Tome II, p. 861-947 : Summarischer Inbegriff des Bœhmisch-Evangelischen Palmbaum's oder zuverlæssige Gedanken von den oft und sehr gedruckten aber doch noch nie ganz unterdruckten Bekennern des lautern Evangelii in Bœhmen.

92.* Rohn, Chronik von Friedland und Reichenberg. Prag, 1763, in-4.

93. **Martyrologium Bohemicum oder die Bœhmische Verfolgungsgeschichte von 894 bis 1632, deutsch übersetzt von Johann Theophilus Elsner. Berlin, 1766, in-12.**

C'est la plus récente et, grâce à son introduction, ses notes et ses appendices, la meilleure traduction de l'*Historia persecutionum*. Le traducteur a été l'un des derniers pasteurs de l'Église des Frères Bohèmes à Berlin.

94.* Abbildungen bœhmischer und mæhrischer Gelehrten und Künstlern, nebst Nachrichten von ihrem Leben, etc. herausgegeben von Voigt und Pelzel. Prag, 1773-1782, 4 vol. in-8.

95. Fr. M. Pelzel, Geschichte der Bœhmen von den æltesten bis auf die neuesten Zeiten. Prag und Wien, dritte Auflage, 1782, 2 vol. in-8.

Une quatrième édition parut à Prague en 1817.

96. Bœhmische, mæhrische und schlesische Gelehrte und Schriftsteller aus dem Orden der Jesuiten von Fr. M. Pelzel. Prag, 1786, in-8.

97.* Stanislaus Wydla, Bohuslaus Aloysius Balbin's Leben. Prag, 1788, in-8.

98.* Rieger, Archiv der Geschichte und Statistik für Bœhmen. Dresden, 1792-1795, 3 vol. in-8.

99. Joh. Borott, Nachrichten von der Exulantengemeinde zu Zittau, nebst zwei Predigten. Lauban, 1793, in-8.

100. Fr. Nemethy, Das Schloss Friedland in Bœhmen nebst alten Urkunden und eigenhændigen Briefen des Herzogs von Waldstein. Prag, 1818, in-8.

101. G. D. Erhart, Echo aus den Zeiten des dreissigjæhrigen Krieges vom Anfang des siebenzehnten Jahrhunderts bis zum Tode des Kœnigs Gustav-Adolph von Schweden. Zweite Auflage. Halberstadt, 1826, in-8.

102. Ch. Ad. Peschek, Kirchengeschichtliche Miscellen: Christoph Peschek, ein Beispiel der Grausamkeit der Jesuiten gegen die Bœhmischen Protestanten, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie,* publiée par Ch. Fr. Illgen. Leipzig, 1832, II, p. 269.

103. Johann Graf Mailàth, Geschichte des Œstreichischen Kaiserstaates. Hamburg, Tom. II-III, 1834 ss., in-8.

104. Friedrich Fœrster, Wallenstein als Feldherr und Landesfürst, in seinem œffentlichen und Privatleben. Potsdam, 1834, in-8.

105. Karl Adolf Menzel, Geschichte der Deutschen seit der Reformation. Tom. VI-VIII. Breslau, 1835, in-8.

Il ne faut pas confondre cette histoire de l'Allemagne moderne, écrite avec soin d'après des documents inédits, avec l'histoire générale de l'Allemagne écrite par un homonyme, Wolfgang Menzel, et qui ne vaut pas grand'chose.

106. Leopold Ranke, Die rœmischen Pæpste im siebenzehnten Jahrhundert. Berlin, 1836, 3 vol. in-8.

107. Ch. Ad. Peschek, Kirchengeschichtliche Miscellen : Excerpte aus Georg Holyk's «Pæpstlicher Geissel», zu den Jahren 1650 und 1653, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie,* publiée par Illgen. Leipzig, 1839, I, p. 173.

108. Karl August Müller, Forschungen auf dem Gebiete der neuern Geschichte. III. Fünf Bücher vom bœhmischen Kriege, 1618-1621. Dresden und Leipzig, 1841, in-8.

109.* Joseph Ruzicka, Diplomatische Geschichte der deutschen evangelischen Gemeinde Augsburgischer Confession in der Kœniglichen Hauptstadt Prag, nebst einer historischen Entwicklung der evangelisch-lutherischen Kirche in Bœhmen überhaupt. Prag, 1841, in-8.

110. Ch. Ad. Peschek, Kirchengeschichtliche Miscellen : Beitræge zur Geschichte der Bœhmischen Gegenreformation im siebenzehnten Jahrhundert, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie,* 1841, II, p, 150.

On y trouve, avec d'assez nombreuses variantes, le texte contenu dans notre second appendice, traduit d'après un manuscrit bohème de la bibliothèque de Zittau.

111. Peschek und Illgen, Ueber den Convertiteneid, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie,* 1842, I, p. 173.

C'est une réfutation de la polémique d'un journal catholique contre l'authenticité des formules d'abjuration des nouveaux-convertis en Bohème.

112. Chr. Ad. Peschek, Geschichte der Gegenreformation in Bœhmen. Leipzig, 1843, 2 vol. in-8.

La *seconde édition,* datée de 1850, est identiquement le même tirage; on n'y a mis qu'un titre nouveau.

113. J. D. Wilh. Richter. Des Bœhmen-Aufruhrs oder deutschen dreissigjæhrigen Krieges Ursachen und Beginn. Erfurt, 1844, in-8.

114. Joseph von Hammer-Purgstall, Khlesl's des Kardinals, Director's des geheimen Kabinets Kaiser Mathias, Leben. Wien, 1848-1851, 4 vol. in-8.

115. J. W. D. Richter, Geschichte des bœhmischen Krieges aus Urkunden und andern Quellenschriften. Erfurt, 1849-1853, 3 vol. in-8.

116. Valérien Krasinski, Histoire religieuse des peuples slaves. Paris et Genève, 1853, in-8.

117.* Die Jesuiten und die Reformation in Bœhmen, dans les *Historisch-politische Blætter für das katholische Deutschland,* publiés par Gœrres, etc. München, Tome 38, in-8.

118.* Ch. Ad. Peschek, Die Bœhmischen Exulanten in Sachsen. Untersuchung der bis zu Mitte des siebenzehnten Jahrhunderts stattgefundenen Uebersiedlung aus Bœhmen. Leipzig, 1857, in-4.

119. Friedrich von Hurter, Geschichte Kaiser Ferdinand's II. Schaffhausen, Tom. I-III, 1857 ss., in-8.

Le tome I de l'*Histoire de l'Empereur Ferdinand II,* de M. de Hurter, correspond au tome VIII de l'*Histoire de Ferdinand II et de ses parents,* l'auteur ayant divisé en deux parties sa volumineuse compilation, comme s'il avait senti lui-même la nécessité d'en cacher les longueurs.

120.* Vita del beato Martire Giovanni Sarcander parroco di Holleschau, morte dagli eretici in Olmütz nel anno 1620. Roma, 1859, in-4.

121. Carlo Carafa, vescovo d'Aversa, Relatione dello stato dell'Imperio e della Germania, fatta dopo il retorno della sua nuntiatura appresso l'Imperatore, 1628, herausgegeben von Jos. Godeh. Müller. Wien, 1860, in-8.

122. Anton Kohl, Die Wiedereinführung der katholischen Lehre in der kœniglichen Bergstadt Schlaggenwalde. Ein Beitrag zur Geschichte des Reformationswerkes Kaiser Ferdinand des Zweiten. Karlsbad, 1861, in-8.

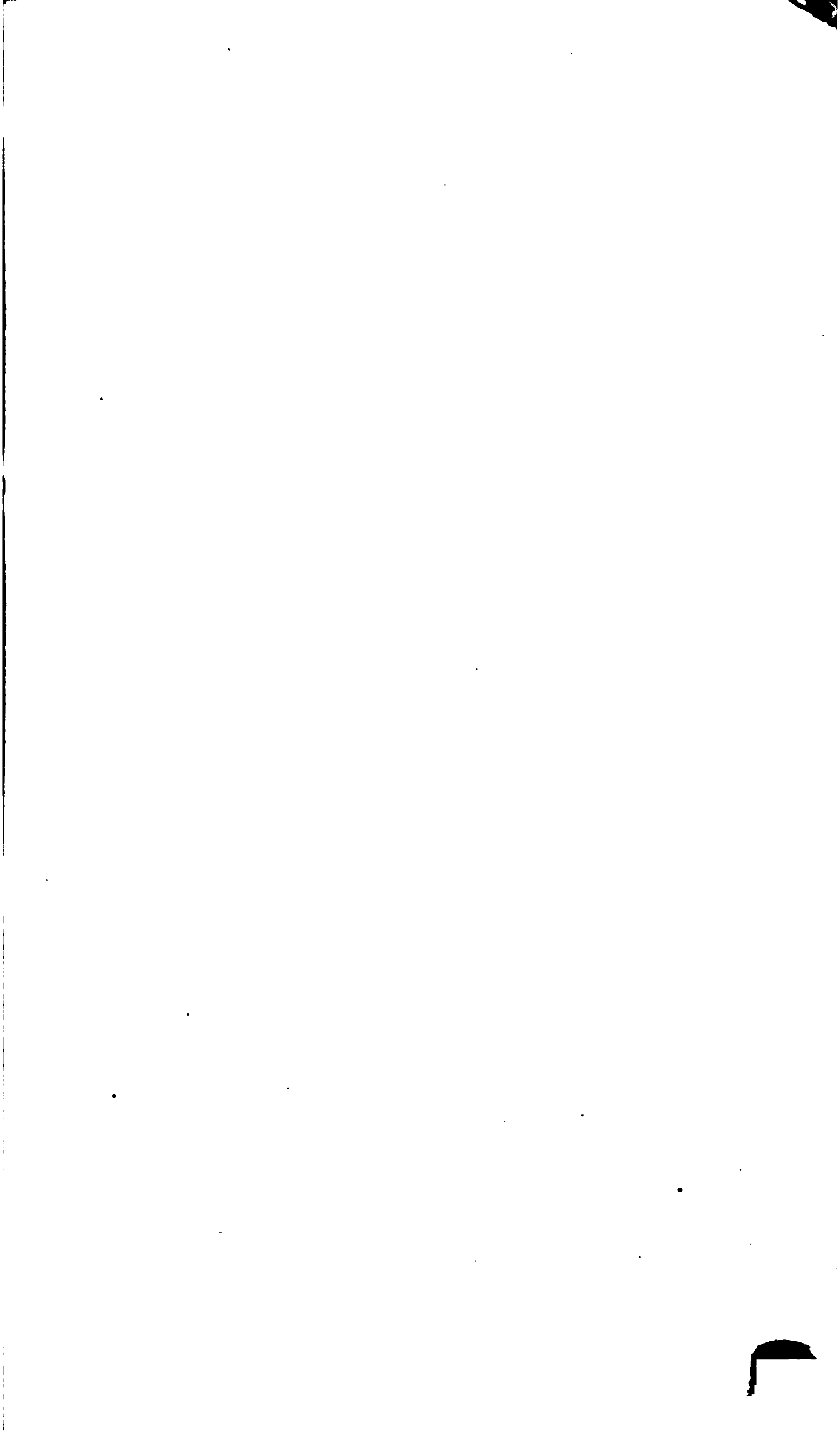
123. F. Hanser, Deutschland nach dem dreissigjæhrigen Kriege in politischer und socialer Hinsicht. Leipzig und Heidelberg, 1862, in-8.

124.* Revue du Museum de Prague (Casopis českého Museum), année 1863. — Le Jésuite Koniasch, par M. Hanusch. — Étude sur le poète Lomnicky, l'une des victimes de la révolution bohème.

Ces deux travaux m'ont été signalés par M. Léger qui a eu l'obligeance de résumer le premier à mon usage.

125. J. Valdem. Anthieny, De Carlo Carafa dissertio inauguralis. Berolini, 1864, in-8.

TABLE DES MATIÈRES.





EXTRAIT

DU

CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

DE

TREUTTEL ET WURTZ

A STRASBOURG.



BARTHOLMÈSS (Chn), *Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne*, 2 vol. in-8, 1855. 12 »

BAUM (J. W.), *Franz Lambert von Avignon.* Nach seinen Schriften und den gleichzeitigen Quellen dargestellt, in-8, 1840. 3 »

BAUM (J. G.), *Le principe de légalité et la conscience confessionnelle de certains pasteurs soi-disant luthériens*, 1857. » 50

— *J. G. Stuber*, der Vorgænger *Oberlin's* im Steinthale, und Vorkæmpfer einer neuen Zeit in Strassburg, in-12, 1846. 2 25

— *La manière et fasson quon tient ès lieux que Dieu de sa grâce a visités.* Première liturgie des Églises réformées de France de l'an 1533, publiée d'après l'original à l'occasion du troisième jubilé séculaire de la constitution de ces Eglises, l'an 1559, 1 vol. in-12, 1859. 1 50

BERGMANN (F. G.), *Poëmes islandais*, *Voluspa*, *Vafthrudnismal*, *Lokasenna*, texte et traduction. Paris, imprimé par autorisation du roi à l'imp. roy., 1838, in-8. 4 »

— *Dante et sa comédie*, 1863. 1 »

— *La vie et les œuvres de Shakespeare*, 1865. » 75

— *Notice sur la vision de Dante* ou *Paradis terrestre*, in-8, 1865, imp. impér. 1 »

— *L'unité de l'espèce humaine et la pluralité des langues primitives*, in-8, 1864. 1 »

— *De l'unité de composition grammaticale et syntactique dans les différentes familles de langues*, 1864, imp. impér. 1 »

— *Les chants de Sol* (Sôlar-Liôd), poëme tiré de l'Edda de Sæmund, publié avec une traduction et un commentaire, 1 vol. in-8, 1858. 4 »

— *Les Gètes* ou la filiation généalogique des Scythes aux Gètes et des Gètes

aux Germains et aux Scandinaves, démontrée sur l'histoire des migrations de ces peuples et sur la continuité organique des phénomènes de leur état social, moral, intellectuel et religieux, 1 vol. in-8, 1859. 5 »

BERGMANN (F. G.), *La fascination de Gulfi* (Gylfa-Ginning), traité de mythologie scandinave composé par Snorri, fils de Sturla, traduit du texte norrain en français, et expliqué dans une introduction et un commentaire critique perpétuel, 1 vol. in-8, 1861. 6 »

— *Les Scythes*, in-8 (épuisé). 3 »

BRAUN (Th.), *Marie Stuart*, de Schiller, traduite en vers, 1 vol. in-8, 1861. 5 »

— *Wallenstein*, de Schiller, traduit en vers. Le camp de Wallenstein. Les Piccolomini. La mort de Wallenstein, 1 vol. in-8, 1864. 10 »

BRUCH (Dr J. Fr.), *Betrachtungen über Christenthum und christlichen Glauben*. In Briefen, 2 vol. in-8, 1845-1846. 10 »

— *Weisheitslehre der Hebræer*. Ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie, 1 vol. in-8, 1851. 7 »

— *Das Gebet des Herrn*, erklært und entwickelt in neun Predigten, 1 vol. in-12, 1853. 2 »

— *Die protestantische Freiheit*. Ein Dialog, 1 vol. in-12, 1857. 1 »

— *Lie Lehre von der Præexistenz der menschlichen Seelen*, historisch-kritisch dargestellt, 1 vol. in-8, 1859. 3 »

— *Theorie des Bewusstseins*. Ein psychologischer Versuch, 1 vol. in-8, 1864. 7 50

BRUCH (Edmond), *Études sur l'appareil de la génération chez les Sélaciens*, 1 vol. in-4, et 11 planches lithographiées, 1860. 5 »

BRUIÈRE (A. S.), voir *A. Schneegans*.

CANDOLLE (de), Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis, t. I à XV, 1re partie complète, et 2e partie, 1er fasc. 216 »

On peut avoir séparément:

Chacun des t. I à VII. 13 »

Chacun des tomes, depuis le t. VIII. 16 »

Le t. XIII a une deuxième partie. 12 »

La première partie du t. XV. 12 »

Le 1er fasc. de la deuxième partie du t. XV. 4 »

Le 1er fasc. de la deuxième partie du t. XVI. 4 »

Chronique de Thann, 2 vol. in-8. 12 »

COLANI (T.), *Le Sacerdoce universel*, sermon, in-8 de 16 pages, 3e édit., 1856. » 40

— *Sermons*, premier recueil, 1 vol. in-12, 3e édit., 1860. 3 50

— *Sermons*, deuxième recueil, 1 vol. in-12, 2e édit., 1860. 3 50

— *Quatre sermons prêchés à Nîmes*, 1 vol. in-12, 1861. 1 50

— *Notre Père*, sermon prêché à Paris, in-12, 1861. » 50

— *Examen de la vie de Jésus de M. Renan*, 1 vol. in-12, 2e édit., 1864. 1 50

— *Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps*, 1 vol. in-8, 2e édit., 1864. 4 »

CONTEJEAN (Ch.), *Étude de l'étage kimméridien dans les environs de Montbéliard* et dans le Jura, la France et l'Angleterre, 1 vol. in-8, 1859. 12 »

COQUEREL (Ath. fils), *Précis de l'histoire de l'Église réformée de Paris* d'après des documents en grande partie inédits. Première époque: 1512-1594 de l'origine de l'église à l'édit de Nantes, 1 vol. gr. in-8, 1862. 4 »

COQUEREL (Ath. fils), *Les deux méthodes : Expansion et compression*, sermon prêché en 1864 dans le Temple-Neuf à Strasbourg, in-8, 1864. » 50

COSTE, *Réunion de Strasbourg à la France*. Documents pour la plupart inédits, 1 vol. in-8, 1841. 3 »

DRION (Ch.), *Notice historique sur l'Église réformée de Sainte-Marie-aux-Mines*, 1 vol. in-12, 1858. 1 50

DUBOIS (Alfred), *Les prophètes cévenols*, in-8, 1861. 1 50

EBERLIN (Ph.), *Vingt-cinq morceaux faciles pour orgue ou harmonium*, in-4, 1861. 2 50

EHRMANN (C. H.), *Histoire des polypes du larynx*, 1 vol. in-fol. et 6 planches lithographiées, 1850. 8 »

— *Description de deux fœtus monstres*, dont l'un acéphale et l'autre monopode, 1 vol. in-fol. et 4 planches lithographiées, 1852. 6 »

Encyclopédie des gens du monde, 22 volumes en 44 tomes. 150 »

ENGELHARDT (C. M.), *Wanderungen durch die Vogesen*, 1 vol. in-8, avec 1 gravure, 1821. 1 50

— *Naturschilderungen*, Sittenzüge und wissenschaftliche Bemerkungen aus den hœchsten Schweizer-Alpen, besonders in Südwallis und Graubünden, 1 vol. in-8, avec 5 lithographies et 1 atlas in-fol. contenant 1 grande carte et 5 grandes lithographies, 1840. 15 »

— *Das Monte-Rosa- und Matterhorn-* (Mont-Cervin) *Gebirg* aus der Jenseite seines Erhebungsbogens gen Nord ; seine Auslæufer und Umgrenzung, besonders der Saasgraat mit dem Mischabeldom über dem Gletscherkrater von Fee, 1 vol. in-8, avec 1 atlas in-fol. contenant 1 grande carte et 2 lithographies, 1852, noir. 12 »
Color. 16 »

FEBVREL (E.), *Fleurettes* (poésies), 1 vol. in-12, 1864. 1 25

FISCHER (J. Ph.), *Der Christ vor Gott*. Handbuch zur Erweckung und Belebung frommen Sinnes etc., 3e édit., in-12, cart., 1858. 2 50

FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome, 1 vol. in-8, 1864 (couronné par l'Institut de France). 7 »

FUSTER (J.), *Monographie clinique de l'affection catarrhale*, 1 vol. in-8, 1861. 8 »

GOGUEL (G.), *Traités apologétiques :*

1. La Bible et le protestantisme, 1 vol. in-18, 1855. » 60
2. L'esprit du protestantisme sous le rapport de l'obéissance aux lois, 1 vol. in-18, 1855. » 60
3. Les bienfaits du protestantisme sous le rapport religieux et social, 1 vol. in-18, 1855. » 60
4. Le protestantisme et le catholicisme comparés dans l'esprit le plus impartial et le plus pacifique, d'après la Bible et l'histoire, 1 vol. in-18, 1856. 1 50
5. Suite du précédent, 1 vol. in-18, 1857. 1 50
6. Les tendances et l'avenir du catholicisme et du protestantisme, communiqué par une personne d'Alsace, 1 vol. in-18, 1857. » 60
7. La prédication protestante avec prières au temps de la Réforme, en France, en Suisse et en Allemagne, accompagné de notes historiques, biographiques et autres, 1 vol. in-18, 1857. » 70
8. Suite du précédent, 1 vol. in-18, 1858. » 70
9. Suite du précédent, 1 vol. in-18, 1858. » 70
10. Les vrais portraits des hommes illustres en piété et doctrine, traduit du latin de Th. de Besze, 1 vol. in-18, 1858. 1 25

11. Suite du précédent, 1 vol. in-18, 1858. 2 60
12. Suite du précédent, 1 vol. in-18, 1858. 1 »
13. Les réformateurs et la doctrine primitive de l'église chrétienne. Réponse à une attaque au sein de familles de mariage mixte, 1 vol. in-18, 1858. » 20
14. L'Église protestante jugée par l'accord des principes et de la vie de ses membres, ainsi que par son culte semblable à celui de l'Église chrétienne primitive, 1 vol. in-18, 1860. » 60
15. Le passé religieux du Chablais savoisien annexé à la France, page d'histoire du jour et du lendemain de la Réformation, 1 vol. in-18, 1860. » 75
16. L'enseignement, l'éducation et les livres du peuple au temps de la Réforme, avec les portraits des principaux fondateurs d'écoles à cette époque, 1 vol. in-18, 1860. 2 60

GOLDENBERG (G.), *Libre échange et protection*, 1 vol. in-8, 1847. 5 »
— *De l'avenir de notre société*, 1 vol. in-8, 1856. 1 »
— *La France et l'Angleterre* devant le traité de commerce, contenant le texte officiel du traité et les rapports des ministres à l'Empereur, 1 vol. in-8, 1860. 1 50

GRÜN (Albert), *A B C der Æsthetik.* Fünf Vorlesungen gehalten auf dem Stadthause zu Strassburg, 1 vol. in-12, 1856. 3 »
— *Friedrike* (von Sessenheim). Schauspiel. Mit einem Facsimile der Titelheldin, 1 vol. in-12, 1859, broché. 3 »
— Le même ouvrage, relié en percaline anglaise, tranch. dor. 4 »
— *Aus der Verbannung.* Gedichte, 1 vol. in-18, 1859, broché. 2 50
— Le même ouvrage, relié en percaline, doré sur tranche et sur plats. 3 »

GUICHARD (L.), *De l'emploi du phosphate de chaux* en médecine et en chirurgie, 1 vol. in 8, 1862. 1 50

HAFFNER'S (J., Dr) *Festpredigten*, 2 vol. in-8. 8 »
— *Predigten und Homilien*, 2 vol. in-8. 8 »

HEITZ (F. C.), *Die St. Thomas-Kirche in Strassburg.* Ein Beitrag zur Geschichte unserer Vaterstadt, 1 vol. in-8, 1841. 2 25
— *Das Zunftwesen in Strassburg.* Geschichtliche Darstellung begleitet von Urkunden und Aktenstücken, mit einem Vorwort von Ludwig Spach, und 22 in den Text gedruckten Zunft-Wappen, 1 vol. in-8, 1856. 3 »
— *Strasbourg pendant ses deux blocus et les Cent-Jours.* Recueil de pièces officielles, accompagné d'une relation succincte des faits arrivés pendant les années 1813, 1814 et 1815, avec le plan du camp au blocus de 1815, 1 vol. in-8, 1861. 6 »
— *Notes sur la vie et les écrits d'Euloge Schneider*, accusateur public du département du Bas-Rhin, 1 vol. in-8, 1862. 3 75
— *Les Sociétés politiques de Strasbourg* pendant les années 1790-1795, extraits de leurs procès-verbaux, 1 vol. in-8, 1863. 9 »
— *La Contre-Révolution en Alsace* de 1789 à 1793. Pièces et documents relatifs à cette époque, 1 vol. in-8, 1865. 7 50

HERTZOG (J.), *Résumé des opinions principales sur l'anthropologie dogmatique* dans les différents âges de l'ère chrétienne, 1 vol. in-8, 1845. 1 50

HEYFELDER (Dr O.), *Traité des résections*, traduit de l'allemand avec additions et notes par le docteur Eug. Bœckel, 1 vol. gr. in-8, avec 8 planches, 1863. 7 »

HIRN (G. A.), *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur* présentées à la Société physique de Berlin, 1 vol. gr. in-8, 1858. 8 »

HIRTZ (D.), *Gedichte*, 1 vol. in-12, 1846. 3 »

KIRSCHLEGER (Fréd.), *Flore d'Alsace* et des contrées limitrophes, 3 vol. in-12, 1852-1862. 20 »

KÜSS (E.), professeur à la Faculté de médecine, *De la vascularité et de l'inflammation*, in-8, 1846. 1 »

LAMEY (Aug.), *Blætter aus dem Hain*, 1 vol. in-12, 1836. 2 »

— *Gedichte*, zweite vermehrte Auflage, 1 vol. in-12, 1842. 4 50

— *Chronik der Elsæsser* in Liedern und Gemælden, 1 vol. in-12, 1845. 1 80

— *Gedichte*, 1 vol. in-12, 1860. 7 »

LAMP (J. F.), *Tables synchronistiques* de l'histoire universelle, ancienne et moderne, contenant les principales époques de l'histoire politique, religieuse et littéraire, ainsi que celles des inventions et des découvertes les plus importantes, 2e édit., entièrement revue et continuée par *L. H. Engelhardt*, 1 vol. in-4, cart., 1839. 6 »

LAUTH (J. F. E.), *De l'embryothlasie* et en particulier de la céphalotripsie, 1 vol. in-4, avec 10 planches, 1863. 8 »

LEREBOULLET (A.), *Considérations pratiques sur le choléra-morbus* observé à Paris et dans le département de la Meuse pendant l'année 1832, 1 vol. in-4, 1832. 2 »

— *Mémoire sur la structure intime du foie* et sur la nature de l'altération connue sous le nom de *foie gras*, 1 vol. in-4, avec 4 planches, 1853. 7 »

— *Recherches d'embryologie comparée* sur le développement du brochet, de la perche et de l'écrevisse, 1 vol. in-4, avec 6 planch. gravées, 1862. 20 »

LICHTENBERGER (F.), *Étude sur le principe du protestantisme* d'après la théologie allemande contemporaine, 1 vol. in-8, 1857. 2 50

— *Des éléments constitutifs* de la science dogmatique, 1 vol. in-8, 1860. 2 50

LOBSTEIN (F.), *Platonische Weihestunden*, in-8, 1840. 3 »

MÆDER (A.), *Notice historique* sur la paroisse réformée de Strasbourg et Recueil de pièces probantes, 1 vol. in-8, 1853. 3 »

MAGAZIN (*Historisches*) für Verstand und Herz, 10te Auflage, 3 vol. in-12, 1840. 4 50

MASSE (E. M.), *Du romancium occidental* ou Etudes et recherches historiques et philologiques sur nos origines, 2 vol. in-8, 1848. 10 »

— *Soirées de Sainte-Hélène*, in-8. 1 »

MATTER, *Schelling* ou la Philosophie de la nature et la philosophie de la révélation, nouv. édit. considérablement augmentée, 1 vol. in-8, 1845. 3 50

MAY (E. J.). *La vieille houillère*, récit pour la jeunesse, trad. de l'anglais par Mme Krüger-Colani, 1 vol. in-12, 1862. 3 »

Mémoires de la Société du Muséum d'histoire naturelle de Strasbourg, t. V, 2e et 3e livr., 1862. 12 50

MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la Réformation* du seizième siècle, 5 vol. in-12, 1860. 16 »

MÉZERAY, *Histoire de France* sous le règne de Henri III, 2 vol. in-8, 1844-1845. 10 »

MOHR, *Traité d'analyse chimique* à l'aide de liqueurs titrées. Ouvrage à l'usage des chimistes, des médecins, des pharmaciens, des fabricants de produits chimiques, des métallurgistes, des agronomes etc. etc., traduit de l'allemand par M. C. Forthomme, 1 vol. in-8, 1857. 7 50

MONOYER, *Des fermentations*, 1 vol. in-4, 1862. 5 »
MUNTZ (Ad.), *Nicolas de Clémanges*, sa vie et ses écrits, in-8, 1846. » 75
NETTER (Dr A.), *De l'étiologie* et de la nature de l'affection connue sous la dénomination de *bouton de Biskara*, brochure in-8, 1856. » 50
— *Mémoire sur le typhus* observé à l'armée d'Orient, brochure in-8, 1857. » 50
PAIRA (Alex.), *Souffrir et croire*. Heures de recueillement, 1 vol., 1865. 5 »
Paroles de Jésus extraites des trois premiers Évangiles et trad. d'après l'édition critique du Nouveau Testament, publié par Tischendorf, précédées d'un essai sur le christianisme, 1 vol. in-8, 1862. 2 50
PUAUX, *Hat die rœmische Kirche* die Kennzeichen der Kirche Jesu Christi? Gewissensfrage an den Herrn Bischof von Puy gerichtet, als Antwort auf die Angriffe der Jesuiten-Missionnare von Vals auf den Protestantismus, in-8, 1854. » 20
Recueil des travaux du Conseil départemental d'hygiène publique et de salubrité du Bas-Rhin de 1849-1858, 1 vol. in-8, 1858. 5 »
REUSS, L'*Épître aux Hébreux*, essai d'une traduction nouvelle, accompagné d'un commentaire théologique, 1 vol. gr. in-8, 1862 (épuisé), 1 25
— *Histoire du Canon des saintes Ecritures* dans l'Eglise chrétienne, 1 vol. in-8, 2e édit., 1864. 6 »
— *Histoire de la théologie chrétienne* au siècle apostolique, 2 vol. in-8, 3e édit., 1864. 14 »
Revue de théologie et de philosophie chrétienne publiée sous la direction de T. Colani. Première série en 15 volumes (juillet 1850 à décembre 1857). Les vol. I, V, VI, VII et XIV sont épuisés. Chaque volume de cette série se vend 6 »
Revue de théologie (*Nouvelle*) publiée sous la direction de T. Colani. Deuxième série, faisant suite à la précédente, 10 volumes comprenant les années 1858-1862. Chaque volume de cette série se vend également. 6 »
Revue de théologie. Troisième série, publiée sous la même direction que les précédentes. T. I, 1863. 6 »
T. II, 1864. 6 »
T. III. 6 »

La troisième série de la *Revue de théologie* paraît en livraisons trimestrielles d'environ 100 pages. L'abonnement commence en janvier. Il coûte par an :

Pour la France	6 fr.
Pour la Suisse	7 »
Pour la Hollande, l'Angleterre, la Belgique et l'Italie .	8 »
Pour l'Allemagne (par voie de librairie).	2 thlr.

RING (M. de), *Essai sur la Rigsmaal-Saga* et sur les trois classes de la Société germanique, 1 vol. in-12, 1854. 3 50
— *Histoire des Germains* depuis les temps les plus reculés jusqu'à Charlemagne, pour servir d'introduction à l'Histoire de l'empire germanique, 1 vol. in-8, avec 1 carte, 1850. 7 50
— *Mémoire sur les établissements romains du Rhin et du Danube*, principalement dans le sud-ouest de l'Allemagne, 2 vol. in-8, 1852 et 1853. 15 »
— *Histoire des peuples opiques*, de leur législation, de leur culte, de leurs mœurs, de leur langue, 1 vol. in-8, 1859. 8 »

RING (M. de), *Tombes celtiques de l'Alsace*, 1 vol. in-fol., avec 14 planches lithographiées en couleurs, 1861. 25 »

RŒHRICH (T. W.), *Mittheilungen* aus der Geschichte der evangelischen Kirche des Elsasses, 3 vol. in-8, 1855. 18 »

I. *Mittheilungen* aus der Vorgeschichte der Reformation und elsæssische Kirchenordnungen.

II. *Evangelische Zeitbilder* und die Kirche der Væter unter dem Kreuz.

III. *Evangelische Lebensbilder* und die Anfænge der neuen Zeit in der Strassburger Kirche.

— *Geschichte der Reformation im Elsass* und besonders in Strassburg, nach gleichzeitigen Quellen bearbeitet, 4 vol. in-12, 1830-1833. 12 »

SCHÆFFER (Ad.), *De l'influence de Luther* sur l'éducation du peuple, 1 vol. in-8, 1853. 4 »

SCHERER (Edmond), *Dogmatique* de l'Église réformée. Prolégomènes, 1 vol. in-8, 1843. 2 50

— *Esquisse* d'une théorie de l'Église chrétienne, 1 vol. in-8, 1845. 4 »

SCHIMPER (W. Ph.), *Versuch* einer Entwickelungsgeschichte der Torfmoose (Sphagnum) und einer Monographie der in Europa vorkommenden Arten dieser Gattung, 1 vol. in-fol., mit 27 Kupfertafeln, 1858. 30 »

SCHIMPER (W. P.) et MOUGEOT (A.), *Monographie* des plantes fossiles du grès bigarré de la chaîne des Vosges, 1re partie, in-4, 1840. 15 »

SCHLUND, *Flüchtling's Sinn und Sein*, 1 vol. in-16, 1849. 5 »

SMITH (Asa), L'*Astronomie illustrée*, trad. de l'anglais par *Wagner* et *Wüst*, avec une préface par F. Sarrus, 1 vol. gr. in-4, cart., 1854. 7 50

SCHNEEGANS, A. (A. S. Bruière), *Une saison en Allemagne*, souvenirs des bords du Rhin, 1 vol. in-18. 1 »

— *Le 10 août 1865*, souvenir de l'inauguration du nouveau Gymnase protestant de Strasbourg, 1 vol. in-18, 1865. 1 »

SCHOLTEN (J. H.), *Manuel* d'histoire comparée de la philosophie et de la religion, traduit du hollandais par A. Réville, 1 vol. gr. in-8, 1861. 2 25

SCHÜTZENBERGER, *De l'oblitération subite des artères* par des corps solides, ou des concrétions fibrineuses détachées du cœur ou des gros vaisseaux à sang rouge, brochure in-8, 1857. 1 »

— *De la science et de la pratique*. Discours d'ouverture du cours de clinique médicale professé à la Faculté de médecine de Strasbourg pendant le semestre d'hiver 1856-1857, brochure in-8, 1857. » 50

SCHWALB (M.), *Études comparatives* des doctrines de Mélanchthon, Zwingle et Calvin, 1 vol. in-8, 1859. 2 »

SÉDILLOT, *Traité de médecine opératoire*, bandages et appareils, 3e édit., avec figures, 2 vol. gr. in-8, 1865. 18 »

Skizzen aus Gervasius Schuler's Leben und Wirken in Zürich, Bischweiler, Bremgarten, Basel, Memmingen und Lenzburg, von 1520 bis 1563. Ein Beitrag zur Reformationsgeschichte obgenannter Stædte, vom Verfasser der *Geschichte von Bischweiler*, 1 vol. in-8, 1855. 2 50

SORIA (Diego), *De la moralité* ou de la puissance intellectuelle, morale et politique nécessaire aux nations pour atteindre le but de leur plus grand bien-être, 2 vol. in-12, 1856. 5 »

— *Histoire générale de l'Italie* de 1846 à 1850, 2 vol. in-8, 1859. 16 »

STERN (Th.), *Trente morceaux d'orgue* pour le service divin, composés et arrangés dans les tons les plus usités, 1 vol. in-4 oblong. 6 »

TOURDES (G.), *Du goître à Strasbourg* et dans le département du Bas-Rhin, brochure in-8, 1854. » 75

— *Recherches* sur les substances anesthésiques : l'oxyde de carbone, l'amylène, brochure in-8, 1857. 1 25

— *De l'enseignement* de la médecine légale à la Faculté de médecine de Strasbourg, brochure in-8, 1862. 1 50

— *Examen* médico-légal d'une présomption de tentative d'homicide, brochure in-8, 1864. » 50

TRABAUD (P.), D'*Inverness à Brighton*, notes et sentiments sur les Iles Britanniques, 1 vol. in-12, 1853. 5 »

TUEFFERD fils, *De la contagion*, 1 vol. gr. in-8, 1864. 2 50

VALTIER (Alex.), *Du choléra*. Moyens prophylactiques, et, dans le cas où ces moyens n'auraient pas été employés, traitement et prompte guérison, in-8, 1865. 1 »

VÉRA (A.), *Introduction* à la philosophie de Hegel, 1 vol. in-8, 1855. 6 »

VERNY (Ed.), *Sermon* pour l'ouverture solennelle de la session du Consistoire supérieur de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, prononcé jusqu'à la péroraison, le 19 octobre 1854, à l'église de Saint-Thomas, à Strasbourg, et interrompu par la mort de l'orateur en chaire, in-8, 1854. 1 »

VILLERS (Ch., de), *Essai* sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, 5e édit. augmentée du précis historique de la vie de Martin Luther, par Mélanchthon, revue et publiée avec une préface et des notes, par A. Mæder, 1 vol. in-12, 1851. 3 »

WADDINGTON (Ch.), *Essais de logique*. Leçons faites à la Sorbonne de 1848 à 1856, 1 vol. in-8, 1857. 6 »

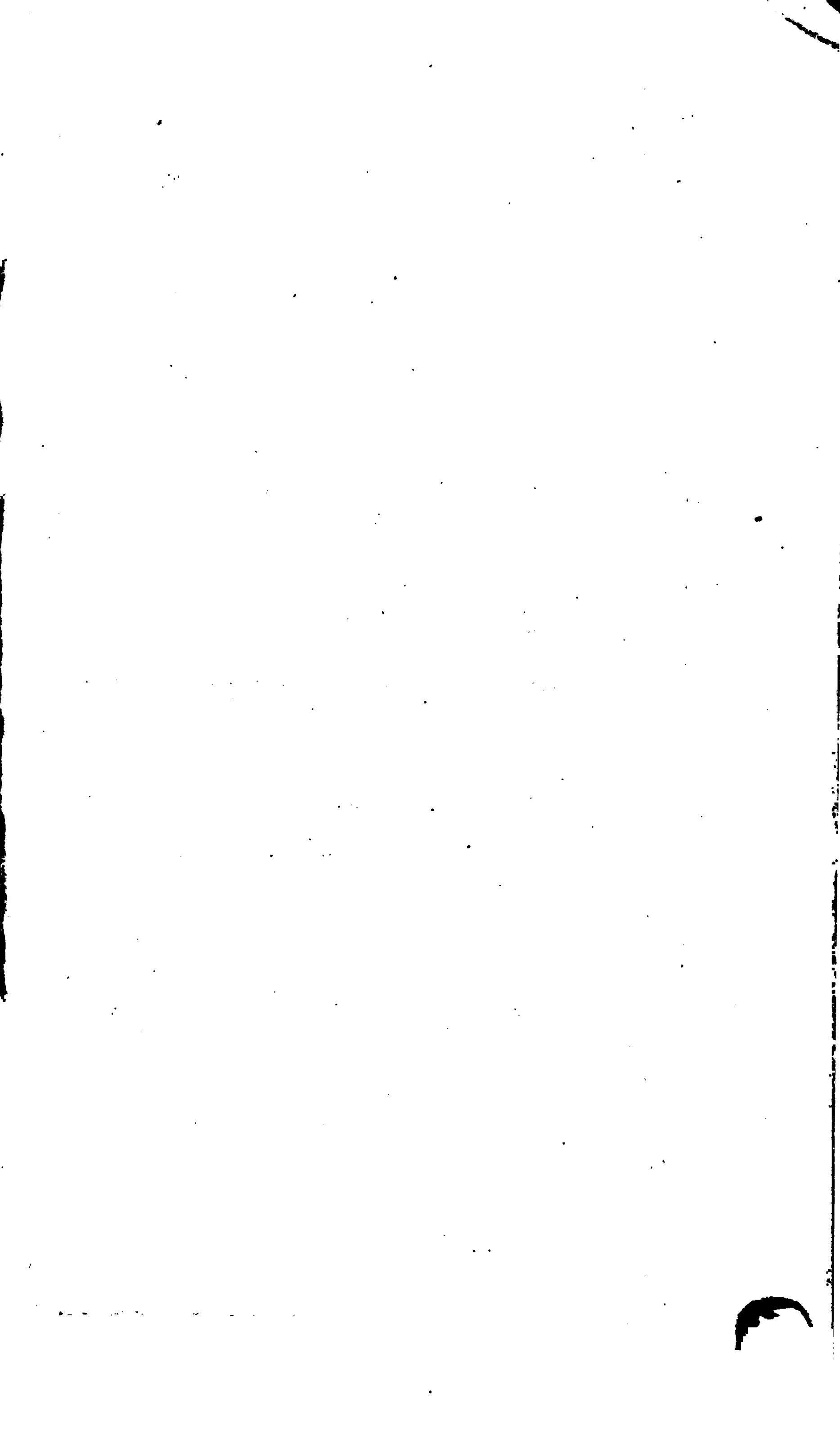
WEBER (Alf.), *De l'économie du salut*. Etude sur le dogme dans le rapport avec la morale, 1 vol. in-8, 1864. 2 »

Wegweiser (*Der christliche*) durch die Zeit zur seligen Ewigkeit. Ein Gebetbüchlein für alle Stænde, insonderheit für junge Reisende, Auswanderer u. s. w., 1 vol. in-32, cart. » 30

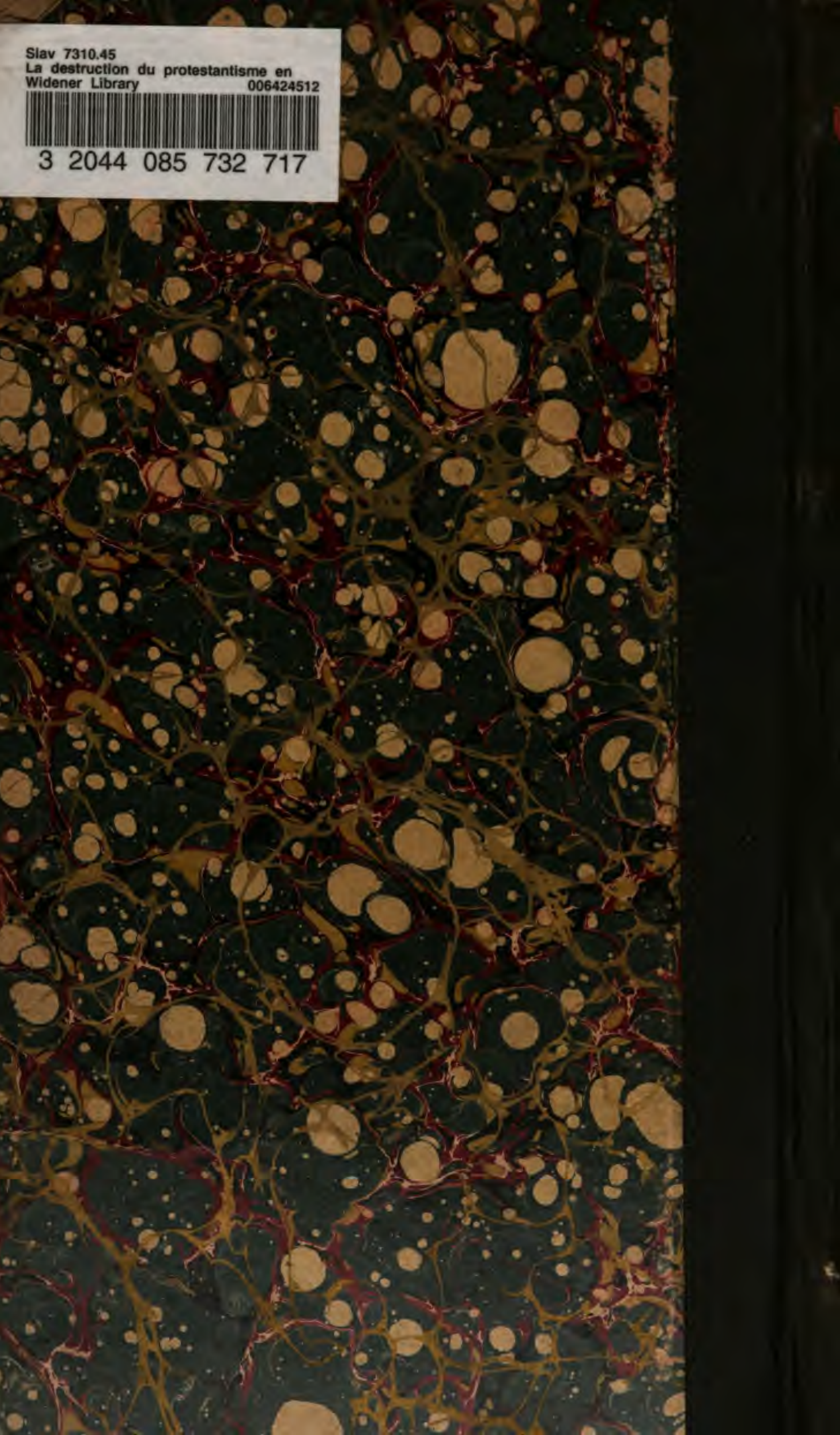
WŒHLER (F.), *Eléments de chimie inorganique et organique*, traduit de l'allemand par Louis Grandeau, avec le concours du docteur F. Sacc, et des additions de H. Sainte-Claire Deville, 1 vol. in-8, 1858. 7 50

La maison *Treuttel et Würtz* débite les ouvrages publiés par MM. J. Cherbuliez et A. Durand, à Paris ; elle se charge des abonnements aux journaux et Revues scientifiques, littéraires et religieux ; elle fournit les thèses des Facultés de théologie, de médecine et de droit.

Strasbourg, imprimerie de G. Silbermann.



STRASBOURG, IMPRIMERIE DE J. H. ED. HEITZ, RUE DE L'OUTRE, 5.


Slav 7310.45
La destruction du protestantisme en
Widener Library 006424512
3 2044 085 732 717